

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*La Wallonie*, 1<sup>ère</sup> année, Liège, 15 juin 1886 – 15 novembre 1886 (n°1-6).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir\(at\)ulb.ac.be](mailto:bibdir(at)ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

425

HELLENIS

52425









QUAND MÊME !

LA

WALLONIE

REVUE MENSUELLE

1<sup>re</sup> ANNÉE, 1886

Des presses de H. Vaillant-Carmanne, à Liège.





1<sup>re</sup> Année. — N<sup>o</sup> 1.

La livraison 50 centimes

LA

WALLONIE

15 Juin 1886

SOMMAIRE :

Fritz de l'Aulnaie . . .	Scènes d'Antan.
F. Severin . . . . .	Chant d'orgue.
Maurice Siville . . . .	Sous les campanules.
Célestin Demblon . . .	Sonnet.
Auguste Vierset . . . .	L'amour blessé.
W.-A. Macedonsky . . .	Au Danube.
G. Girran . . . . .	} Mensis quum Julius ardet.
	} Dans l'au delà.
J. Fontaine . . . . .	Lettres de condoléances.
Arn. Goffin . . . . .	Delzire Moris.
	Chronique littéraire. — Petite chronique.

1<sup>re</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 1.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Albert MOCKEL, Gustave RAHLENBECK, Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKY, Alex.-A. MACEDONSKY, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 50 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 5 francs.

---

Nous publierons dans notre prochain n<sup>o</sup> une étude sur « *Le quai de la Batte* » de notre collaborateur Hector Chainaye, premier fragment des « *Promenades dans Liège.* »

---

Paraîtra dans le même n<sup>o</sup> un chapitre inédit du roman « *Le Hameau* », de notre collaborateur Célestin Demblon.





AU LECTEUR.

L'ÉLAN LITTÉRAIRE *est mort, vive LA WALLONIE !*

*A nous les jeunes, les vaillants, tous ceux qui ont à cœur l'avènement littéraire de notre patrie et surtout de notre Wallonie aimée.*

*Belle et saine, intensément originale et artiste, elle vaut que ses enfants la chantent, l'exaltent, la glorifient.*

*Le but est élevé, mais lointain.....*

QUAND MÊME !

LA RÉDACTION.



## SCÈNES D'ANTAN.

## I.

## L'ARCHER DE SAINT-SÉBASTIEN.

**A** Sainte-Waudru ! Au saint-Carême ! Vive Dieu, compagnons, à nous-mêmes ! — Ainsi clama Jehan, la face rubiconde, l'œil allumé, en vidant d'un trait le hanap où pétillait une bière blonde et mousseuse. Une chandelle coulait, mélancolique dans une niche étroite pratiquée dans la muraille et tranchait, rouge, sur un rayon de lune qui pénétrait dans la salle... Écrasée, basse, enfumée, avec sa fenêtre à plombs, ses dalles brisées, sa cheminée profonde d'où s'échappait la flamme, sa table massive, ses chaises grossières et sa garniture de brocs et de cruches, cette salle offrait tout le confort d'un cabaret montois au XVI<sup>e</sup> siècle et servait de lieu de rendez-vous aux joyeux compagnons du serment de Saint-Sébastien.

Ils étaient là une vingtaine, tous vigoureux, bien-vivants, les membres forts, les muscles saillants, la figure large, franche, ouverte. C'étaient Gautier, le plus adroit tireur de la compagnie, Hugues, le vieux qui malgré ses cheveux blancs fichait ses flèches droit au cœur de la cible, Rigobert, le joyeux compère aux mots prompts, acérés, spirituels, cinglant comme des coups de cravache ; c'étaient encore Sulpice, le chauve, Adalbert, le grand, Mesmin, l'hercule, et, les dominant tous de la taille et de la voix, Jehan le porte-bannière, sanglé dans son pourpoint de cuir fauve aux manches de velours bleu.

Soudain, un coup retentit sur la porte... “ Qui va là ? „ — “ Morguenne, on ouvrira ! „ — Eh donc ! voix de commère ! „ — “ Jeune ou vieille ? „ — “ On ne sait, il fait noir sous la porte ainsi qu'en un sépulcre ! „ — “ On ouvrira, Saint-Jacques, je dis qu'on ouvrira ! „ — “ Va donc, Margot, la belle s'impatiente... les gonds vont céder sous ses coups... „ — “ Là vrai ! La sourde



oreille ! On peut frapper chez toi !.. Enfin ! Je l'ai bien dit, pardi, que j'entrerais ! „

Il y eut une poussée... Péle-mêle, les buveurs s'avancèrent vers la porte, quelques-uns se hissèrent sur les tables, les chaises tombèrent, les pots roulèrent, la bière s'épancha... “ Qui va là, qui va là ? „

— “ Eh ! C'est moi, la Roussotte ! Pardi, j'en fais serment, je sais bien boire aussi la maîtresse-pintée ! „

“ La Roussotte ici ?.. La Roussotte ! „ — Et les archers s'entre-regardèrent étonnés en livrant passage à la nouvelle venue... C'était une étrange fille avec de grands yeux bleus, un teint de lait et, sur le front, une forêt épaisse, bizarre, de boucles folles et cuivrées. Elle riait aux éclats en voyant la face ahurie des enfants de Saint-Sébastien.

Mais l'émoi fut de courte durée...

“ Le hanap ! cria Jehan, que la Roussotte y boive ! „ — Et l'énorme coupe fut apportée, débordant de mousse. La Roussotte monta sur un escabeau et saisissant le vase à deux mains, but, lentement, religieusement, les yeux au ciel, jusqu'à la dernière goutte...

Alors, ce furent des cris, des battements de mains, des trépi-nements... “ Tudieu ! La Roussotte ! La gente donzelle ! L'aimable fille !.. „ Les uns riaient, la bouche large ouverte, d'autres pleuraient de joie et d'enthousiasme, tous criaient, chantaient, vociféraient, et c'était comme un enfer, cette salle basse, enfumée, où l'ivresse montait et où ces hommes s'agitaient avec leurs vêtements bigarrés et leurs chairs allumées dans la lueur tremblotante et rougeâtre de la chandelle et de la flamme...

Dehors, avec le vent de bise qui chantait sur les toits, des pas cadencés résonnèrent sur les dalles et une voix de fausset, métallique, perçante, désagréable, retentit longuement dans la nuit ; puis les pas se rapprochèrent et soudain la porte fut secouée à nouveau par trois coups réguliers et lents comme un avertissement ou comme un signal.

Sur le champ, tout se tut dans la salle bruyante..., du revers de

la main, Jehan éteignit la chandelle qui alla s'aplatir dans sa niche... les buveurs se blottirent dans l'ombre ou disparurent sous les tables..., la Roussotte s'accroupit devant le foyer, la tête entre les mains, et l'on n'entendit plus que le ronflement sonore et saccadé de ces larges poitrines exubérantes de vie et noyées dans la bière...

Un bruit de cloches passa sur la ville, en un roulement profond, croissant, se développant, tonnant tout à coup avec des frémissements d'airain, pour se répercuter de rue en rue, se fractionner, s'étendre, s'apaiser et mourir enfin dans les ténèbres.

Mais les pas s'éloignèrent et la voix cria de nouveau : " Réveillez-vous, qui dormez ; priez Dieu pour les trépassés ! Il est minuit !... „

Quelques instants encore, tout resta dans le silence, puis Rigobert, sortant de dessous la table où il s'était blotti par crainte, répéta, insolent, gouailleur :

" Réveillez-vous, qui dormez ! „ Et, allongeant un coup de pied à un escabeau qu'il envoya rouler par terre, il ajouta : " Le veilleur a passé, vive Dieu, Compagnons, à la joie ! „ Il saisit un tison ardent, refit de la lumière et la bande aussitôt s'ébranla plus bruyante et plus folle. Et tandis que Rigobert, prenant la Roussotte par la taille, la forçait à danser et que les autres marquaient la mesure en frappant la table du poing, Jehan, le verre en main, entonna son refrain favori :

« Amis, debout ! Gloire à la bière !  
 Démon de joie et de lumière !  
 Notre maîtresse et notre bien,  
 Saint-Sébastien ! »

« Poursuivez-la de vos rancunes,  
 Noires, blondes, rousses ou brunes,  
 Tous vos trésors ne sont plus rien,  
 Saint-Sébastien ! »

Et tous répétèrent à pleine voix : " Saint-Sébastien ! Saint-Sébastien ! ! „

Mais alors la porte tourna sur ses gonds et une femme petite, grosse, large, joufflue, se précipita dans la salle en criant comme

une possédée. “ Ohé, la commère, que veux-tu ? „ — “ Mon homme ! „ — Et ce disant, furieuse, menaçante, elle fit un pas vers un fort gaillard aux cheveux crépus, au menton glabre, au pourpoint indigo, qui, ivre, affaissé dans un coin, dodelinait la tête, la bouche entr'ouverte, dans une attitude béate et stupide. “ Vive Dieu ! Prends-le, ton homme, il n'est déjà plus des nôtres !.. A boire, Margot, à boire!.. „ — Et la femme sortit en maugréant, entraînant son mari, tandis que Jehan reprenait sa chanson.

“ Silence, hurla tout à coup Sulpice, dont l'ivresse était sombre, il fait malsain chanter quand l'Espagnol écoute ! „ L'Espagnol !... Ce mot retentit comme un glas : les chants cessèrent et tous, se pressant, tendirent l'oreille.

“ Eh ! qui te parle d'Espagnol, fit Adalbert, sommes-nous pas en gaîté ?... — „ Vous ne rirez pas toujours, compagnons, continua Sulpice, d'un air morne. „ — “ Tudieu, l'aimable camarade ! Le gai compère, vraiment ! „ — “ Ohé, l'avez-vous vu ? „ — “ Quoi ? „ — “ Ce visage de *Kanquenne* collé aux vitres ?... „ Et soudain, la porte s'ouvrit à nouveau et une vieille, encapuchonnée, laide, boiteuse, armée d'un bâton, vint se camper, farouche, le poing sur la hanche, devant les buveurs. — “ Par Nicolas en Bertaimont, voyez donc la pucelle ! „ s'écria Rigobert dans un éclat de rire. — “ Messeigneurs, fit la vieille, donnez asile ! „ — “ Et comment paieras-tu ton écot ? „ demanda Jehan. — “ Mon écot ?... En te disant le sort... Donne ta main. „ — “ Fi donc ! sornettes que tout cela !... Bois au hanap, la commère ! „ — “ Point ! „ — “ Bois te dis-je ! „ Et, forçant la vieille à s'asseoir, il lui tint la coupe contre les lèvres en répétant : “ Bois, c'est l'oubli, la gaîté, la folie ! „ La femme serrait les dents et roulait de l'un à l'autre ses yeux gris et méchants. Elle but cependant, ne pouvant résister à l'étreinte, mais quand le broc fut vide, elle se redressa brusquement et, saisissant la main de Jehan dans sa griffe osseuse, elle la regarda un instant et dit : “ Je vois du sang ! Prends garde ! „ —

Mais la danse, les rires, les chants, reprirent de plus belle jusqu'au moment où l'aube naissante vint éclairer les vieux pignons de la rue des Telliers.

(A suivre.)

FRITZ DE L'AULNAIE.

## CHALDÉENNE.

**S**OUS les râles de pourpre et d'or d'un soir d'été,  
 La lande étend son deuil et son immensité.

Des meuglements d'airain montent aux cimes chauves,  
 Le sol est ébranlé de sourds galops de fauves.

Lugubre est l'horizon, mornes les rocs géants,  
 Surplombant de terreur les abîmes béants.

Des lits de fleuves morts blanchissent les ravines,  
 Les lointains sont jonchés de Babels en ruines.

Des pistes d'ossements parlent au fond des vaux  
 D'Alexandres vaincus par les divins fléaux.

On soupçonne dans la bruyère et sur les faites  
 Un grouillement sinistre et monstrueux de bêtes.

Des troupeaux aux toisons d'ébène vont broutant  
 L'herbe sur les débris des Gomorrhés d'Antan.

Au plus haut des hauteurs songe dans les ténèbres,  
 Impassible et muet, un pâtre aux yeux funèbres.

Ses pieds comme des rocs semblent fixés au sol,  
 Ses yeux sont ceux de l'aigle ouvrant son large vol.

Sa maigre main étreint la crosse pastorale  
 Et sa taille surgit, rigide et sépulcrale.

L'ombre augmente, éteint la vespérale rougeur,  
 Enveloppe de brume épaisse le songeur.

Et c'est dans ce désert livide et sous ces voiles,  
 Un berger chaldéen lisant dans les étoiles.

14 Avril 1886.

F. SEVERIN.

## SOUS LES CAMPANULES.

*A mon vieil ami François Collette.*

DANS le grand jardin où tombait comme un voile l'obscurité naissante, les oiseaux gazouillaient leur prière du soir. La lune accrochait aux frondaisons touffues les teintes ouatées de sa clarté bleuâtre, découpait sur le fin ensablement des allées les ombres mouvantes des chauves-souris qui passaient avec un frou-fou d'ailes presque imperceptible.

Les rouges cloches des volubilis sonnèrent un glas funèbre. Un scarabée venait de s'éteindre " entouré de l'affection des siens. „

Sa jeunesse s'était passée sans amours comme sans orages. Elevé à l'ombre de l'exubérante feuillée d'une pivoine écarlate, tenu par sa mère loin de la corruption hâtive des grands centres, sincèrement il avait cru que cette existence paisible, partagée entre l'étude et les lentes promenades au travers des millepertuis en fleurs, devait durer toujours. Puis le monde lui apparut avec ses mensonges, ses lâchetés, ses trahisons, ses bassesses, horrible dans sa décevante réalité; par suite, ses illusions s'envolèrent une à une, lentement, comme à regret. Revenu de tout, n'ayant plus au cœur que l'âpre souvenir de ses espérances irréalisées, il s'était jeté à corps perdu dans l'étude du Droit.

L'étonnante lucidité d'esprit particulière à ceux de sa race, ses opinions marquées au coin d'un grand bon sens, lui acquirent bientôt, en matière juridique, une incontestable autorité. Longues

et pénibles furent ses veilles au milieu des bouquins empoussiérés encombrant l'arrosoir qui lui servait de cabinet de travail ! Mais il ne devait pas trouver en ce monde la juste récompense d'une vie d'incessant labeur : son âme venait de remonter vers les pures régions, n'emportant de son passage sur cette terre que la conviction de l'inexistence du bonheur ici-bas, cette éternelle utopie.

\* \* \*

Le jour des funérailles était venu.

Les fauvettes bredouillaient sous l'odorante retombée des chèvrefeuilles. Les belles-de-jour encore tout ensommeillées, s'ouvriraient paresseusement pour livrer passage aux guêpes trop fatiguées la veille pour regagner leurs lointaines demeures. L'alouette montait vers le bleu du ciel, jetant dans l'air les notes perlées de son joyeux tiri.

“ Jour bien choisi pour entreprendre le “ grand voyage „ dit un Hanneton quelque peu sceptique à son voisin qui trottinait menu pour atteindre la blanche corolle d'une tulipe convertie en chapelle ardente.

A l'entrée, une Cétoine recevait, sur un plateau fait d'une feuille de rose, les cartes minuscules des amis dont la file se déroulait interminable devant le cercueil qui disparaissait sous les étamines de fleurs multicolores.

Deux Mantes religieuses envoyées d'un hospice voisin récitaient, sur un rythme monotone, de psalmodiques litanies coupées par les sanglots mal contenus d'une Coccinelle parente du défunt. Et les larmes essuyées du bout des antennes, les soupirs, les gémissements de tous témoignaient bruyamment des regrets unanimes que laissait un insecte universellement estimé.

Une décharge faite à la levée du corps par un détachement de Bombardiers donna le signal du départ.

Un Bourdon, imposant dans sa chasuble noire striée de jaune, entonna l'Hymne des morts que répétaient, dans une note uniforme, le chœur des grillons mélomanes. Les Carabes aux mandibules aiguës conduisaient le deuil, précédant les Cantharides dont la

robe s'irisait sous les éclaboussements cuivrés d'un soleil de juin; suivaient les Chenilles velues, les Charençons, les Fourmis en habit ajusté à la taille, les Araignées industrieuses, les Pucerons tout habillés de vert, les Cicindèles aux chatoulements métalliques, les Courtilières, les Dytiques, les Hydrophiles sortis par échappée de leurs étangs bourbeux.

Par crainte des voleurs, un Escargot défilant avait emporté sa maison. Des Puce, trop vives pour tenir dans les rangs, marchaient en serre-files. A l'entrecroisement de deux sentiers une famille de Cloportes vint se joindre au cortège qui s'acheminait processionnellement par les petites rigoles tracées dans la terre amollie vers la plaine où les bruyères roses étendaient leur vaste nappe odorante. Et c'était un étrange spectacle que de voir assemblés tant d'êtres séparés par une naturelle antipathie, tant d'espèces hostiles, tant d'individus à jamais brouillés hier encore, aujourd'hui marchant côte à côte dans une quasi-fraternité.

Au loin une petite chapelle — le tronc creux d'un vieil orme — s'illuminait de clartés phosphorescentes produites par des Lucioles suspendues aux parois liserées de mousse.

Les gracieuses clochettes des campanules environnantes tintèrent doucement pour annoncer la venue du convoi funèbre. Un Taupin desservant la paroisse se revêtit aussitôt d'une chape où s'étalait, sur un fond brun sombre, une large croix jaune brodée, et monta au maître-autel, suivi de deux Amares employés aux fonctions de lévites.

L'absoute dite, la procession se remit en marche pour le cimetière où d'humbles tertres couverts de mauves rampantes coudoaient de fastueux tombeaux. La fosse, creusée le matin même par les Nécrophores, était prête à recevoir la dépouille mortelle.

Alors un vénérable Cerf-volant rappela, avec des hochements de tête, les titres du défunt à la reconnaissance publique, dans un pompeux discours qu'il terminait ainsi :

“ Messieurs, un mot encore.

„ Avocat d'une haute intelligence, d'une droiture à toute épreuve, d'une proverbiale intégrité, membre de la Société

„ protectrice des animaux, il a rendu d'infinis services à tous les  
 „ habitants du pays. Entomologiste distingué, juriconsulte  
 „ célèbre, auteur d'un Commentaire précis de la loi sur la des-  
 „ truction des oiseaux insectivores, sa mort est pour la Science  
 „ une irréparable perte. „

. . . . .  
 Tout était fini.

La foule s'écoula lentement tandis qu'une Chouette, perchée à  
 l'orée du bois sur la branche ultime d'un hêtre touffu, déchirait  
 l'air de son hululement lugubre.

MAURICE SIVILLE.

## A BIE.



VOQUES-TU parfois notre enfance riieuse,  
 Eden qui, de l'exil, semble encore embelli ?  
 Sœur, dans le cher hameau riant et recueilli,  
 Vois-tu la métairie éclater radieuse ?

Chambres, prés et jardin où tu courais joyeuse,  
 Jeux, pleurs, secrets, doux riens que n'aura pas l'oubli,  
 Dans les bras maternels ton profil si joli,  
 Tout ressuscite, Bie, en mon âme pieuse.

O foyer stupéfait de ta vide froideur !  
 Jours d'éblouissements ! Souvenirs de candeur !  
 Ce qu'hier nous ravit demain peut-il le rendre ?

Espérons peu, ma sœur, et ne nous plaignons point,  
 Si nous n'agonisons, débris séparés, loin  
 Du vieux toit sommeillant lassé de nous attendre !

CÉLESTIN DEMBLON.



## CHANT D'ORGUE.

LA salle a la sombreur mystique des nefs catholiques après vêpres. Un flot de jour descend des cintres, baigne les lourds piliers historiés d'or et de cinabre, inonde les vastes dalles de jaspe luisant.

On soupçonne dans la chaude pénombre les saints apôtres peints aux parois en leur raideur hiératique nimbée de soleils, les symboles primitifs et les mystérieux monogrammes, énigmatiques aux profanes, lumineux aux initiés.

La salle immense s'arrondit à l'extrémité en basilique romane.

Dans l'hémicycle, sur un lit très bas, sommeillante, gît une femme amplement vêtue d'une stola cramoisie d'où émergent des pieds nus d'une nerveuse et gracile blancheur et des mains finement attachées, patriciennement longues. Mauvais et ennuyé est le visage éburnéen, paupières mi-levées, lèvres entr'ouvertes, narines battantes, avec sa dureté romaine déchue en hystérie.

La femme est casquée de cheveux fauves et nimbée d'or.

Derrière le somptueux lit de repos, dont le chevet s'irradie en queue de paon, sont peints sur un fond écarlate les quatre évangélistes, accostés de l'ange, du bœuf, de l'aigle et du lion.

Dans l'ombre murmure un orgue invisible.

La femme ouvre les yeux et s'étire longuement d'ennui avec un bâillement de bête féline : la stola se colle à son corps et trahit l'éphébisme des formes. Elle se tord un moment sur les coussins et dénude en sa fougue des bras minces où transparaissent des veinules bleues sous la blanche matité du derme.

La femme est sataniquement séduisante : toute une race de vice raffiné se lit dans cette chair pauvre qui a la candeur hypocrite des beaux marbres. Des chimères impossibles ont naguère allumé ses yeux éteints à présent d'impuissance et d'ennui. Ses lèvres inassouvies se sont faites dédaigneuses et cruelles.

Elle regarde vaguement la mosaïque des quatre évangélistes : Jean l'émeut avec son visage quasi féminin et la perverse s'éprend

de l'apôtre qui put un soir reposer son front sur le sein du Christ. Cependant l'orgue redouble de sonorité.

La porte de la basilique s'ouvre avec fracas et voici qu'un évêque y pénètre en écartant les énormes battants d'airain. Il s'avance jusqu'au milieu de la salle dans sa dalmatique bordée d'un rang de minuscules croix noires et là, s'arrête, interrogeant des yeux la femme nimbée.

Elle se tourne lentement et lui montre la porte par où il vient d'entrer. Le prêtre s'en va, silencieux.

— Tu arrives trop tard, dit-elle d'une voix claire et mordante de jeune garçon; „ et elle retombe languissamment sur sa couche, avec un soupir.

L'orgue redouble de sonorité.

Derechef retentissent les battants d'airain.

Un homme entre dans l'immense et sombre basilique, s'arrête au milieu et jette à la femme nimbée un regard impératif.

Il est de haute taille, bien membré, une dépouille d'ours polaire s'alourdit sur son torse, sa chevelure est blonde, ses yeux bleus, sa chaire saine et belle. Une arme barbare étincelle en sa main, et il vient de Scythie.

La femme nimbée dénude avec des gestes lents sa blanche poitrine d'éphèbe fleurie d'imperceptibles roses, et se tord sur l'opulent pulvinar en une pamoison spasmodique.

Et de sa voix tentatrice : “ Fauve barbare, mon bel amant, je t'attendais, tu vois, je t'attendais; oh! ce que nous nous aimerons!..... „

Tels, au bord des crédences, tintent les cratères d'or qu'on frôle de la robe en passant.

Mais le bel amant hoche la tête et ne dit mot.

La femme nimbée s'étend sur les coussins, croise les bras, clôt les yeux. Alors le barbare met le feu aux quatre coins de la basilique.

FERNAND SEVERIN.

## L'AMOUR BLESSÉ.

**P**SYCHÉ dormait près d'une source,  
 Passa l'Amour. D'un air narquois,  
 Modérant l'ardeur de sa course,  
 Il prit un dard dans son carquois.

Mais l'invincible sagittaire  
 Tendit mal son arc triomphant,  
 Et la flèche, glissant à terre  
 Dans sa chute blessa l'enfant.

Des traits aux cuisantes blessures  
 Dont il prodiguait les morsures,  
 Hercule connut le poison.

Tel, le dieu que Paphos héberge  
 Des maux qu'il répand à foison  
 Sentit l'atteinte en son cœur vierge.

AUGUSTE VIERSET.

## AU DANUBE.

*A mon ami Emmanuel Wiegandt.*

**L**ARGE nappe d'eau éclairée par les rayons du soleil couchant,  
 le Danube s'étalait majestueux et calme entre la rive rou-  
 maine, plate et couverte de roseaux, et la rive bulgare,  
 rocheuse et accidentée.

Le soleil descendait lentement à l'horizon et peu à peu ses  
 rayons perdaient leur éclat en s'émuissant à percer une buée  
 blanche qui déjà entourait l'astre du jour, comme pour lui pré-

parer un féerique lit de repos. Une brise assez forte frangeait d'écume les crêtes des vagues et gonflait les voiles d'un grand bateau de forme antique : à sa poupe dorée, aux enjolivures multicolores de ses flancs, on l'aurait pris pour un de ces vaisseaux pirates qui faisaient la terreur de la Méditerranée aux siècles passés. — Quelques barques de pêcheurs, noirs petits insectes, piquaient çà et là de points imperceptibles l'aveuglante argenture du grand fleuve qui s'embrasait sous les rouges reflets du couchant ; des nuages blancs, dispersés par la brise du soir, rougissaient d'aise sous les derniers baisers du soleil et au loin, se perdant entre l'éclat de l'eau et l'azur empourpré du ciel, une petite voile courait vers la mer et seule tranchait sur l'horizon. — Au delà des hauteurs qui longent le fleuve, les Balkans dressaient leur masse gigantesque et sombre, le terrible rempart de l'Orient.

Sur la rive roumaine, accroupie dans le sable et les roseaux, faisant face à une île couverte de saules, apparaissait la petite ville de Giourgiou, ramassis de maisons de toutes couleurs, percé çà et là de quelques clochetons d'églises dont la toiture en fer blanc, mesquin miroir, reflétait la lumière du soleil. — Les mâts de quelques bateaux donnaient une apparence de port au petit chenal qui longe la ville, un chemin poussiéreux côtoyait le bord ; une locomotive disparaissant au loin jetait un cri strident accompagné d'un jet de vapeur qui s'éclairait un moment de reflets rouges puis se perdait en fumée bleuâtre ; et le majestueux silence de cette magnifique soirée n'était plus troublé que par le monotone *bing-bang* de l'angelus vespéral, répété tour à tour par les cloches de toutes les églises de la ville roumaine. —

Mais le dernier rayon du soleil s'est éteint : le souverain est couché et seul un nuage habillé de pourpre, garde les portes d'azur du couchant assombri. — Les flots ne sont plus dorés à présent, mais ils restent d'argent ; la bande blanche qui formait l'horizon du côté de la mer, s'est obscurcie ; la petite voile à disparu, les Balkans énormes se sont couverts d'un manteau de brouillard pour passer la nuit et les hauteurs du Danube, sous le voile brun du crépuscule, paraissent plus sauvages, plus désertes.

Sur la rive opposée, entre deux montagnes, puissamment appuyée à l'une d'elles, la ville de Roustchouk va s'endormir aux derniers tintements des cloches, au dernier cri des muezzins qui, du haut des deux ou trois mosquées restées debout, lèvent les bras au ciel, implorant Allah et Mahomet pour les pauvres fidèles noyés au milieu des ghiaours chrétiens. — L'ancien palais du pacha, criblé par les boulets russes et dont les quatre murs se tiennent encore debout, de ses yeux de squelette regarde tristement le Danube, tandis que sur la hauteur dominant la ville, à Islah-hané, mille lumières commencent à scintiller pendant que les sons rythmés des orchestres se mêlant au clapotis des eaux charment les vainqueurs, les nouveaux maîtres... et un peu plus loin, à côté d'uneasure au toit défoncé, les silhouettes de trois musulmans se détachent vigoureusement sur l'azur crépusculaire : ce sont les vaincus, les anciens maîtres, les nouveaux esclaves ; tous les trois assis à l'orientale, chantent une complainte triste et monotone, le chant de deuil des musulmans qui ont perdu leur paradis, de ces pauvres gens qui savent opprimer étant les maîtres, mais qui meurent étant esclaves..... Debout auprès d'eux, une femme de haute taille, drapée d'un long voile blanc sur lequel le crépuscule reflète une lueur verdâtre, fait penser à la mère de Boadbil, roi de Grenade, disant à ses fils qui regrettaient les délices de la patrie perdue.

“ Pleurez comme des femmes une patrie que vous n'avez pas su défendre comme des hommes. „

*Roustchouk, 1885.*

VLADIMIR A. MACEDONSKY.

## MENSIS QUUM JULIUS ARDET....

*A Fernand Severin.*

**H**, dis, blanche madone étendue au ciel bleu  
 Dans l'effluve d'été qui souffle sur la terre  
 Quels rêves chauds fais-tu dans ce soleil de feu,  
 Rouge fournaise qui calcine la bruyère ?

Rêves-tu de ces temps bibliques des géants,  
 Terribles et faisant trembler sous eux les mondes  
 Et dans l'empourprement splendide des couchants  
 Des horizons saignants de blessures profondes ?

Rêves-tu des titans hâves et monstrueux  
 Qui grimaçaient au ciel dans un transport de haine?...  
 Oh non ! tu dois songer aux flammes de Géhenne

Qu'allume, dans mon cœur morne et silencieux  
 Que ton dédain grandit de rage surhumaine,  
 Ton rire triomphant, sonore et radieux !

## DANS L'AU DELA.

*A Albert Mockel.*

**Q**UAND le poète las des clameurs de la foule  
 Se fait un idéal par delà les soleils  
 Et s'exile en des cieus splendides et vermeils,  
 Les outrages d'en bas s'élèvent et la houle  
 Des sarcasmes grossit, se haussant jusqu'à lui.  
 Alors vers l'horizon où ses rêves ont lui,  
 Au seuil des infinis où meurent les huées,  
 Radieux, il grandit sous le choc des nuées.

„ Puisque les cœurs glacés dorment dans un linceul  
 „ Et que le bruit de l'or sur terre sonne seul,  
 „ Puisque les chants d'amour, ces âmes de la lyre,  
 „ Ne font plus, dans les cœurs, vibrer le saint-délire  
 „ Et puisque les fronts vils, pâles et dissolus  
 „ Se cachent aux grandeurs qu'ils ne connaissent plus,  
 „ Vers les temps des aïeux et dans leur nuit glacée  
 „ Je garde mon cœur pur et vierge ma pensée;  
 „ Car les guerriers de fer et les rouges titans  
 „ Escaladant le ciel sur leurs rochers croulants,  
 „ Car les vieux cœurs d'airain et les chaudes audaces  
 „ Qui battaient largement sous l'acier des cuirasses  
 „ Ont d'étranges vertus, de glorieux lambeaux  
 „ Couchés dans la grandeur muette des tombeaux.  
 „ Car j'aime les géants des mâles épopées,  
 „ Les péans triomphaux, les grands chocs des épées,  
 „ Et le silence énorme et puissant des soudards  
 „ Endormis sous les plis des fougueux étendards.  
 „ J'aime les chevaliers errant par le vieux monde,  
 „ Les grands cœurs des guerriers pleurant Iseult la blonde,  
 „ S'essorant vers la gloire au nom saint des aïeux  
 „ Et tombant aux combats un éclair dans les yeux.

„ Et je m'enivrerai de leurs apothéoses  
 „ Sous un rouge soleil, loin de vos cieux moroses ;  
 „ Puis, face à face avec leurs triomphes passés,  
 „ Je ressusciterai leurs ossements glacés  
 „ Et seul, j'adorerai le chantre des armées  
 „ Qui se dresse serein, écoutant dans la nuit  
 „ Vos souffles impuissants et vos chants de pygmées,  
 „ Lui, le géant debout sur un roc de granit. „

G. GIRRAN.

## LETTRES DE CONDOLÉANCES (\*).

**L**y a une mission pour ceux qui veulent consoler les affligés; et cette mission est la plus haute des missions de ce monde.

Dans mon isolement, mon obscurité et mon néant, j'ai essayé de remplir ce rôle volontaire, gratuit et humain.

J'ai, sans doute, ri avec ceux qui riaient; — je ne suis ni ascète, ni atrabilaire — j'ai mangé et bu avec ceux qui étaient assis autour d'une table copieusement et délicatement servie; mais j'ai aussi gémi avec ceux qui gémissaient, j'ai pleuré avec ceux qui répandaient des larmes, j'ai jeûné avec ceux que la faim torturerait.

Puisqu'il y a, ici bas, des affligés, des éplorés et des affamés, tendons-leur une main amicale et fraternelle, tarissons leurs larmes, apaisons leur faim.

Mais à côté de cette pâle légion d'infortunés, il y a les jeunes gens qui manquent de direction, d'orientation et d'encouragement.

Approchons-nous de la jeunesse aimable, cette fleur humaine, le rameau d'or de l'arbre de la vie, de la science et du travail; montrons-lui la carrière où elle doit s'élancer joyeuse, frémissante et vaillante; et qu'en descendant dans cette noble arène des combats pacifiques — *vivere militare est* — elle contemple, un moment, les cimes éblouissantes du lointain horizon.

J'ai pris pour devise :

Élever les esprits, ennoblir les cœurs et les consoler au besoin!

A cette devise, je demeurerai fidèle jusqu'à la fin de mes jours.

Mes jeunes amis de *la Wallonie*, vous m'avez fait l'honneur de me demander une collaboration que je ne saurais vous donner, puisque mon esprit est dénué de culture littéraire et artistique.

(\*) La surabondance de copie nous force à ne publier qu'une des quatre lettres, écrites avec un sentiment si vrai, par notre collaborateur Jean Fontaine.  
(N. D. L. R.)



Comme marque de ma confraternité et de mon dévouement à l'œuvre exquise que vous avez entreprise, veuillez agréer ces lettres écrites il y a peu de jours, lettres qui attestent que mes entrailles s'émeuvent à la vue du malheur, et que les jeunes gens m'inspirent une sympathie et un respect que je peindrais difficilement.

Saint-Maur, ce 30 avril 1886.

Messieurs A. E. et F. C.

Monsieur E. D.

Je m'associe de cœur à votre deuil, à votre douleur, à l'irréparable perte que vous venez de faire en la personne de votre très vénérée, très aimée et très regrettée mère et aïeule, dont j'entends d'ici le glas funèbre.

Si âgée que soit celle qui nous a mis au monde; si loin qu'elle ait marché dans la vie, cette carrière parfois si âpre et si pénible à parcourir, fût-elle même plus que centaire; si courbée sous le poids des ans et des infirmités qu'elle puisse être, nous ne nous séparons jamais, qu'avec un profond déchirement, une morsure qui demeure presque incicatrisable dans notre âme filiale, de la femme, bénie entre toutes, qui nous a porté dans ses entrailles; de la mère tendre, dévouée et souriante, qui nous a abreuvé de son lait — ce vin si pur et si doux que la nature distille dans les veines de la mère nourricière — qui nous a nourri de son sang et de la moelle de son cœur; de l'adorable fée qui nous a bercé dans ses bras et sur ses genoux; de l'hôtesse sacrée qui gardait notre foyer, comme une divinité domestique, toujours secourable et tutélaire.

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!  
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!  
 Table toujours servie au paternel foyer!  
 Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je ne pouvais mieux finir ces lignes qu'en citant les vers pieux, touchants et reconnaissants de Victor Hugo, ce poète admirable et si digne d'amour, dont la chasté, divine et féconde muse a, si

souvent, illuminé, enchanté et consolé mon pauvre esprit essulé et souffrant.

Je m'incline respectueusement devant la défunte, je vous salue affectueusement et je vous réitère ma sincère et cordiale condoléance.

JEAN FONTAINE.

## DELZIRE MORIS.

(*Fragment.*)

**D**LUS confortablement logé, à présent, en une petite chambre, claire pourtant et gaie, il para l'uniformité des murs de japonaiseries et de rares gravures.

La rapide vulgarisation des exotiques porcelaines et des albums orientaux, lui ôtait un peu du plaisir de les posséder. Ses ressources bornées lui rendant inabordables les choses chères, il devait se contenter de menues bimbeloteries, rudimentairement peintes, mais de couleur et de dessin, paradoxales quand même et amusantes.

Sa bibliothèque modeste, rigoureusement échenillée des livres parasites, ne comptait que d'ordinaires éditions; son goût naturel de publications choisies n'eût pu se satisfaire qu'en excluant tout projet de complète collection.

Quelques lithographies d'Odilon Redon ouvraient, par places, l'illimité de leur interrogation angoissante, — fleurs de mystères troublantes et d'où semble sortir un souffle de pythonisse, augural et obscur.... Delzire souffrait de la vague popularité dont se nimbait, dans le monde littéraire, le nom de Redon. Panurges imbéciles, combien de maçons de lettres acclament ce requérant artiste, n'osant avouer que ses dessins ne les induisent à aucune réflexion, ne favorisent en leur cervelle l'éclosion de nul rêve. A ces factices enthousiasmes, le rire brutal, le haussement d'épaules des profanes, sont-ils pas préférables? La mode, poussant parfois vers de superbes Maîtres les courants d'adulation irraisonnée de

la foule, l'encolérait. Renfonçant ses opinions, alors il dédaignait confesser des préférences généralisées par de douteux dilettanti, partagées par des individus trop peu affinis pour percevoir le charme languide et décoloré des poètes, auxquels ils érigent de lourds piédestaux. De là, quelquefois, dans des discussions, de violentes palinodies, une absolue négation de talents auxquels il vouait une enthousiaste admiration, appuyée sur des arguments d'une telle logique apparente, qu'ils laissaient ses contradicteurs béants d'ahurissement et peureux de poser encore le pied sur le fuyant terrain de la controverse avec ce redoutable adversaire.

— Pour dissiper ses préoccupations funestes, je m'ingéniai à arracher Delzire à l'esseulement : Très vite lassés du théâtre, où les opérettes succèdent sans trêve aux lamentables vaudevilles, — ces brouets opiacés avidement engloutis par les bienveillants spectateurs, aux comédies morales, aux ferrailleurs et solennels grands opéras, sans, en six mois, une suggestive musique, un acte nerveux à entendre, nous imaginâmes, les soirs, déambuler longuement en d'excentriques quartiers, pittoresques et puants, au milieu du grouillement de sales marmots, hurlant en l'idiome indigène d'obscènes chansons. Mais là aussi, bientôt l'imprévu défaillit, ne laissant surnager qu'un persistant dégoût de revoir encore ces immondes ruelles et leurs crapuleux locataires.

Nous essayâmes du café; rapidement fut épuisée la série des Assommoirs plus ou moins riches qui encombrant la ville. Partout mêmes hurlantes dorures et indigentes fresques, même recherche d'un archaïsme burlesque; et délicieusement dans ces palais de la goujaterie actuelle se vautrait la foule, aise de vivre une heure dans ce luxe frelaté, sous ces lambris de plâtre, avec, partout, l'identique accompagnement de causerie niaise, discussions politiques ou marchandages de femmes, car — commis-voyageurs, bourgeois et alphonses sont égaux devant la table de marbre !

Décisive l'expérience : elle renforça en Delzire l'amour du chez-soi pacifié et recueilli. Son œil de visionnaire restait clos au spec-

tacle amusant du mouvement fébrile de la cité. L'abomination de la promiscuité du monde annulait, pour lui, le plaisir de l'observation directe; ce plaisir même n'existait pas à son sens. Amoureux de psychologie, de minutieuses déductions mentales, il n'avait cure de la notation physique, inventant de toutes pièces ses personnages, pour leur faire subir les sensations par lui-même subies, revivre en eux, plus longues et plus âpres, ses infortunes et ses douleurs personnelles.

En toute son œuvre, traversée par de multiples et inquiétants individus, pas un n'est décrit en un portrait net, *voulu*; — leur apparence extérieure, — correspondante, selon sa conviction, et adéquate au caractère — se dégage, d'elle-même, au cours de la lecture.

Nul intérêt, donc, pour Delzire, à se mêler à la société. Il se plut, un temps, malgré ses répugnances, à fréquenter les réunions littéraires; mais l'intrusion de quelques personnalités bruyantes et vides l'en écarta.

A ce sujet, il m'écrivait :

— " Réalisant ton vœu, je viendrai, mon ami, me délasser un peu auprès de toi, me retremper en ta vivifiante affection, m'enforcer contre l'abattement; mais je crains bien ne t'apporter qu'une morose et ennuyeuse compagnie et, malgré ta mansuétude éprouvée, te l'imposerai-je le moins possible. Ton départ m'a replongé en mon ermitage, que je m'efforce à rendre inexpugnable. Ma misanthropie s'exaspère; je deviens impoli, brutal, féroce par lâcheté. Mes semblables m'effrayent; mes meilleurs amis, mêmes, qui devinent à *peu près* quel je suis, comment je pense et sens, — j'apprehende leur rencontre. Les insouciances de la conversation me déchirent : un mot, un geste, un changement de ton, suffisent pour me navrer ou rouvrir en moi des plaies mal cicatrisées... Ceux qui me connaissent savent pourtant l'outrance de ma nervosité, mais l'oublient.

„ Au milieu d'un cercle d'une haute intellectualité, combien de chocs encore, quelle récolte d'incessantes piqures. Distractions injurieuses, traits spirituellement félins, moqueries cruelles et

douces, ironies fielleuses, éloges sarcastiques, — amas de heurts mortifiants, supportés en silence, forcément, et cachés.

„ Voilà pourquoi je désertai les réunions où tu m'introduisis : Certes, les entretiens de ces artistes me furent un grand charme, un plaisir raffiné, et la façon dont ils m'accueillirent n'était pas pour m'éloigner. Mais si je leur dois plus de finesse peut-être et une intelligence assouplie, il m'ont infligé, inconsciemment, quelques écorchures nouvelles.

„ Sauf en deux ou trois, absolument supérieurs et d'exquise sensibilité, je trouvai des cœurs anéantis, dévorés par l'esprit... A ceux-là, la charité — *la débbonnairété*, dirais-je bien — manque... Maintes occasions me le prouvèrent. Il est des écrivains que l'on ne doit connaître que par leurs livres. Etroitement, je me cloître donc — et par terreur des antipathiques, me prive de voir les autres..... „

ARNOLD GOFFIN.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

**La Jeunesse Blanche**, par G. Rodenbach. Paris. Lemerre.  
3 francs.

**L**IVRE digne, en tous points, de ses aînés, "*La Jeunesse Blanche*," de Georges Rodenbach, n'aura peut-être pas le retentissement qu'a provoqué l'apparition de "*L'Hiver mondain*," et de "*La Mer élégante*." — Ici, rien des tableaux animés, rien des strophes légères des volumes précédents; mais une série de pastels très anciens, de miniatures demi-teinte, que le gros du public, trop amant de la couleur et des dorures, n'appréciera peut-être pas suffisamment. Cette note délicate et mélancolique domine surtout dans les deux premières parties du livre : "*Choses de l'Enfance*," et "*Premier Amour*," où nous pointons des pièces réellement délicieuses.

*Le Prologue*, d'abord, à Madame X :

A vous dont les cheveux de neige et de clarté  
 Encadrent doucement la figure indulgente,  
 — Ainsi dans les grands bois un vieux chêne s'argente  
 Des fils blancs de la vierge, à la fin de l'été....

“ *La Ville du Passe*, „ “ *La Maison Paternelle*, „ “ *Le Berceau*, „  
 surtout; “ *La Prière*, „ “ *Charme du Passé*, „ “ *Promenade*, „ la  
 triste promenade des collégiens.... Cette autre “ *Promenade* „ :

Douceur d'aller le soir, lorsque les chaumes blonds  
 Flambent sur les toitures  
 Et qu'au milieu des blés, les perches de houblon  
 Ont des airs de mâtine.

Quels jolis morceaux aussi dans cette série “ *D'Eaux qui parlent* „ dont Georges Rodenbach émaille son volume. Et quel charme dans les quelques pièces : “ *Nocturne*, „ “ *Fin du Rêve*, „ etc... par lesquelles il clôture son “ *Premier Amour!* „ — Je voudrais pouvoir les citer toutes!

Dans la 3<sup>me</sup> partie du livre : “ *Soirs de Province*, „ la note dominante change un peu. De fraîchement mélancolique qu'elle était, elle devient sombre et triste. C'est la plainte lassée, le bâillement d'ennui d'un poète mondain, qui ne peut s'astreindre à :

Vivre comme en exil, vivre sans voir personne,  
 Dans l'immense abandon d'une ville qui meurt  
 Où jamais on n'entend que la vague rumeur  
 D'un orgue qui sanglotte, ou du beffroi qui sonne.

Une âpreté s'ajoute à cette mélancolie dans “ *Les Jours mauvais*. „ Toutes les pièces de cette 4<sup>me</sup> partie sont de grande et égale valeur. J'y remarque “ *Le Dégout*, „ l' “ *Ennui de vivre* „ et surtout “ *L'Ame des Bons*, „ qui m'a paru magnifique d'un bout à l'autre.

Les quelques pages qui terminent le volume : “ *Mélancolie de l'Art*, „ rayonnent d'une inspiration sincère et soutenue. — Dans son “ *Refuge dans l'Art*, „

Puisque l'ennui suprême a plissé tous les fronts,  
 Puisque rien d'héroïque et rien d'incorruptible  
 N'est plus resté debout au-dessus des affronts,  
 Et que l'idéal meurt, le front sur une Bible,

l'auteur a développé de grandes et belles idées, en de grands et beaux vers.

Somme toute, *La Jeunesse Blanche* est une surprise, la plus agréable des surprises. Georges Rodenbach nous y révèle une nouvelle phase de son beau talent. C'est un grand succès, et pour lui et pour la *Jeune Belgique*, notre sœur aînée.

FRITZ ELL.

### Bigarreau, par André Theuriet.

Cinq nouvelles écrites dans les demi-teintes, toutes pleines de fraîcheur et comme pénétrées de vagues senteurs agrestes.

La note générale en est mélancolique, un peu grave même.

Pointons dans la *Panplina* les jolis vers de la vieille *peterena* andalouse, gravés sur la tombe du sénor Ramon Olavidé, mort de s'être vu trahi par sa brune maîtresse, la danseuse Pastora Florès :

Una mujé fué la causa  
De mi perdision primera ;  
No hay perdision en er mundo  
Que per mujeres no benga.

Qu'est-ce *Bigarreau* ?

Une gracieuse idylle encadrée dans les hautes futaies d'Auberive, la naïve et touchante histoire des amours d'un échappé de bagne — " ses joues rebondies et roses, ses lèvres couleur de cerise lui avaient valu le nom de Bigarreau „ — et de Norine Vincart, la fille d'un sabotier.

Là, comme dans le *Chemin des Bois*, ses premières poésies, comme dans la plupart de ses romans d'ailleurs, André Theuriet nous montre la forêt sous d'innombrables variétés. Au matin, dès l'aube, alors que le soleil se lève " dans un semis de légers nuages roses „ ; puis, plus tard, vers les deux heures, dans le " moment où elle est comme grisée et semble s'assoupir „, et de lire ces descriptions tracées par un observateur attentif doublé d'un poète, on reste délicieusement ému.

Mais là ne s'arrête pas le talent du romancier lorrain. A sa merveilleuse faculté descriptive, cette qualité dominante de son style, il en joint d'autres encore : les paysages qu'il découpe avec une habileté d'artiste sont pleins de lumière, vivants, pittoresques ; les drames qui s'y déroulent sont poignants, heureusement agencés ; ses personnages sont *vrais* dans toute l'acception du terme ; son style est simple, original, d'une correction parfaite.

En faut-il plus pour expliquer le succès de ses ouvrages auprès du public, non pas le *vulgum pecus* admirateur enthousiaste des romans georgesohnétiques, mais le public plus choisi des délicats et des lettrés ?

M. S.

## PETITE CHRONIQUE.

### Contes au spectre solaire.

Violet, indigo, bleu, vert, jaune,  
orangé, rouge.

CANOT, Traité de Physique.

Pour le correspondant  
parisien de l'*Art moderne*.

#### PRÉFACE.

#### *Conte blanc.*

Il y avait une fois un gentil bébé, un très gentil bébé ! Et il ne possédait presque pas de cheveux, mais il lui en poussait de nouveaux tous les jours ; en revanche, il usait une bonne nourrice. Et la nourrice était née à Lize-Seraing. — Et le bébé s'appelait Paul Amiot (1).

#### PREMIÈRE PARTIE.

#### I. *Conte violet.*

Or le gentil bébé avait une fossette à la joue droite, une fossette à la joue gauche et une fossette au menton. Mais la fossette de la

(1) Il aurait paru bien surpris si on lui avait parlé de Max Waller, de Georges Rodenbach, de Jacques Hermann ou de *la Wallonie*.



joue droite mesurait deux millimètres de moins que celle de la joue gauche et la fossette du menton mesurait 3 millimètres de plus que les deux fossettes réunies.

La nourrice au contraire n'avait pas de fossettes du tout ; elle était bien remplie et rembourrée comme un lit de noces, un fauteuil d'évêque et une nourrice qui se respecte. Et bébé aurait voulu que sa nourrice eût des fossettes, beaucoup de fossettes ; et pour cela il se mit en colère. Mais la nourrice n'eut pas une fossette de plus. Ce qui donna au gentil bébé une colère encore plus forte.

## II. *Conte indigo.*

Entretiens le gentil bébé sentit pousser ses premières dents. Il s'en servit pour donner un petit coup de mâchoire à la nourrice sans fossettes. Si bien que la nourrice en garda une fossette, laquelle fossette était noire tirant vers le violet ou le bleu.

Or lui, bébé, n'avait plus de fossettes.

## III. *Conte bleu.*

Alors bébé. . . . . , . . .  
 . . . . . ; . . . . .  
 . . . . . et la nourrice, . . .  
 . . . par la fossette ; . . . . .  
 . . . . . Parbleu ! (').

## ENTREMETS.

### *Conte à dormir debout.*

(Voyez les résidus grammatico-colériques de Mme Adam sur la question Lohengrin.)

## DEUXIÈME PARTIE.

Pour ceux qui m'amusement.

### I. *Conte vert.*

Vert, vert, VERT, comme la Basoche qui est aussi de Wallonie, comme la Revue de Demain qui n'est pas la Wallonie, comme

---

(') Conte invraisemblable, immoral et subversif. Supprimé vu le 13 juin. (N. D. C. D. R.)

l'âme d'Adoré Floupette qui n'est ni la Basoche ni la Wallonie ; vert comme un très mûr fromage de Preston, le vidame Hilaire de Narguelard était VERT. Né par hasard à Houtain-St-Siméon en Hesbaye, il n'avait jamais pensé ni écrit. Cependant, ayant reçu une brillante éducation à la Rigaudonne-en-Condroz, il savait lire couramment. Comme il n'avait plus de dents et très peu de cheveux, il songea d'abord à se suicider. Puis, comme il était spirituel et moral, il acheta une perruque et un ratelier.

## II. *Conte jaune.*

Son acquisition faite, il se maria ; il fut malheureux en ménage.

## III. *Conte orangé.*

Or à cette époque florissait la querelle engendrée par Odilon Redon. Un Jeune Belgique — qui était aussi Wallonien — fit paraître une longue et belle étude où montait vers les astres la gloire d'Odilon Redon. Mais il terminait en observant ceci : il faut juger les hommes d'après l'R. Voulez-vous savoir si tel de vos amis a du génie ? Comptez les R de son nom et surtout voyez si ce nom commence par R. Si R commence, l'homme a du génie : ainsi Rembrandt, Rubens, Rops et Raphaël. L'article était du reste fort remarquable et fut remarqué. Sur ces entrefaites, un Basochien qui n'était pas de la Wallonie déclara Odilon (Redon combien !) inintelligible et à peine digne de 2 lignes de critique ; mais un autre Basochien, — lequel était de la Wallonie — attaqua son collègue et prouva que Redon avait du génie au même titre que Victo RHugo.

L'Art moderne étant resté quelque temps en équilibre sur une patte — c'est la manière de réfléchir des échassiers et des revues — l'Art moderne publia un article très opportuniste mais très judicieux et Odilon Redon fut définitivement classé comme un artiste superbe dont l'intensité de pensée et l'admirable profondeur font palpiter dans les cœurs des visions effroyables mais dominatrices, comme le complément d'Edgard Poe et le jumeau de Rops. Le vidame Hilaire de Narguelard, qui n'était pas de l'Art

moderne, n'avait rien compris à tout cela, aussi faisait-il une mine ! Pour s'amuser il lut les journaux et acquit l'art de la synthèse. Ce qui le détermina à devenir FLAMINGANT.

#### IV. *Conte rouge.*

Le vidame Hilaire de Narguelard était soldat passable. Il gagna à la pointe du coupe-choux les épaulettes de caporal-clairon. Mais, faisant défaut à la gloire qui lui ouvrait les bras, il mourut en héros le jour où Casteleyn mit à sac, à feu, à sang et à beaucoup d'autres choses cette pauvre Wallonie qui n'en est pas revenue (!).

#### POST-FACE.

##### *Conte noir.*

Toujours étonnée, l'ombre du vidame Hilaire de Narguelard voltige au pays des ténèbres, dans les sombres fourrés où palpitent les visions d'Odilon Redon.

#### ÉPILOGUE.

Pauvre vidame !

ALBERT MOCKEL.

**Scherzando**, par Paul Berlier, chez Moens, Bruxelles.

Petit in-8°, avec eau-forte.

Cy un gentil volume de vers, frais, brillants et d'allure déhanchée; Paul Berlier, un collaborateur de la *Basoche*, s'y cache sournoisement derrière le pseudonyme *Sapho*, et à l'abri de ce rempart décoche des hémistiches pleins de verve et de malice.

*Scherzando* n'est pas une œuvre, mais un joli recueil de rimes joyeuses pêchées au hasard de la chance et se montrant sans la moindre prétention. Ces vers ont la physionomie si " bon enfant ", que facilement on les absout du reproche de manquer d'art, et sans façon on court avec Sapho jusqu'au bout du volume, scherzando, toujours scherzando.

(!) Le vidame non plus.

**Toc-Toc**, par Corneil Gomzé. En vente chez l'auteur,  
à Liège-Fraginée. Prix 1 franc.

*Toc-toc* est un petit volume de vers dont l'auteur, un poète wallon assez connu, a beaucoup lu Victor Hugo. M. Gomzé n'est pas un admirateur né des règles et il donne parfois des coups de pied à la prosodie lorsqu'elle lui paraît un obstacle. Mais il se trouve dans ce livriculet jailli du cœur d'un malheureux — poète par hasard — il se trouve dans *Toc-toc* quelques strophes mâles qui font fermer les yeux sur l'imperfection de certains vers ; il y a des cris gonflés d'amertume, des révoltes contre la misère :

Et comme il faut nourrir la bête, tous les jours,  
Aimer un peu Lisette et se chauffer toujours  
De novembre à fin mars — ô réalité triste ! —  
Chez le vil brocanteur tu t'en iras, artiste,  
Accrocher tes panneaux.....

Et plus loin :

La matière est despote ; on a beau s'insurger,  
Le ventre dit d'abord : n'as-tu rien à manger ?  
Tu rêveras après...

Notons encore dans *Toc-toc* une piécette adressée à Camille Lemonnier, un poème semi-philosophique pour l'ombre de Vieux-temps et quelques vers mis en musique dernièrement par A. Borodine et C. Cui.

---

Un petit journal bien amusant vient de paraître : *les Tablettes Nationales*, bureaux : rue des Paroissiens, Bruxelles. Ces messieurs des *Tablettes* font de l'art chrétien à leur manière et impriment des choses étourdissantes.

Nous aimons l'art chrétien lorsqu'il inspire des Rubens, des Raphaël, des Murillo, des Degroux, des Barbey d'Aurevilly, des Bossuet ou des Péladan ; mais l'art chrétien qui peinturlure des vierges et met de beaux habits dorés à une rangée de saints et de saintes, l'art chrétien de Paul Féval, de Madame Cottin ou de l'ex-*Revue Contemporaine* de Bruxelles, celui-là...

Oh, Messieurs des *Tablettes Nationales* !

---

Nous recevons une brochure de M. Ch. Horion, titre : *Les partis politiques, esquisse*. Volontiers nous ferions l'analyse de ce travail d'une philosophie lucide où le sérieux du fond transparait sous une forme assez châtiée. Il y aurait dans le livre de M. Horion bien des idées à combattre, d'autres à applaudir; mais le programme de *La Wallonie* nous interdit rigoureusement les articles politiques et force nous est de clore ici ce rapide compte rendu.

---

A lire, dans la *Revue littéraire et artistique* de Bordeaux, une extraordinaire chronique belge signée Jean de Bruxelles. Nous y avons appris avec stupeur que la *Jeune Belgique* dégringole, que la moitié de nos écrivains " posent pour les énervés de Jumièges ", que le Prisonnier du Caucase vient d'être joué à Liège avec un immense succès (!) tandis que Verviers devient " un de nos centres littéraires les plus vivants. "

Bien informés, les abonnés de la *Revue littéraire et artistique* !

---

Vient de paraître : *Le Noël d'un démocrate*, par Célestin Demblon.

---

A signaler : *La Vogue*, nouvelle revue parisienne écrite par Mallarmé, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam. Ces trois noms sont tout un programme.

---

*Paraîtra prochainement :*

**Essais de critique**, de M. CH. FUSTER (édition ordinaire : fr. 3-50, édition sur Hollande, exemplaires numérotés et signés 8 francs).

Sous ce simple titre, l'auteur passe en revue presque toutes les questions de littérature contemporaine. Cet ouvrage de critique fera grand bruit, il contient des articles très énergiques.

Pour recevoir l'ouvrage dès son apparition, écrire à M. J. Lepetit, administrateur de la *Revue littéraire et artistique*, 77, rue Lagrange, à Bordeaux. (Communiqué.)

---

# PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

H. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

**LIÈGE.**

---

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

---

**Rassenfosse-Brouet,**

**26, rue Vinâve-d'Ile, 26, Liège.**

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite —  
Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets  
originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

---

**FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,**

**Place du Théâtre, 11, Liège.**

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,  
exécutés en 24 heures.

**RACCOMMODAGES.**

---

**H. FONDER-BURNET,**

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

**PEINTURE FRANÇAISE.**

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

---

**Allumettes Suédoises** (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.

» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

**RENSEIGNEZ - VOUS**

AUX GRANDS MAGASINS DU

**PONT-DES-ARCHES**

Pour tous vos achats en

**Vêtements confectionnés pour Hommes,  
Dames & Enfants, Robes, Mérinos, Soieries,  
Draperies anglaises pour Vêtements sur  
mesure.**

Le fini des objets joint à l'élégance de la coupe  
et à la modicité des prix, justifient la vogue dont jouit  
cet établissement.

La grande Spécialité de la Maison

**F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>**

**DE LIÈGE**

est la belle confection sur mesure pour  
Hommes et pour Dames.

Envoi franco d'échantillons et de toutes commandes au-dessus de 20 francs.

**DEUIL COMPLET EN NEUF HEURES.**

1<sup>re</sup> Année. — N<sup>o</sup> 2.

La livraison 50 centimes

LA

WALLONIE

15 Juillet 1886

SOMMAIRE :

PIERRE-M. OLIN . . .	Fou.
AUGUSTE VIERSET. . .	L'Elfe des forêts.
HECTOR CHAINAYE . . .	L'infatigable pêcheur.
ALBERT MOCKEL . . .	La Vierge wallonne. ✕
FRITZ ELL. . . . .	Lia.
CÉLESTIN DEMBLON . . .	Chockier.
RÉDAC . . . . .	Miette.
F. SEVERIN . . . . .	Fleur funèbre.
OCTAVE MAUS. . . . .	Le théâtre de Bayreuth.
FRITZ DE L'AULNAIE . . .	Scènes d'Antan.
Chronique artistique, le salon de Namur.	



1<sup>re</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 2.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Albert MOCKEL, Gustave RAHLENBECK, Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKY, Alex.-A. MACEDONSKY, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 30 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 3 francs.

---

Nous publierons dans notre prochain n<sup>o</sup> une étude sur « *Le quai de la Batte* » de notre collaborateur Hector Chainaye, premier fragment des « *Promenades dans Liège.* »

---

Paraîtra dans le même n<sup>o</sup> un chapitre inédit du roman « *Le Hameau* », de notre collaborateur Célestin Demblon.

## FOU !

**L**A haine et l'incompréhension du vulgaire toujours poursuivent ceux-là qui, par un effort de leur esprit puissant, s'élèvent au-dessus de la foule hurlante et banale. Aucune supériorité ne s'affirme sans que le cortège aboyant des dénigrants s'y attache et assourdisse de ses envieuses clameurs ceux qui n'ayant pas assez de valeur personnelle pour reconnaître seuls, la grandeur ainsi assaillie, se seraient pourtant inclinés sans ce déconcertant et infime tapage.

Tout ce qui touche à l'art est particulièrement l'objet des ricanements satisfaits de ces ignares qui s'imaginent monopoliser toute intelligence, et qui considèrent toute atteinte au vulgaire bon sens comme l'attaque injustifiable d'un esprit déséquilibré. Par esprit déséquilibré, ils entendent absence de sens moral bourgeois, comme si l'équilibre parfait n'était contraire à la puissance des impressions esthétiques. Cet équilibre n'existe d'ailleurs jamais et chez eux moins qu'autre part : leur esprit est tourné vers les choses basses et viles, vers une ignominieuse matérialité. Et leur grande injure, le définitif jugement qu'ils portent contre ceux qu'autrement ils ne savent atteindre : *Fou !*

Louis II de Wittelsbach, roi de Bavière, fut donc un *Fou*.

FOU pour avoir compris la royauté : Un symbole qui n'est admissible qu'à la condition de voir celui qui le représente s'enfoncer dans une semi-divinité et une réclusion hiératique ; elle ne peut se passer de la Toute Puissance et son absolutisme ne peut rencontrer aucune borne. Le roi est le chef, le juge, le prêtre, il est infaillible et impeccable, ses fantaisies sont des lois, des désirs, des ordres. Pareille conception n'est plus réalisable dans les temps modernes ; aussi, en fait, la Royauté a-t-elle disparu. Louis II, quoiqu'ayant cette notion de sa dignité, ne se souciant que médiocrement du pouvoir effectif qu'elle lui concédait, se livra rarement à des actes réprouvés par le Parlementarisme actuel. Il s'est, dès l'origine, désintéressé des affaires, les abandonnant à

son ministère, et il profita de la puissance, de la richesse et de la liberté qui lui restaient pour se créer de toutes pièces un Royaume inaltérable et splendide, à l'abri des révolutions politiques et des investigations de la curiosité banale.

FOU pour s'être soustrait à la flétrissure du contact sexuel, avoir, en la femme, méprisé la bête et avoir assez respecté l'Amour pour ne plus croire à l'amour dont la conception psychologique n'est réalisable qu'une fois, et combien rarement se trouve-t-il un objet réel qui permette de lui donner essor. Le reste n'est que le rêve poétisé de la sensualité, une sorte de comparaison faite avec ce qu'on est convenu d'appeler l'Idéal et qui au fond n'est que le Désir. Louis voulut rester vierge en son rêve inaltérable, se conserver digne de ses sublimes et spirituelles amours et la vacuité des désirs entourant les divines vierges de son imagination et de ses souvenirs en augmentait la force et la persistance. Le Rêve, voilà la vie qui fut la sienne; Rêve prodigieux et sans pareil. Délivré de toute inquiétude matérielle, livrant sans témoin son âme ravie aux sensations rares qu'il lui faisait éprouver sans aucun repos de banalité, son esprit devait logiquement arriver à cet état permanent d'exaltation qui fait le poète... Fou ? Sa haine contre les femmes ne provenait que de son amour pour la *Femme*, entité immatérielle, que nulle ne pouvait réaliser, toutes étant matière; *Elle*, esprit. Ainsi on lui reproche amèrement ce fait, d'avoir jeté à l'eau une actrice qu'il avait prise en son bateau traîné de cygnes. Oh, triples idiots et merveilleux cuistres! Le roi, trouvant dans les traits de cette femme quelque chose de l'une de ses amantes, la prend avec lui. Il ne lui demanda rien, sinon de se taire et de se laisser regarder. Lui, sans dire mot, parlera pour les deux et sa rêverie créera un dialogue infiniment supérieur à tous les discours du langage humain. Plongé dans la divine extase de son amour immatériel, il sent une caresse grossière qui le ramène à une infâme réalité. Brutalisé dans la pureté de sa pensée, exaspéré de se voir arraché de sa sauvage intimité, pris de cette subite colère des énervés, il précipite loin de lui celle qui osa porter atteinte à l'inviolabilité de sa solitude.

FOU parce qu'il faisait construire des palais immenses, d'un luxe bizarre et féérique, pour y promener l'égoïste ennui de sa solitaire personne!

Nul palais au monde n'était si peuplé et pourtant rien ne pouvait y froisser la sensibilité suraiguë du Roi, car seuls ceux-là que son rêve aimait y circulaient. Les héros fabuleux de l'Edda rencontraient les dieux Germains, fraternisaient avec les chevaliers chrétiens et les bourgeois-poètes du moyen âge. Cette cour merveilleuse et sans égale faisait à Louis l'entourage qu'il voulait et combien supérieur à celui de tous ses cousins en pouvoir. Les héroïnes; les walkyries et les divines créatures que dans un unique et immense amour il adorait, toutes ensemble, toutes également et chacune autant que toutes, de leurs chants alternes, berçaient son cœur et son âme désenchantés.

La solitude est la grande consolatrice des cœurs blessés, elle est aussi l'exaltatrice des esprits nerveux. Tout jeune, isolé continuellement, il semblait fuir tout contact qui pût le distraire de la pensée austère en laquelle il s'absorbait et qu'il n'avait pas encore su bien définir. Cette haine de la banalité et de la bassesse profonde des entourages, lui faisait poser des actes qu'alors déjà on disait inconsiderés, malgré l'évidente préméditation qui y avait présidé. Vivre sans vivre, être esprit sans corps, la vie intellectuelle sans borne, la matérialité supprimée! Cette chimère, toujours il la poursuivait, et c'est ce qui, dans ses goûts artistiques, explique sa préférence si marquée pour la musique, le plus immatériel et le plus indéterminé des arts. Son grand-père, violent tempérament de viveur, s'était vivement épris de la peinture en sa puissance matérielle, ses colorations et ses évocations charnelles. Esprit plus subtil, ne l'admettant que pour glorifier ses héros chers, Louis y voyait réapparaître la matérialité qu'il fuyait et il se réfugiait dans la musique: Encore, seule, celle de Wagner avec sa prodigieuse spiritualité et sa psychologie profonde, pouvait lui donner les impressions, les émotions qu'il cherchait de toute l'avidité de son désir et qui seule lui semblait donner à la vie sa raison d'être.

FOU, quand seul au théâtre il se faisait jouer les pièces qui lui plaisaient ! Pour arriver à l'exacte représentation *artistique* de la vérité, il parvenait à vivifier les poèmes et, de chanteurs, de comédiens, de cabotins enfin, il faisait des héros. Il vivait dans le drame vivant qui se déroulait devant lui. Les aveux d'artistes qui jouèrent dans ces conditions sont saisissants : Jamais ils ne s'étaient sentis saisis par leurs personnages à ce point, et jamais ne rendirent leurs rôles de pareille manière : "Nous les vivions! „

Voudra-t-on comprendre qu'au lieu d'être de l'aberration d'un maniaque ce n'était qu'une plus parfaite compréhension des nécessités artistiques de la scène, nécessités que Wagner a essayé de réaliser aussi complètement que possible, tout en admettant un grand nombre de spectateurs : les isoler en plongeant la salle dans une obscurité absolue et en cachant l'orchestre.

FOU parce qu'il a mis sa caisse à sec. Oui, en effet, attentat inexcusable contre le sens commun, se ruiner pour produire des œuvres d'art et aider à l'épanouissement de prodigieux artistes ! Peut-on concevoir une folie pareille. Mais que le prince un tel s'endette pour des filles, qu'il paye les faveurs des courtisanes au moyen de pierreries fausses, que les autres princes ses contemporains trouvent tous les encouragements pour satisfaire leurs vices les plus honteux, parfait ! et nul d'entre eux n'est déclaré indigne, alors que leur place serait au pilori de l'humanité et non sur les marches des trônes qu'ils souillent de leurs viles personnes et de leur prodigieuse incapacité.

FOU parce qu'à l'infamie d'une séquestration ignominieuse il a préféré la mort ? Et cette mort ? Nous n'entrerons pas dans de futiles discussions pour savoir s'il s'est tué ou si on l'a suicidé.

Il nous plaît plus de nous le représenter, le pauvre détrôné, se promenant triste et sombre le soir de la funeste journée où on l'a déclaré fou, implorant le secours de ses héros chers et leur attestation divine. Le parc de Hohenschwangau noir et calme avec ses allées feuillues, dans le bruissement superbe et monotone de ses cimes élevées, lui répondait et essayait de ramener ce cœur malade à la tranquillité. Il longea le lac où maintes fois il avait

promené ses adorables rêveries et tout à coup, plus loin, plus profond qu'aucun horizon terrestre, il entendit un chœur de lui bien connu. Son médecin, ne se doutant de rien et voyant le roi si attentif, se dirigeant à grand pas silencieux vers un but invisible, sentit un vague effroi l'envahir ; et le chœur des filles du Rhin, de ces nymphes des eaux qui si souvent déjà lui avaient adouci les amertumes de la vie, résonnaient de plus en plus haut dans l'esprit frappé de Louis. Enfin dans le clair rayonnement de la lune, vêtues de leurs seuls longs cheveux verts, il les vit lui tendant les bras et chantant : " O toi, Roi ! notre amant et notre maître, désolé et seul sur terre, maintenant tu te trouves ! L'unique consolation que notre cœur sûr et aimant puisse t'offrir est le repos éternel avec l'oubli, dans notre sein profond. Viens, ta vie humaine est finie et rejoins pour jamais les seuls qui t'aimèrent, les seuls que tu aimas. Ils nous ont envoyées vers toi. Ils t'attendent, réunis et pacifiques. Viens. „ Et le lac s'entrouvrit pour recevoir la sublime offrande de cet artiste qui mourait pour son rêve et dans son rêve.

Liège, juillet 1886.

PIERRE-M. OLIN.

## L'ELFE DES FORÊTS.



QUAND aux floraisons prochaines,  
 Vous enlacerez vos chaînes  
 Sous l'ombrage des vieux chênes,  
 Si vous entendez au bois,  
 — Comme un bruit d'herbe qui pousse —  
 Dans les branches, sous la mousse,  
 Résonner une voix douce,  
 Douce comme le hautbois,  
  
 Fuyez, fuyez au plus vite,  
 Que chacun de vous évite  
 Les lieux fleuris où l'invite

L'Elfe noir, roi des forêts.  
 On raconte à la veillée,  
 Que jadis sous la feuillée,  
 Une enfant s'en est allée  
 Pour surprendre ses secrets.

Mais l'Elfe maudit l'a prise;  
 Et depuis lorsque la brise  
 En un sourd sanglot se brise  
 Au milieu des rameaux verts,  
 On dit tout bas que c'est l'heure  
 Où l'âme errante qui pleure  
 De son aile lasse effleure  
 Les calices entr'ouverts.

Quand aux floraisons prochaines,  
 Vous enlacerez vos chaînes  
 Sous l'ombrage des vieux chênes,  
 N'écoutez jamais au bois  
 — Comme un bruit d'herbe qui pousse —  
 Dans les branches, sous la mousse,  
 Résonner une voix douce,  
 Douce comme le hautbois.

AUGUSTE VIERSET.

---

## L'INFATIGABLE PÊCHEUR.

**L**E lac chantait au vent du soir.  
 Sur une yole faite d'un tronc de bouleau, un squelette  
 s'avança. Il ramait doucement, et cependant ses os cra-  
 quaient. Son crâne était coiffé d'une toque de satin noir, au fond  
 de ses orbites phosphoresçaient de clignotantes prunelles. Il  
 traversa des roseaux, et ses coups de rame semblèrent être des  
 coups de faux, puis il s'approcha des grands cygnes qui glissaient  
 sur le mystère du lac.

“ Beaux seigneurs, leur dit-il, ayez pitié de moi. Je suis un pauvre homme. Il m’est resté, après la mort, assez de mon âme pour animer mon vilain squelette. Et volontiers je quitterais cette hideuse carcasse, si l’un d’entre vous me permettait de me loger en lui. Je me suis adressé aux êtres qui vivent sur terre et dans les airs. J’ai même supplié les plantes. Tous m’ont repoussé. Vous, cygnes majestueux, me paraissez charitables. Vous êtes les maîtres du lac; et cependant celui d’entre vous qui accepterait mon âme deviendrait le chef de ses frères et le roi de ces parages, car je possède la science. „

Les cygnes dédaigneusement s’écartèrent de lui.

Le pauvre squelette reprit ses rames avec résignation, et se dirigea vers les fleurs. Mais les nénuphars lui fermèrent leur corolle, et les belles de nuit se cachèrent sous l’eau.

Il pleura de lumineuses larmes, et plus désespéré regagna le bord. Il s’éloignait du lac, lorsqu’il vit pendus devant la chaumière d’un pêcheur, des lignes et des filets.

“ Si je m’adressais aux poissons, se dit-il. „ Il prit une ligne, et se mit à pêcher.

Chaque fois qu’il lève un poisson, le squelette lui demande : “ veux-tu de mon âme ? „ le poisson refuse et, charitable, il le rejette à l’eau. Mais il ne se décourage plus, toutes les nuits il revient pêcher.

HECTOR CHAINAYE.

## LA VIERGE WALLONNE.

*Pour Fritz Ell.*

**D**ANS les solitudes tapissées de mousse, et par les romanesques allées de grands arbres baignées de mélancolie, vaguait à l’aventure la Vierge de la Meuse. Sa démarche avait la grâce souveraine et la majesté sans raideur des gothiques génies du vieux Rhin, et les ondes soyeuses de sa royale chevelure faisaient



penser aux nymphes qu'abritent les profondes forêts de la Germanie.

La Vierge de la Meuse promenait ses rêveries sous l'ombre des chênes qui dressaient leur masse obscure sur les collines étagées des deux côtés de la vallée. Et, aussi, le long des bords du puissant fleuve, passait comme une adorable vision la forme gracieusement frêle de la Vierge, errant sous les grands peupliers du parc de Cerfontaine, ou promenant la blancheur exquise de son corps d'enfant sous le couvert des géants forestiers qui verdissaient sur les deux îles d'Ougrée : l'île aux Corbeaux et l'île de Rénory.

Mais le domaine de la Vierge de la Meuse s'était restreint petit à petit ; vers Seraing trois monstres crachant flammes, fumée et charbon, trois usines établies par la malignité des hommes, inspiraient à la nymphe timide le dégoût et l'horreur de ces sites jadis adorés. Et, vers Liège, ses promenades s'arrêtaient à Angleur, car un pont de pierre hideux et solidement bourgeois, et aussi les trains empanachés de vapeur, soufflant, suant et tintamarrant sur le pont, effrayaient son innocence de vierge gothique. Il lui restait comme patrie les solitudes presque inviolées du grand parc de Cerfontaine, les coins poétiques des bois environnants, et les deux îles ombreuses des Corbeaux et de Rénory où venait s'éteindre dans un léger bruissement, doux comme un son très éloigné de harpes, le colossal effort du fleuve se hâtant vers la mer.

Mais ce domaine était étroit, et déjà la Vierge blanche s'épuisait de mélancolie lorsque, par les belles nuits claires, elle voyait éclater la violence des feux de hauts-fourneaux, comme les bouches terrifiantes de l'enfer empourprées de hautes flammes, qui lançaient au ciel le gigantesque essor de leurs lueurs sanglantes. Elle songeait alors aux nuits anciennes, à la poésie palpitante de la venue des ténèbres, dans l'assombrissement graduel des nuances éparpillées dans la vallée ; elle songeait aux ténèbres transpercées par les rayons triomphants de la lune qui promenait sa pâleur poétique sur l'argent du fleuve et les rameaux des arbres blanchis sous ses caresses, tandis que, de la Meuse, une vapeur

s'élevait avec des légèretés de dentelle et s'envolait vers l'astre resplendissant au zénith.

Peu à peu les solitudes se peuplèrent ; d'âcres fumées jaillirent de nouvelles rangées de maisons symétriques, des cris d'enfants et des chamailleries de femmes remplacèrent les gazouillements confus des ramures peuplées de rossignols et la chanson suave des ruisselets qui lançaient des rires étouffés en bondissant de la montagne. Alors, à côté de l'île si jolie, à côté de cette île de Rénory endormie au milieu de la Meuse, un peuple de travailleurs se débattit ; il y eut durant des mois un fourmillement d'êtres actifs qui allaient, venaient, couraient, se remuaient ; et bientôt s'éleva la carcasse d'un nouveau monstre : l'usine d'Angleur.

Désormais la molle quiétude de l'île solitaire fut troublée de fracas de marteaux tapants, de locomotives rugissantes et de machines hurlantes dans un tintamarre infernal. La poésie druidique de Rénory n'était plus qu'un souvenir.

Sur l'autre rive aussi des constructions se dressèrent : des charbonnages salis d'un envolement de noire poussière, des ateliers bruyants d'où suintaient des odeurs de graisse chauffée.

A la Vierge de la Meuse ne restaient plus que le parc de Cerfontaine, et les deux îles non déflorées où s'éploraient les oiseaux chanteurs parmi les échos des fabriques soufflant et criant au loin.

Sous l'ombrage vénérable des chênes du parc, la Vierge long-chevelue errait encore à l'aventure, mais sa mélancolie s'assombrissait ; à voir déchirer et tenailler la patrie à laquelle était lié son cœur, il lui semblait que des portions de sa chair blanche étaient peu à peu livrées aux mains grossières des bourreaux, et des frissons la faisaient frémir d'une secrète horreur.

Un jour, de gros blocs de nuages passèrent ; non pas ce glissement doux des mols flocons d'ouate blanche qui semblent peupler l'azur d'une procession de cygnes, mais la course grondante et agitée des masses noires de vapeurs, roulant, opaques, par les airs, comme la colossale débâcle des grands glaçons bousculés pesamment, roulés invinciblement et rués avec furie dans le courant de

ce fleuve immense qui est le ciel. Puis la grande voûte fut déblayée de ces lourds décombres, et la clarté resplendit. Mais un ouragan passa avec une force indomptable. Les eaux du fleuve se soulevèrent en larges nappes bientôt tamisées en fine poussière, des vagues affolées s'abattirent sur les rives et le vent fouetta l'air avec une brutalité irrésistible. Alors sous ses poussées prodigieuses la nature céda, et le dévastateur promena sa colère sur toute la Meuse.

La Vierge aux cheveux blonds assistait, atterrée, à cette ruine immense. Elle vit les plantes arrachées voler en troupes vagabondes et se noyer dans la Meuse, les mousses froissées se crispent sous la pesanteur des branches qui les écrasaient. Et les vieux chênes, et les hauts peupliers, les tilleuls touffus qui faisaient la joie de la Vierge, ces géants furent terrassés par la tempête. Lentement, très lentement, avec la majesté austère des vieux sages qui meurent, la Nymphe de la Meuse les vit s'incliner, courbés sous un effort inexorable, et enfin toucher de leur front d'ancêtre la terre, qui trembla sous leur chute.

Alors, voyant le massacre des colosses qu'elle aimait, la Vierge de la Meuse cacha sa tête désolée sous ses longues boucles d'or ; et, — silencieusement, elle pleura.

L'ouragan prit fin. L'Homme arriva. La cognée abattit les restes des splendides allées de Cerfontaine, et, lorsque le parc fut dépouillé, une usine y jeta ses ordures qui s'amoncelèrent rapidement et bientôt formèrent une montagne énorme de cendres et de laitier, stérile et affreuse, qui s'étendit comme un gros monstre noir et dévora tout, tout, les sentes cachées, les recoins ombreux et les dernières solitudes où résidait un peu de poésie. Puis la cognée avança ; les plus beaux arbres de Rénory s'affaîsèrent sous ses coups et l'île des Corbeaux elle-même ne fut pas préservée.

La Nymphe wallonne assistait en frissonnant à l'agonie de cette Terre où s'étaient répandues ses tendresses. Elle vit l'île de Rénory dépouillée de sa haute chevelure forestière, les Corbeaux obligés de quitter leur île ravagée et scalpée.

Puis des bateaux dragueurs arrivèrent pour saper Rénory, et l'île fut réunie à la terre, sous un encombrement hideux de cailloux, parmi les cris des travailleurs et les hurlements des machines. Et ces mêmes dragueurs se dirigèrent vers l'île des Corbeaux, suivis par une armée fouillante de pics et de pioches; ainsi, peu à peu les morceaux palpitants de la terre chérie furent dévorés par les impitoyables rongeurs.

Enfin, au milieu de la tristesse abandonnée des choses, la Vierge de la Meuse quitta ses retraites dévastées; par les bois elle gagna la vallée de l'Ourthe et frémit à la vue des carrières qui, comme un ulcère, rongent aussi, rongent les belles roches blanches tant admirées; puis elle se réfugia dans l'Amblève, la rivière de la grâce sauvage, cette vierge candide aujourd'hui déflorée, cette antique solitude que poétisaient jadis les taïauts des preux de Charlemagne, et qu'aujourd'hui les cris rauques des locomotives brutalisent sans la rendre vulgaire.

Et, toujours plus désolée, la Nymphé de la Meuse s'enfuit par la Salm jusqu'en Ardenne, dernier refuge des affamés de poésie, castel inexpugnable des amants de la nature.

Alors, songeant aux sites aimés que baignait le grand fleuve, aux collines verdoyantes d'Ougrée et de Kinkempois, aux délicieuses prairies de l'île de Rénory, aux élancées superbes des arbres de Cerfontaine et des Corbeaux, elle s'arrêta, pensive. Sa chevelure lumineuse où dansaient des étincelles de clarté se répandit sur son col gracile à la peau transparente, et ses cheveux formaient comme une rivière d'or où reposait sa tête, avec la grâce de sa virginité et sa hautaine beauté de déesse. De nouveau la Nymphé du fleuve wallon pleura, et ses larmes tombèrent sur la bruyère fleurie où elles scintillèrent comme une rosée de feu.

ALBERT MOCKEL.

---

## LIA.

Sous les branches qu'un lierre enroule,  
Heva, la blonde, rêve en paix.

(A. VIERSET.)

**S**UR le bord du ruisseau qui rit d'un air mutin,  
Lia chante. — Le temps est si beau, ce matin,  
L'air est si doux, si frais, sous les branches, à l'ombre  
Des vieux arbres géants dont le feuillage sombre  
Cache des nids d'amour, et des berceaux d'espoir !  
— Et rieuse, une flamme allumant son œil noir,  
Guettant le blond chasseur dont un regard l'enchanté,  
Sur le bord du ruisseau qui passe, Lia chante.

Sous les rayons dorés qui descendent du ciel,  
Lia songe, inquiète. Où donc est Ariel,  
Le brave guerrier à la fauve chevelure,  
Aux yeux bleus et rêveurs, à la haute stature ?  
— Vainement depuis le matin, elle l'attend,  
Sur le bord du ruisseau qui scintille, éclatant,  
Au soleil du midi. Une terreur la ronge  
Et sous les rayons d'or qui tombent, Lia songe. —

Le jour passe. Le soir va venir, épouvanté.  
Lia pleure. — Au fond du bois, Ariel mourant,  
Le crâne fracassé contre la roche dure,  
L'appelle en vain. — La nuit énigmatique est pure,  
La lune donne au bois des airs mystérieux.  
Sur le bord du ruisseau qui dort silencieux,  
Lia sent le baiser d'une âme qui l'effleure.  
La nuit passe, le jour va venir, Lia pleure.

FRITZ ELL.

## CHOCKIER.

(*Chapitre inédit de " NOEL D'UN DÉMOCRATE. "*)

*Au sculpteur Achille Chainaye.*

**S**ALUT, doux vallonnet riant ! Tu ne devrais pas émouvoir tant mon âme pour rester ignoré. Vénus veut être connue, dit le poète ancien : de même tout profond amour. Salut, refuge et baume de mes cicatrices, coin inconnu, virginal, enchanteur, où l'hiver est tiède et l'été si frais ! Que signifie cette commotion dans ma poitrine à ta vue ? et pourquoi soudain suis-je si fort et si faible ?... Tu sais que je te chéris surtout les silencieux dimanches désœuvrés pleins de printemps et de tendresse où, ayant fui Liège bruyant et gai, travaux, luttés, soucis, souffrances, j'arrive seul et empressé.

Empressé. Pourtant, qu'ai-je vu chemin faisant ? J'ai traversé l'apparition merveilleuse de Chockier, visible dès Flémalle.

Les bords du Rhin eux-mêmes n'ont rien de comparable, voyez !

Des maisons cossues et coquettes, aigretées de verdure, serpentent légèrement avec les tilleuls arrondis et suaves le long de gracieux coteaux ; ces coteaux étalent de belles prairies déchirées de rochers blancs, fantastiques et fleuris, dont le plus haut, qui surplombe, jette en plein ciel, dans un désordre pendant de végétations, le manoir mi-féodal et mi-moderne ; les eaux de la Meuse, alenties toutes crépitantes d'orfèvreries argentées devant ce délicieux séjour, s'en éloignent à regret ; dans la vallée, intime bien qu'épanouie à perte de vue, Engis avance là-bas sa jolie vision vaguement orientale comme pour contempler le village incomparable ; et sur la rive gauche qui serait ravissante, s'il ne l'éclipsait, à Yvoz, Ramet et Ramiouille, les toits noyés de feuillage, les bouquets d'arbres pittoresquement pressés parmi le damier multicolore des campagnes et les châteaux dont les parcs viennent mirer dans le fleuve leur luxe exotique, semblent une débandade accourue des sommets boisés, immobilisée d'admiration à l'aspect de Chockier triomphateur et souriant. Quelle magnificence exquise, cet ensemble ! Et, partout, les infinies et délectables

dégradations de teintes, même dans les arbres, tellement nuancés qu'ils paraissent un émail immense de fleurs vertes ! Le serein et splendide Albert Cuyp qui peignit si amoureuxment la Meuse hollandaise eût fait son chef-d'œuvre d'un tel site dégagant à ravir la noblesse pastorale qu'il exprima avec ce charme suprême et rare qu'ont aussi les chants d'Homère : la puissance qui s'ignore ingénument ; mais la magie dorée de sa lumière elle-même n'eût pas révélé l'éther ébloui, limpide et pourtant mystérieux qui avive le paysage sous l'azur pâle où s'amoncèlent féeriques, dans les horizons, des flots neigeux d'immatériel satin : il faudrait pour cela ce prodige, chimérique, je le confesse : la frémissante clarté italienne du Lorrain noyant les ciels de Jacques Ruysdael, souverain maître des nuages !

Tout mon culte de la belle nature lumineuse et panthéistique s'enivre à ce spectacle et — fréquent souci ! — je me demande, pris d'une mélancolie de vocation brisée, si je n'aurais pas dû devenir un grand peintre du pinceau... Durant une chaude saison ou deux, dix s'il l'avait fallu, j'aurais enfoui mon chevalet dans l'île, en face de cette fête ; et tant m'eût affolé sa pénétration, je l'aurais transposée, m'illusionné-je, avec la science de Vinci, le coloris du Titien et la minutie suggestive de Durer. Rien de plus ardent que ma passion, si ce n'eût été mon respect. Je n'aurais voulu sur ma toile, comme Poussin, ni philosophes méditatifs, ni ruines antiques, proclamant la majesté absente des dieux ; je n'y aurais pas exhumé, comme Walter Scott, maintes légendes bleues et noires adorablement agonisantes là ; aimée pour elle-même, la nature y serait apparue simple et calme dans sa béatitude de vivre ; mais, prestige ! les âmes intuitives y auraient goûté de secrètes et vertigineuses émotions et, bientôt, prises par son magnétisme lyrique, se seraient écriées : "Que d'ivresses inconnues fourmille cette toile dont l'œil charnel ne voit pas la moitié ! Puissance d'attendrissement pareille n'avait pas encore jailli des mystérieuses alchimies de l'univers. L'artiste a dû travailler en sanglotant à genoux, le cœur envolé de douleur et de joie. Ses adorations chantent émerveillées parmi ces retraites et les cieux ;

et, pudeur solennelle ! par crainte des regards grossiers, sa maîtresse est cachée, mais les regards internes la découvrent partout. Car eût-il enchanté, sans elle, si fiévreusement les choses ? „ Oui, saisis par l'intérieur et l'atmosphère de mon œuvre, les compréhensifs eussent savouré, dans la mienne, l'âme indicible et ravissante particulière au moindre rien. Cette misérable charrette de bohêmes eût frémi et ranimé ce mur caduc d'émanations recueillies en traversant mes souvenirs. La blanche fillette qui contemple mon passage fût apparue si transfigurée qu'elle eût dégagé couleur pensers d'enfance une auréole, et ses petits doigts roses paru tenir d'anciennes marguerites invisibles ; et chacun eût compris mes efforts pour recréer — dans “ mon vieux Chockier... ”, comme tu dis souriante le soir toute pensive à mon bras, ô maternelle ! ô charmante adorée ! — ce visage que je n'ai pas connu petit, chagrin jaloux éternel ! Qu'a donc d'étrange et de céleste cet agreste passage d'eau ? C'est que j'y vins écolier allant là-haut, derrière les bois, cacher mes vacances à la ferme aïeule du Sart-le-Diable, dans les coins vermoulus et les vastes moissons allumées d'or d'où j'entrevois entre les chênes accablés de chaleur, troublante et chaste apparition, un bout interdit de ma Gervagne, déjà chuchotteuse : “ Hier était pur et gai... ”, Mais voici, morose, une grande façade : l'eussé-je enveloppée de romantiques voiles ! A peine adolescent, enflammé d'ignorances ravies et timides dont le regret me délectera toujours, perdu de confusion, de reconnaissance et de délire quand daignait une femme me jeter un regard doux, moi qui me croyais indigne et délaissé d'elles, il en fut une (nul ne saura jamais son nom) que je rencontrai parfois, semblable aux héroïnes de George Sand. Sans vouloir l'approcher par un respect superstitieux, j'y songeais souvent, lui esquissant une noble vie poétique pleine de succès mondains ; le parfum de sa personnalité imprégnait mystiquement le village, et sa demeure — celle à grande façade morose — que j'avais seulement entrevue au loin, jamais dépassée, gardait un vague délicieux au fond d'une ombre-sanctuaire, si spéciale ! Depuis, Chockier s'est bien modifié dans mon cœur : il fleure une autre



passion; néanmoins, l'aspect seul de la maison, dans mon tableau, eût traduit toute l'ancienne. Mais le plus infime détail du reste révéla l'actuelle! Car, quelque chose de la chérie éclaira pensivement ces lieux arcadiens qui la célèbrent. Les poules jaunes, parmi les graminées de la berge, gardent dans l'œil une tendre lueur de son passage et s'incorporent étroitement à l'harmonie générale. Ces vieilles habitations verdies et soucieuses sortent du siècle passé pour la voir et nous rappeler qu'on aima jadis aussi. Les eaux fourmillent de splendeurs resuscitées; quel malheur prophétise cette criarde corneille sous son voussoir? que lui répond ce grisolis joyeux d'alouette perdue dans l'éblouissement? Chapelle, tu es encore émue de son teint de dix ans! Et ces nuages! ces nuages, en vain je les reproduirais tels, montagnes de ouate embrasée, blancs archipels frangés d'écumes brillantes errant par l'azur, mille nuances révéleraient combien a tremblé ma main au rappel des soirs d'automne où l'horizon se changeait, sous une gaze raffinée, en parterre compacte d'hortensias et de géraniums; on eût senti que les bois des collines prochaines, à droite, attendent encore les caresses empourprées d'alors et mes promenades dans les bouleaux et les soleils couchants; et sans les avoir connues, on aurait évoqué les vesprées magnifiques du village où le bruit de l'écluse là-bas, les dernières charrettes et les vaches qu'on ramène, animent encore un peu l'agonie du jour dans l'immensité paisiblement orangée. Ah! plus j'avance et me souviens, plus m'exalte et me ronge le rêve de cette œuvre qui ne sera pas. Elle s'électrise et s'embellit sans cesse dans mon imagination. Ma race entière s'y fût mirée; et l'univers! — et l'avenir! On l'eût citée comme *La Cène* et *La Ronde*. Imbéciles et froids, volupté! n'y eussent vu qu'un paysage. Mais bien des foyers de Wallonie possèderaient sa reproduction; et grâce au penchant à l'intimité cordiale qui fait une grande famille de notre petit pays, chacun à peu près connaissant maint habitant de l'endroit représenté, elle eût défrayé souvent la causerie au bien-être paresseux du dîner fini, quand les rideaux rayonnent et que le café fume; et cette syllabe magique de gloire qui m'envoyait enfant déjà san-

gloter à l'écart, aurait volé tremblante de lèvres en lèvres comme un oiseau éblouissant... Ma bien-aimée, toi devenue ainsi la sœur de Béatrix et de Laure, je serais volontiers mort, pour ne laisser que l'arôme intense et vierge de ma flamme et — oh! pardonne, cœur mûri trop facile à briser, tu sais mes folies de tendresses! — pour t'épargner, hélas! de probables blessures plus horribles encore que l'horreur du veuvage! Comme la sublime *Transfiguration* devant le convoi de Raphaël Sanzio, on eût porté le poème de notre jeunesse à mes funérailles champêtres, puis tu l'eusses gardé jusqu'à tes cheveux blancs, mon ange, avec toutes les reliques de nos beaux jours!

Cependant, la tour carrée paraît, Chockier est derrière moi. Salut, doux vallonnet riant! Chockier lui-même est oublié. Là-bas, mon hameau me regarde par les échancrures des jeunes peupliers; il ne m'arrête pas. Les foins grisonnants violacés de scabieuses embaument déjà; je les respire à peine. Salut, doux vallonnet! Tu vas m'apparaître, je marche, te voilà, rêve réel! Pris d'une défaillance voluptueuse alors, souvent je m'appuie à la haie et quoique je souris, je sens venir des larmes. Elle est simple, gracieuse et tranquille, cette retraite que je traversai deux fois à neuf ans comme une humble féerie où mon bonheur respirait. La campanule y paraît à travers le coudrier; le chemin bordé d'un filet d'eau herbeux et clair sépare deux coteaux où descendent des vergers et quatre angles de bois ourlés de genêts qui blémissent au soleil, des bois charmants où la fraise succède au muguet et la noisette à la fraise, tandis que six rossignols y charment la pureté silencieuse des belles nuits d'été. Deux maisons en pierres grises sont près du chemin dans les potagers fleuris de roses, de pois de senteur et de lis écarlates; et trois autres groupes élèvent à mi-côte leurs pignons timides dans la finesse élégante des frênes. Le monde a disparu! Et ses indignités! Je me sens rajetuni, je n'ai jamais souffert. Mes rides se relèvent, mes épaules s'élargissent, je suis herculéen et ma gaîté renaît et cabriole. Pourquoi tes pleurs redoublent-ils, puisque tu es si gai? Je l'ignore ou crains peut-être de le savoir. Pas d'importunes réflexions! La

brise insinue en mon âme des pensers plus doux et plus vagues que ces ombres de nues qui fuient sur les feuilles sans en remuer une.

Et voici venir, mêlés, des souvenirs à sacrer vingt amours.

Comme je me revois, descendu des fourrés ces soirées de mai mystérieusement tièdes où les arbres noircissent dans le ciel toujours bleu, contemplant au seuil son pur profil aimant angélisé d'un souris rose et le lilas à la blancheur fleurie de son corsage, — j'entends soudain l'ivresse de la valse, le bal paraît, nous passons seuls au milieu des autres qui l'admirent, nous chantons avec les amis en levant nos verres de piquette, mais qu'elle nous oppresse délicieusement cette adorable nuit de lune et de parfums, muette à la fenêtre ouverte, et qui va nous étreindre au retour et rythmer dans notre extase le froissis soyeux des blés pour nous faire parler aussi bas, si nous avons la force de parler ! Ici, elle m'apparaît, seize ans, pour la première fois, émotionnante de grâce affectueuse, et son idéal visage encadré de bandeaux bruns s'arrête sur moi paisiblement et me trouble, ô moment ineffable ! comme si la vierge du vitrail fût descendue devant ma prière au temps où je croyais. C'est avec la robe de ce soir qu'elle est assise l'année d'après dans la prairie penchante, en pleines richesses mélancoliques de l'automne, ses yeux levés vers ma cueillette des pommes vermeilles, tandis que la futaie voisine envoie, au vent qui semble un souffle de lait, planer sur notre joie et sur la chèvre qui danse, une mosaïque de feuilles mortes ! Et comme je détourne un peu triste mes regards, nos veillées d'hiver se mettent à défilier au chant des pommes qui cuisent maintenant dans le four du poêle et des bises qui mordent dehors, interminables elles défilent, nous deux blottis au fond de chacune, tailles enlacées, répétant sans cesse que nous n'avions pas encore été si heureux, ou pensant à la fugacité de ces belles heures dont on ne peut seulement arrêter les souvenirs qui pâlissent confondus dans nos misérables mémoires, heures sans nom au fond desquelles néanmoins finissent par se lever, infinies, douloureuses, magnétiques, d'indéfinites béatitudes qui roulent aux genoux idolâtrés notre angoisse de ne pouvoir aimer davantage !

Oh ! je te vois, petite tache souriante qui viens blanchir le carreau ; mais attends, je savoure si fort cette fraîcheur odorante et recueillie, je savoure ce soleil fécondant les orges et les fruits sous ses baisers de topaze, et de cet abri cher qui révèle, suave miracle ! l'attendrissante sérénité de ton âme et de ton front, il monte musical un silence débordant de notre idylle, un silence où je sens éternisées ensemble toutes nos heures bénies, un silence où j'étouffe enivré — comme ces convives qu'Héliogabale fit ensevelir sous des pétales de roses ! Je n'ai ni force ni désir d'avancer. En vain, tu m'appelles gentiment, en vain tu me montres gentiment le doigt, je veux rester encore un peu. Que t'importe d'ailleurs de m'avoir puisque je pense à toi ? Clos les volets plutôt, l'ombre grise l'amour ; rafraichis résédas et lavandes, que ces senteurs affinent nos défaillances ; ouvre déjà Musset, moi j'ai Ronsard en poche ; et veille bien au café, les pauvres olympiens n'avaient que le nectar. Oui, nous irons battre champs et clairières, oui pour me venger d'avoir dû rester grave toute la semaine et de n'avoir pu chiffonner la place Saint-Lambert, je déflerai des chapelets de culbutes, je répondrai au coucou, je mâcherai des pissenlits, je sauterai par dessus les buissons. Oui, nous rirons à scandaliser les merles moqueurs et même un magistrat, si nous en trouvons un, ce qui ne nous est jamais arrivé. Nous n'avons pas encore cent ans ! Oui, nous reviendrons joyeux et las nous asseoir au jardin, examiner les laitues et les choux, piller les groseillers, soigner Finette, puis, le crépuscule proche, enfouis en nos coins, mêler nos mains, nos soupirs et nos songes, et nos yeux où nous contemplerons chacun nos deux transports ! Mais n'ayons point hâte de quitter la fenêtre et la haie : malgré l'arôme ravissant des lavandes et l'odeur de tes cheveux ; malgré la grâce de Ronsard et le charme des promenades ; si souveraines que soient les langueurs enlacées ; si divins les seins émus, les sourires pâmés qui balbutient, les béatitudes en fièvre qui n'ont plus que le sanglot, quelle que soit l'insondable saveur des purs et longs baisers de velours chaud qui seraient la plus généreuse des voluptés s'il n'existait celle

de voir la volupté de l'être adoré : ceux-là le diront qui surent vivre, qui se vouèrent à cet éternel amour sans lequel est stérile toute ambition, tout idéal, ô mon trésor ! ils te le diront tous, le plus profond et le plus délicat des bonheurs, c'en est encore l'attente !

CÉLESTIN DEMBLON.

## MIETTE.

*Pour Lucy.*

**L** EN juillet. Le jour ne pénètre qu'à demi dans le boudoir où Miette sommeille, rêveuse.

Au fond de l'alcôve abritée par d'épais rideaux, une glace réfléchit les lignes gracieuses de son beau corps. De son corsage émerge, dans un glissement de dentelles, la roseur d'un sein nu, fleur à peine ouverte.

Au plafond — un ciel d'un blanc laiteux avec des trouées d'azur — une hirondelle s'encourt en rapides envolées. Par la vénitienne donnant sur un jardin planté d'acacias épineux, la brise entre imprégnée de grisants parfums, soulève les boucles qui ondulent sur le front de la belle enfant.

Jolie avec ses cheveux dont le fauve écroulement entoure sa tête comme d'une auréole, sa peau, si fine, qu'elle laisse transparaître le bleuté des veines, elle aspire lentement, les paupières mi-closes, la tiède fumée d'une cigarette qui s'élève en volutes capricieuses.

D'entendre seul le balancier tictacquant d'une mignonne pendule de Sèvres, sa pensée erre dans l'enténébrement des lointaines ressouvenances. Un à un se déroulent les événements qui ont rompu la banale réalité de sa vie : la rencontre de Maurice ; les consentements rétractés, les torturantes délices du jour où elle est devenue sienne ; la naissance de Georges — *le Roi de Rome* — ; leur installation définitive dans cette riante maisonnette cachée sous la feuillaison de grimpants chèvrefeuilles.

Elle adore se retirer ainsi chaque jour, vers les trois heures, au milieu des bibelots réunis par sa féminine originalité.

Sous la peluche d'un cadre posé devant elle, le Roi de Rome étale ses fossettes *en virgules*, sa bouche petite, ses dents pareilles à des grains de riz sous l'ensanglantement des lèvres. Pendue à la toilette voilée de mousseline, une chemise de gaze noire redit, en ses plis qui se souviennent, les folles étreintes d'une longue nuitée d'amour. Jeté en hâte sur un minuscule bureau de santal repose, mélancolique, Pitch, le polichinelle préféré de l'espiègle bambino dont le rire perlé arrive aux oreilles de l'heureuse jeune mère. Oh oui ! Miette est heureuse, délicieusement heureuse, et cette existence d'une réconfortante uniformité, emplie par les caresses de Georges et de son jeune amour, lui semble le plus doux des rêves.

Oh ! comme, ensevelis en leur amour profonde,  
Ils oubliaient la vie, et le jour, et le monde.  
C'est ainsi qu'un nocher, sur les flots écumeux,  
Prend l'oubli de la terre à regarder les cieux !

RÉDAC.

---

## FLEUR FUNÈBRE.

**M**ES rêves, amoureux de menthe et de cytise,  
Vagabondent au loin par les bois et les prés,  
Et je m'enquiers pour eux de jardins diaprés  
Où rayonne la fleur de trouble et de hantise.

Fleur funèbre et si belle en son étrangeté  
Qu'elle fera mes yeux vaciller et s'éteindre,  
Et mon âme sans un regret et sans se plaindre  
Se noyer dans l'azur d'un bienfaisant Léthé.

Sans doute, elle m'attend, cette fleur de mystère,  
Ce céleste Lotos, ce sanglant nelumbo  
Parmi l'herbe vivace et noire d'un tombeau  
Où la glace de ses baisers la lune austère.

Son parfum chantera le soir à mon chevet  
 Des berceuses, combien douces et langoureuses !  
 Telles que n'en ont pas les mères bienheureuses  
 Pour l'enfançon rebelle aux neiges du duvet.

Mais c'est en vain, hélas ! jusqu'ici, que mon âme  
 S'est enquisse du parc où croît la fleur d'oubli,  
 Et voici : j'ai rêvé ce rêve et tressailli,  
 Que la fleur de mystère est peut-être une femme.

8 Mai 1886.

FERNAND SEVERIN.

## LE THÉÂTRE DE BAYREUTH.

DANS une plaine qu'arrose une eau vive, au centre d'un amphithéâtre de collines dont les croupes, couronnées de pins, moutonnent à l'horizon, se dresse la petite ville. Les flèches géminées de l'église et une vieille tour romane rompent seules la monotonie des toitures de tuiles, qu'enveloppent des bouquets de verdure. Le long des rues, trop larges pour la circulation actuelle, sur des places où l'herbe croît, s'alignent les façades monumentales des palais qu'emplissait jadis le bruit des cours, aujourd'hui endormis dans le rêve des splendeurs passées.

Bayreuth a la mélancolie des villes bâties pour la vie fastueuse et dont le caprice des événements a fait des bourgades. La Résidence est vide. Les carrosses des ducs de Franconie s'en sont allés, depuis combien d'années ! sur la route poussiéreuse. Ils ont emporté le cœur de la petite capitale, expirée au carillon des grelots, aux claquements de fouet des postillons.

Il y a une dizaine d'années, les promeneurs de la cité silencieuse assistèrent à un spectacle étrange. Ils virent un matin, obéissant à l'ordre tombé de la bouche d'un très haut et très mystérieux personnage, une armée d'ouvriers occupant les premières assises d'une colline voisine, dresser des charpentes, empiler des briques. Puis vinrent des peintres, et des tapissiers et

des menuisiers. Et à ceux qui interrogeaient les architectes affairés ou les contre-maîtres, on répondait : " C'est un théâtre.— Un théâtre ? Pourquoi faire ? N'avons-nous pas le joli théâtre de la Résidence, si coquet, si mignon, où jadis, au retour des chasses, on offrait au duc et à la Cour le régal d'une comédie de choix ? Un théâtre ? Quelle folie ! Aucun directeur ne consentira jamais à risquer à Bayreuth une seule campagne ! „

Cependant, le vaste monument s'élevait, portant fièrement son pignon hérissé de hampes de drapeaux et de paratonnerres.

Et le 13 août 1876, à 4 heures du soir, des fanfares retentissantes appelèrent " là-haut, „ sur la colline où l'Art nouveau venait de bâtir sa citadelle, des gens venus de loin, de Prusse, de France, de Belgique, d'Angleterre même. Et les bourgeois, ravis, contemplaient avec attendrissement le défilé des voitures roulant vers le théâtre, aux acclamations de la populace, dans les rues pavoisées aux couleurs de la Bavière et de l'Empire.

Bayreuth s'était réveillé de son long sommeil, et le prince, digne des contes de fées, qui lui avait ouvert les yeux, le très haut et très mystérieux personnage qui avait envoyé sur la colline, au lieu d'un régiment de soldats pour faire une parade, une troupe d'ouvriers pour bâtir un temple à la musique, c'était Louis II, par la grâce de Dieu, roi de Bavière, duc de Franconie et de Souabe, le même qui, lassé de l'ingratitude de ses contemporains, vient de chercher la paix dans les eaux claires du lac de Starnberg.

\*  
\* \*

Cet été de 1876, qui vit cette chose unique : une foule immense, accourue de toutes les contrées de l'Europe, dans une ville ignorée, pour saluer un artiste sur qui se levait le soleil de gloire, ne s'effacera jamais de mon esprit.

A la veille du jour qui ramènera le dixième anniversaire de ces fêtes mémorables, je ne puis me souvenir sans une émotion profonde de ce premier pèlerinage et de l'impression que nous ressentimes, mes compagnons de route et moi, quand nous apparut, quelques instants avant que le train s'arrêtât à Bayreuth, le théâtre de Richard Wagner, dressé sur sa colline, dans les pourpres du couchant.



Brassin était à la gare. " Vite, nous dit-il, au théâtre. J'ai là une voiture. On répète à quatre heures. „ Et sans nous laisser le temps de respirer, il nous entraîna. Au moment où nous pénétrâmes dans la salle, plongée dans l'obscurité la plus complète, l'orchestre, masqué par la voûte destinée à adoucir et à fondre les sons, entonnait les premières mesures du prologue de la *Götterdämmerung*. Sur la scène, les Nornes dévidaient silencieusement le fil des destinées humaines. Telle était la majesté du spectacle, le recueillement de l'auditoire, l'admirable sonorité qui s'échappait, en flots d'harmonie, des mystérieux dessous où se tiennent les instrumentistes, qu'un trouble inconnu, à la fois doux et poignant, nous envahit, avec une force impérieuse à laquelle aucun de nous ne résista. Pourquoi ne pas l'avouer ? Des larmes coulèrent de nos yeux, non contenues. Pour la première fois, je compris la puissance de l'Art, je ressentis la jouissance aiguë qu'il est capable de provoquer.

Wagner était dans la salle, et nous eûmes fréquemment, au cours des répétitions qui suivirent, l'occasion de le voir. Petit de taille, dans une perpétuelle et fébrile agitation, il semblait être partout à la fois, dans la salle, sur la scène, dans la loge, veillant aux plus minimes détails de la mise en scène, dépensant une activité prodigieuse pour tout surveiller, tout régler, tout diriger. Détail curieux : jamais il ne fit une observation à l'orchestre. Hans Richter s'était si complètement assimilé les moindres intentions du maître que celui-ci n'eut pas à modifier un mouvement, à corriger une nuance d'interprétation. Mais aux machinistes, aux décorateurs, au maître de figuration, quelles bordées quand survenait un accroc ! Combien de fois nous entendîmes ce cri traverser brusquement le silence attentif de l'auditoire : *Heller !* (plus de lumière) ou *Dunkler !* (plus d'obscurité). Tantôt l'ordre partait du premier rang des stalles, tantôt, des derniers degrés du vaste amphithéâtre. On croyait le Maître dans les coulisses, on l'avait à côté de soi. Et tous, nous restions stupéfaits de ce rôle de régisseur que remplissait, avec une ardeur toute juvénile, l'auteur de *Tristan* et de l'*Anneau du Niebelung*.

\* \* \*

Combien se mêlent, dans ces souvenirs dont il m'est doux de remuer les cendres, les épisodes gais, les scènes caractéristiques, aux grandes et fortes sensations d'art !

C'était l'époque des discussions à perte de vue, des batailles épiques dont ne sortaient pas toujours les belligérants le chapeau, les vêtements et le visage intacts. Tous ceux qui assistèrent à l'inauguration du théâtre ont gardé le souvenir de la petite brasserie voûtée et sombre qui se cache, à l'entrée de la Canzle Strasse, derrière un rideau de sapins plantés dans les pavés.

Là, chez Angermann, se réunissaient, tous les soirs, après le spectacle, Allemands et Français, wagnéristes et anti-wagnéristes. La politique et l'art échauffaient à la fois les cerveaux. Et tandis que la bière mousseuse coulait à flots dans les grandes chopes, que la fumée des saucisses rissolant dans la poêle à frire, emplissait les deux salles basses, les discussions éclataient autour des tables de chêne en un brouhaha indescriptible. A plusieurs reprises, on alla jusqu'aux brocs jetés à la tête de l'adversaire récalcitrant.

Parfois, au fort de la mêlée, un grand silence tendait brusquement les cous : c'était la Materna ou Lili Lehmann, l'adorable créature, qui entraît, majestueuse, avec d'altiers mouvements de tête, et tous contemplaient avec surprise l'orgueilleuse Brunehilde ou l'idéale Fille du Rhin distribuant des poignées de mains aux Absalons en chapeau mou attablés dans la fumée des pipes de porcelaine.

Sur la berge du Mein rouge, aux portes de la ville, s'élevait un petit établissement de bains en planches. Une simple cloison séparait l'espace réservé aux baigneuses du bassin de natation destiné aux baigneurs. Et c'était merveille d'entendre par delà cette cloison, dans le clapotement de l'eau ruisselante, les trois Filles du Rhin, Vellgunde, Flosshilde, Vogelinde, jeter à la fraîcheur du matin, comme un joyeux salut, le rythme caressant des chants par lesquels elles exercent dans les abîmes du fleuve leur séduction sur Alberich, le roi des Nains.

\* \* \*

Aux réceptions de la villa *Wahnfried*, hospitalièrement ouverte aux étrangers, a succédé le silence de la tombe. Et voici qu'un nouveau deuil obscurcit le tableau que j'évoquais.

Quoiqu'on ne le vit jamais, qu'il n'entrât dans sa loge qu'après que le gaz fût baissé, pour en sortir quelques instants avant qu'on le rallumât, on sentait en Louis II le génie bienfaisant dont la puissance avait créé cette merveille : le théâtre de Bayreuth. N'avait-il pas, à peine sorti de l'adolescence, offert à l'exilé une retraite dans ses États, allant spontanément au banni de 1848, dont l'un des premiers il pressentit le génie ? N'est-ce pas lui dont l'amitié fidèle soutint, rasséréna, réconforta le courage du maître dans ses luttes ? N'a-t-il pas généreusement parfait de ses deniers la somme énorme nécessitée par la construction du théâtre ?

Ceux qui iront, le mois prochain, entendre à Bayreuth *Tristan et Parsifal*, après avoir fleuri de couronnes fraîches la dalle de marbre qui recouvre, à l'ombre des arbres du parc, la tombe du maître, n'oublieront pas de saluer le buste en bronze qui émerge, à deux pas de là, d'un buisson de roses. C'est celui du roi. Il mérite reconnaissance, estime et respect.

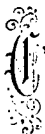
OCTAVE MAUS.

## SCÈNES D'ANTAN.

*(Suite et fin.)*

II

LA MANOLA.



EST un rayon, c'est un sourire, c'est une femme...

Le soleil qui tombe, oblique, sur le vieux balcon de pierre, met un nimbe à la tresse de jais et caresse en passant le manteau de fourrures. Elle rêve et son regard voilé sous de longs cils ombreux, va se perdre au lointain par dessus les murailles.

Là-haut, c'est un beau ciel de décembre aux larges trouées d'azur, et sur le dédale bizarre et tortueux des rues qui longent le vieux château des comtes, les toits neigeux scintillent avec des reflets roses....

A quoi songe la Manola, tandis que sa lèvre se plisse en un sourire ? Où vont ces longs regards si profonds et si vagues ? En quels cieux plane sa pensée ?...

### III

#### RENCONTRE.

La garde espagnole veillait et par ordre du Bailli les potences s'élevaient lugubres ; la cloche du beffroi tintait comme un glas et les femmes se signaient en tremblant.

Soul, Jehan restait joyeux compère : “ Le ciel est pur et tout semé d'étoiles „ dit-il un soir au vieux Mathias, son serviteur, “ prends ta hallebarde, ma dague et ma guitare ! „ — “ Maître, le sol est blanc de neige.... „ — “ Qu'importe ! „ — “ Le vent souffle, glacé ! „ — “ Il te réveillera ! „ — “ Les chaînes sont tendues, les rues gardées. „ — “ Nous les déferons et nous passerons ! „ — “ Le prévôt même a dû... „ — “ Tuidieu ! le raisonneur ! Prends ta hallebarde, Mathias, prends ta hallebarde ! „

Ils sortirent... La lune n'éclairait guère non plus que les étoiles et à voir ces deux hommes aux prises avec les ténèbres, dans ces ruelles étroites, luttant contre le vent qui tordait leurs manteaux, l'on eût dit deux damnés errant dans les enfers.

Soudain, là, devant eux, une ombre se dresse. “ Jehan ! „ — “ Qui va là ? „ — “ Arrête, il en est temps encore ! „ — “ Eh quoi, la Roussotte, ma mie?... „ — “ Où vas-tu ? „ — “ Que t'importe ? „ — “ Je connais ton secret, je viens de chez la vieille... „ —

Malgré lui, Jehan frissonna.

“ Tu vas chez Manola, l'Espagnole aux yeux noirs ! „ — “ Tu dis vrai, pourquoi m'en cacherais-je ? „ — “ Pourquoi ? „ — La Roussotte hésita, son cœur se contractait dans un spasme affreux, un éclair passa dans ses yeux, puis le sang refoulé vint empourprer ses joues... “ Ecoute, dit-elle, tu sais que les bandits rôdent par

les rues. „ — “ Je le sais „ — “ Qu'on arrête et qu'on vole et qu'on pille et qu'on tue ? „ — “ Après ? „ — “ Que cette femme est Espagnole, ennemie, et que... „ — “ Trêve à l'insulte et place !... „ — “ Un mot encore ! „ — “ Place, te dis-je ! „ Il la repoussa, elle parut céder, mais soudain, s'élançant sur lui d'un bond de tigresse et l'enlaçant de ses bras : “ Jehan, je sais, j'ai vu, crois-moi... „ — “ Il lui prit les poignets et les serra si fort qu'elle lâcha prise ; alors, à genoux, suppliante, d'une voix brisée : “ Songe aux amis, songe à toi-même, tu n'iras pas, Jehan, tu n'iras pas ! „ —

“ Bien fol, en vérité, qui t'écoute, la belle ! Allons Mathias ! „

Ils reprirent leur route à travers les ténèbres, tandis que la Roussotte, disparaissant sous un porche voûté, dégringolait des escaliers de pierre et, traversant une cour bordée de hautes murailles, s'élançait dans la direction du château.

#### IV.

#### RÉFLEXION.

A notre avis, Jehan fit mal. Conseil de femme n'est pas évangile, mais femme ennemie est le pire des maux. C'est là ce que pensait Mathias, ainsi qu'il sera dit plus loin.

#### V.

#### DU SANG.

Ils arrivèrent... Sur la porte, trois petits coups bien espacés, c'était là le signal.

L'on n'ouvrit point. Pourquoi ?... Jehan, des yeux, interrogeait Mathias, et Mathias murmurait tout bas : “ Maître, songeons à la Roussotte, l'air paraît lourd en cet endroit. „ Jehan cogna de rechef. “ Maître, j'entends des pas au bout de la ruelle ! „ Ils se penchèrent, tendant l'oreille... Les pas se rapprochaient : “ Holà, qui donc es-tu, mystérieux noctambule ? „ — “ Jehan ? „ — “ Rigobert ! „ — “ Que fais-tu sous ces murs à une heure pareille ? „ — “ Et que fais-tu dehors par une telle froidure ? „ —

Tandis que tous deux interrogeaient pour n'avoir pas à répondre, un nouveau personnage paraissait, c'était Sulpice ; puis un autre :

Adalbert; puis encore: Hugues, Gantier, Mesmin et bien d'autres de la joyeuse compagnie de St-Sébastien.

Jehan, stupide, ne se remettait point de son étonnement. Hugues parla: " Compagnons, je crains fort que nous ne soyons victimes de quelque ruse, à moins... „

Il n'acheva pas. Les volets s'ouvrirent avec fracas et un rais de lumière s'échappa, frappant de feu la rue et les murailles. Une clameur s'éleva, des ombres surgirent de toutes parts, les lames brillèrent et le cliquetis des armes se joignit aux cris de fureur, aux trépignements du combat...

Souriante, la Manola, appuyée au balcon dans une attitude nonchalante, suivait les péripéties de la lutte. Mais soudain, derrière elle, semblable à quelque furie vengeresse, la Roussotte, pâle, échevelée, se campa dans l'encadrement de la porte: " Mort aux traîtres! „, cria-t-elle, et comme l'Espagnole se retournait effarée, glacée d'épouvante, la fille au teint de lait lui plongea son couteau dans le sein.

Une seconde après, les combattants avaient disparu, la rue était déserte.

## VI.

### CE QU'IL ADVINT.

La Roussotte était maîtresse femme, aussi le lendemain de grand matin, Messire Jehan, sous bonne escorte, paraissait devant le Bailli:

Tu as tué, tu mourras!

Il voulut répliquer, les gardes l'entraînèrent. En chemin, Jehan pensa que c'était bien sommaire et qu'il aurait volontiers vécu davantage. Puis, comme son refrain favori lui passait par la tête: " Tudieu, s'écria-t-il, pourquoi l'ai-je reniée? La bière, vive la bière et maudite soit la femme! „ Le repentir était tardif, il le comprit et, voyant s'évanouir tous ses rêves, il s'accrocha au dernier espoir qui lui restait: celui d'avoir la corde plutôt que les fagots.

Au cabaret, la Roussotte, satisfaite et lasse, s'était assise, comme jadis, devant le grand foyer et songeait aux scènes passées. Dans

un coin sombre, quelques buveurs, les visages rapprochés, causaient à voix basse des événements de la nuit. Un homme entra : " Mauvaise nouvelle, fit-il, Jehan est arrêté et dans une heure peut-être... „

Les archers bondirent, ce fut un cri : " Jehan arrêté ! „ puis soudain les voix redevinrent sourdes. La Roussotte eut un méchant sourire. L'étrange fille s'abandonnait tout entière à l'intime contentement qu'elle éprouvait. Passionnée, jalouse à l'excès, son âme avait été torturée lorsqu'elle s'était vue repousser pour une autre. Elle comprenait que jamais Jehan n'aurait répondu à cet amour immense qui la possédait et ce désir, ce trouble des sens, s'étaient transformés soudain en une haine violente et farouche. Sur son accusation, Jehan suivait la Manola dans la tombe. Par elle, disparaissaient ces deux êtres en qui se personnifiaient toutes ses passions, toutes ses souffrances, et à cette idée, une joie profonde, immense, l'envahissait. Les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, les paupières mi-closes, elle se laissait bercer par son rêve et suivait, en souriant, sa pensée.

Tout à coup retentit la cloche du beffroi,... la Roussotte tressaillit. " Allons vers la place, dit l'un des buveurs, c'est l'heure des supplices. „

A ces mots, elle se leva, toute droite, tremblante, blanche comme un suaire. Plusieurs fois, elle passa la main sur ses yeux comme pour en chasser une vision pénible, puis soudain, avec un cri sauvage, elle franchit d'un bond le seuil du cabaret et disparut dans la rue...

Lorsque Jehan entendit grincer à nouveau la lourde grille qui s'était refermée derrière lui et qu'il vit donner des ordres aux gardes, il eut un frisson et, rajustant son pourpoint : " Corde ou fagots, dit-il, qu'importe ! „

Une voix répondit : " Vous êtes libre, bénissez Dieu ! „

Jehan, machinalement, sans comprendre, fit quelques pas et se trouva dans la rue. " Libre, dit-il enfin, libre ! Tudieu, vive la bière et qu'on m'y prenne encore ! „ Et ayant dans un soupir énorme exhalé tout son martyre, il tourna le coin et déboucha sur la grand'place.

Là, le peuple se pressait, quelques cavaliers, la lance au poing, dominaient la foule, et du milieu de cette masse humaine, bruyante, agitée, s'élevait une épaisse et noire colonne de fumée. Jehan joua des coudes. " Dieu me damne, s'écria-t-il, on rôtit un chrétien ! „ Et songeant à cette mort à laquelle il venait d'échapper si miraculeusement, il eut la chair de poule. Le peuple repoussé par les gardes fit un mouvement et Jehan parvint près du bûcher....

Alors, au milieu des flammes, il vit se tordre une fille aux yeux bleus, aux boucles folles et cuivrées, et, sans savoir pourquoi, comme ployé par quelque main de fer, il s'inclina, se découvrit et mit un genou en terre. Et là, à quelques pas, il aperçut Rigobert, Hugues, Sulpice et les autres qui, agenouillés comme lui, unissaient leurs âmes en une commune et solennelle prière...

L'image de la Roussotte est encore au vieux cabaret.

FRITZ DE L'AULNAIE.

## CHRONIQUE ARTISTIQUE.

### L'Exposition triennale à Namur.



VOICI un salon d'amateurs ou plutôt d'*amatrices* car les femmes-peintres y prédominent.

La Femme-Peintre ! Quel chapitre Molière eût ajouté à sa comédie, si ce fléau avait sévi de son temps ! Armande ne peignait pas. Si elle vivait de nos jours, elle ne manquerait pas de le faire, car il n'est pas un pensionnat où la peinture ne s'enseigne avec la cuisine et les mathématiques. Toute jeune fille qui a reçu une éducation passable est plus ou moins apte à bâtir un bouquet quelconque. Les plus fortes savent même *inventer* un paysage.

Cependant on ne peut dire que ces tableaux soient toujours mauvais ; souvent un coquet assemblage de fleurs, un choix agréable de nuances attire un instant la vue. Arrêtez-vous,



l'illusion s'évanouit. Cet " art „ est essentiellement fugace et superficiel. L'âme de l'artiste n'y vibre point. Les Anna Boch sont rares !

Passons aux vrais peintres. Le succès du salon va à Th. Baron, pour son Site de la province de Namur, une toile ample, large, forte, où passe à larges bouffées l'air vif et sain des plateaux ardennais. Presqu'aussi bonne nous paraît sa " Campine „ avec sa mélancolie tiède et reposée.

Presque en face est Bouvier avec son " Orage „ une de ses meilleures marines : Une barque fuit sur la mer houleuse dans l'anxiété d'une tempête imminente sous un ciel lourd.

Nous ne dirons rien des envois de M. Herbo.

M. Herman expose deux portraits. M. Montigny répète ses routes boueuses, d'une facture large mais d'une invariabilité monotone ; même observation pour les soubrettes de M. Serrure.

Avec Constantin Meunier nous rentrons dans l'art sain, robuste et personnel ; une toile superbe : des mineurs se rendant au travail, les traits durcis par un abrutissement, l'attitude harassée. Un peu d'exagération peut-être dans l'avachissement de leur démarche. Mais une œuvre forte.

Citons encore les toiles de Haguemans, une marine d'Artan, un Van Leemputten, une œuvre très fine de F. Khnopff, un Van der Hecht, deux tableaux de Heimans, dont l'un est superbe, etc.

Enfin M. Fichet, un jeune, marche à la maîtrise par son grand tableau " Travaux d'octobre. „ C'est un adolescent qui traîne une hotte, et une femme ployée vers la glèbe. La fatigue du jeune rustre est remarquablement rendue. C'est le soir, il y a de la tristesse dans l'air ; réalisme saisissant.

Et voilà tout, mathématiquement tout. Ah, oui ! encore, toujours de petits arrangements atténués, des œuvrettes bénignes de jeunes filles qui de partout surgissent avec des menaces d'obsession...

Peinture à la crème et pensionnatisme *for ever* !

G. V.

# PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

**LIÈGE.**

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

---

## FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

---

## Rassenfosse-Brouet,

26, rue Vinave-d'Île, 26, Liège.

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite —  
Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets  
originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

---

## H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Île, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA  
**PEINTURE FRANÇAISE.**

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

---

Allumettes Suédoises (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.  
» Nilson, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Pour paraître le 20 octobre prochain

# LETTRES A JEANNE

PAR

JULES DESTRÉE

Prix en souscription 4 francs

chez V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie

BRUXELLES.

INDE



PERSE



CHINE



JAPON

M<sup>A</sup> SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRERIE

ARGENTÉE

L'ART MODERNE  
Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 29, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA

JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraison de 32 pages

**Prix d'abonnement 7 francs**

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA

REVUE DE DEMAIN

PARAISSANT LE 20 DE CHAQUE MOIS

**Abonnement 15 francs**

Administration : 41, rue des Écoles, Paris.

---

LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE & D'ART

**Abonnement 12 francs**

Administration : 99, rue Richelieu, Paris.

**RENSEIGNEZ - VOUS**

AUX GRANDS MAGASINS DU

**PONT-DES-ARCHES**

Pour tous vos achats en

**Vêtements confectionnés pour Hommes,  
Dames & Enfants, Robes, Mérinos, Soieries,  
Draperies anglaises pour Vêtements sur  
mesure.**

Le fini des objets joint à l'élégance de la coupe  
et à la modicité des prix, justifient la vogue dont jouit  
cet établissement.

La grande Spécialité de la Maison

**F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>**

DE LIÈGE

est la belle confection sur mesure pour  
Hommes et pour Dames.

---

Envoi franco d'échantillons et de toutes commandes au-dessus de 20 francs.

---

**DEUIL COMPLET EN NEUF HEURES.**

LA

WALLONIE

15 Août 1886

SOMMAIRE :

CÉLESTIN DEMBLON . . . . .	Au Hameau.
ALEX. MACÉDONSKI . . . . .	Suggestion.
F. SEVERIN. . . . .	Haine.
G. GIRRAN . . . . .	Chimère.
MAURICE SIVILLE . . . . .	Poème en prose.
AUGUSTE VIERSSET . . . . .	En terre wallonne.
GUSTAVE RAHLENBECK. . . . .	Simple prière.
EDMOND HANTON . . . . .	Rondeau.
L. HEMMA . . . . .	Clair de lune.
	L'amour virtuose.
	Villanelle de bal.
	Mademoiselle Cendrillon.
	Obsession.
	Chronique musicale.
	Chronique littéraire. — Petite chronique.

1<sup>re</sup> ANNÉE, N° 3.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Albert MOCKEL, Gustave RAHLENBECK, Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 30 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 3 francs.

---

Nous publierons dans notre prochain n<sup>o</sup> une étude sur « *Le quai de la Batte* » de notre collaborateur Hector Chainaye, premier fragment des « *Promenades dans Liège.* »

---

L'abondance de copie nous force à remettre au prochain numéro plusieurs articles bibliographiques, entre autres la critique de *Pro Arte*, l'importante étude de M. Edmond Picard.

## AU HAMEAU (\*).

*A mon cher Henri-J.-A. Bury.*



QUAND Stanislas Charlier aperçut tout à coup les pignons des Aillettes, il était quatre heures après-midi.

Violemment ému, Stanislas s'arrêta.

Au bout de la grand'route qui disparaissait poudreuse dans le hameau, émergeaient çà là des maisons derrière une débandade de jeunes peupliers. Une paix ensommeillée et comme révoltante assoupissait ce petit coin, ce groupe d'habitations submergées dans la verdure non loin de la Meuse, au pied des collines, sous l'aveuglante fournaise d'un soleil vaste épanoui dans l'azur pâle et doux du ciel. Fenêtres et lucarnes fixaient sur Stanislas de lointains regards affectueux et surpris. A part une femme venant là-bas, un sac de farine sur sa brouette, la route était déserte. Un sac de farine : le grand moulin voila dans un éclair de vision avec ses prairies veinées de bleu par les ruisseaux, son tic-tac, sa gaité blanche, son jardin, le camarade Paul et tant de souvenirs !

“ O retraite ignorée et chérie, salut, salut ! Hameau de mes dix ans, mon vieil ami, ne vois-tu pas, je te reviens... „

Non, le hameau ne voyait pas, hélas ! Sous la pesante chaleur caniculaire de juillet, il demeurait inerte, ses yeux étranges soudain indifférents.

Cette insensibilité navra Stanislas.

Depuis longtemps, d'ailleurs, il étouffait, un bloc écrasant dans la poitrine.

Un vieux mur s'allongeait à côté de lui. C'était un de ces vieux murs décrépits comme une face d'octogénaire et sourdement en vie. Sous une crinière aérienne de fétuques qui s'agitaient comme prises de compassion, des plaques mordorées d'orpins s'étaient étalées sur les pierres blanchâtres ou couleur sang séché. Par les fentes s'élançaient, vibrés à pleine gorge, le concert de cri-cri des gril-

---

(\*) Roman naturaliste-romantique en préparation. Nous publions un fragment du premier chapitre.



lons, ces mystérieux musiciens que Stanislas s'imaginait, au fond du mur, dans une petite contrée de merveilles et de clartés, avec des chaumines d'or et des cimetières violets. Oui, comme toutes les choses anciennes, ce vieux mur avait une âme. Il savait des histoires de la Wallonie; il avait vu passer des amoureux et des cercueils; il se souvenait des jours d'enfance du jeune homme qui s'appuya brusquement contre: et une fillette qui paisait sa vache dans la campagne aperçut avec étonnement un grand jeune homme robuste qui pleurait comme un enfant, tout secoué par le hoquet des sanglots.

“ Je te reviens! je te reviens!... „

Un vaste silence frémissait douloureusement sur la campagne. Des haies seulement jaillissait le grésillement onctueux de quelques oiseaux; et les blés, masses d'or mouvantes, se renversaient sous la molle brise avec le froissis d'une robe de satin. A gauche, apparaissaient des pans aciérés de la Meuse où dansaient d'éblouissantes pierreries blanches.

Cependant approchait la femme à la brouette. Stanislas se remit lentement en marche, les yeux rouges. Bientôt, de distance en distance, il rencontra des hommes au blême visage marbré de bleu, portant de gros chapeaux de cuir et de courts sarraux déteints. C'étaient les houilleurs qui s'en allaient vers les villages enfumés. La plupart, jetés enfants dans l'horreur noire des bures, avaient les jambes arquées et le corps déformé. Ils s'avançaient un à un, quelquefois par groupes de trois ou quatre, mais silencieux. Ceux qui connaissaient Stanislas lui adressaient un morne bonjour sans remuer la tête. Ils souffrent tant et sans relâche! Stanislas en vit plusieurs qu'il avait connus quinze ans auparavant, bambins rieurs et illusionnés sur les bancs de l'école communale. A peine savaient-ils un peu lire, vers neuf ou dix ans, qu'ils s'en allaient... Ah! les retrouver tels!

En les voyant, quelque chose d'héroïque et de tendre envahissait la poitrine et la tête du jeune homme. Son émotion acheva de prendre une enivrante intensité, délicieusement poignante. Et comme il approchait de son hameau, toutes ses facultés, merveilleusement intuitives et impressionnables, étaient en plein éveil.

“ Je te reviens!... „

A mesure qu'il avançait, son agitation grandissait. D'exquis frémissements nerveux le chatouillaient des pieds à la tête, comme s'il eût reçu dans la nuque un baiser de femme. Devant ce hameau qu'après une absence de six années, il s'était imaginé moins petit et plus charmant encore, il se sentait grandir sans cesse avec une vertigineuse rapidité : il se sentait grandir de toute la fierté de son attendrissement devant ces lieux chers où, enfin, il revenait, tête haute, cœur fort, comme dans un asile qui le défendrait pour la deuxième fois contre les atteintes de la vie, ce bourreau raffiné.

Avait-il souffert loin de ses Aillettes ! Avec quelle vaillance enthousiaste il en était sorti ! Il y rentrait avec quelle douloureuse lassitude !

“ Salut ! salut ! Je te reviens... „

Jamais sans la tyrannie du besoin, il n'aurait quitté les Aillettes.

Il avait perdu sa mère à douze ans. A peine achevait-il ses humanités à l'Athénée de Liège que son père mourait à son tour.

Nature orageusement passionnée, souvent extrême d'abord, Stanislas reçut de cette perte une telle atteinte qu'il résolut de se tuer.

Le voilà dans le cabinet sombre, ouvrant le tiroir d'une chiffonnière noire à sculptures, vieux meuble où sa mère serrait avec le linge ces mille riens, reliques qui dans les vraies familles se transmettent de père en fils, religieusement. Comme Stanislas avait déjà introduit le canon du pistolet dans sa bouche, un regard jeté sur la chiffonnière l'arrêta soudain. Des chuchoteries semblaient s'échapper, lamentables, du vieux souvenir familial. Homme du Nord, resté visionnaire malgré ses études scientifiques, il s'imagina que sa mère gisait dans le meuble noir et qu'elle venait de s'éveiller affolée pour le supplier de s'arrêter. Il l'avait tant aimée ! Presque jamais il ne revoyait rien d'elle dans la maison qu'avec les yeux humides. Il retira le pistolet de sa bouche et réfléchit. Puis, longtemps, il examina de près la chiffonnière, y cherchant des traces de la chère morte et se deman-

dant s'il ne la verrait jamais plus accroupie devant la porte qu'elle ouvrait jadis de temps en temps, comme un sanctuaire. Soudain, il crut percevoir dans la pièce voisine le frôlement de sa robe ! Il y courut : la pièce était vide, il ne vit que la tabatière de son père sur la cheminée. Rentré dans le cabinet, il n'osa reprendre le pistolet. " Ma mère souffrirait trop, „ pensa-t-il. Était-ce une illusion sincère et pieuse ? ou bien déguisait-il sous ce prétexte d'halluciné de tendresse son épouvante de la mort qui avait toujours terrifié son imaginaire sensibilité ?... Il est probable que la deuxième raison était la vraie, mais que, de bonne foi, l'adolescent crut n'avoir cédé qu'à la première.

Résigné à vivre, qu'allait-il faire ?

Son père, géomètre du cadastre pensionné, type accompli d'épicurien imprévoyant, lui laissait à peine de quoi payer ses frais d'héritage sur le mobilier. Situation embarrassante pour un jeune homme de dix-huit ans du caractère de Stanislas. Ses habitudes de liberté fortifiées par l'externat durant le cours de ses études et plus encore sa fauve indépendance d'esprit supérieur, contemplatif et studieux, lui inspiraient une invincible répulsion pour les lisières, si légères fussent-elles.

Au fond du cœur, il choyait depuis longtemps des rêves littéraires. Lesquels, il ne savait trop. Seulement, d'un père émerveillé de la précocité et vigoureuse intelligence de son fils, il avait sans peine obtenu qu'en sortant de l'Athénée, au lieu de prendre un état, il disposerait de son temps pour étudier à sa guise. Il comptait, tout en achevant de parcourir le vaste cercle des connaissances indispensables à un artiste, scruter à l'aise et déguster en gourmet les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, se familiariser avec le mécanisme, les secrets, les finesses de la langue française et vivre, oh ! surtout vivre d'une vie intense afin d'assouplir ses facultés natives, afin d'apprendre à voir, à analyser, afin de donner à ses sensations et à ses sentiments l'extrême énergie et l'extrême acuité dont il les sentait susceptibles. De ces examens, de ces observations, de ces enthousiasmes et de ces souffrances devait naître, dans sa plénitude, après un

long et douloureux enfantement, l'originalité dont il sentait le fœtus déjà puissant mystérieusement tressaillir en son âme. Car, chez lui, comme chez les éternels victorieux de l'art, le génie procédait de l'âme, dont l'intelligence ne doit être que le serviteur habile. Sans savoir exactement ce qu'il ferait, sans vouloir hasarder une ligne avant d'être sûr de ne pas broncher, il se sentait pourtant une inclination pour les œuvres humaines et lyriques. Des épopées d'amour s'agitaient, vagues, en lui ; des visions gigantesques, simples, éclatantes et pensives défilaient confusément dans la chambre noire de son esprit. Il avait une intuition très subtile de son époque qu'il espérait peindre un jour avec l'adorable naturel familier, la cordialité profonde, la vivacité fourmillante et la crânerie frondeuse du Wallon, — mais en jetant sur tout cela la gaze de sa tendresse effrénée, épique et triste.

D'abord son père lui avait conseillé l'étude du droit ; mais, inséduit par les inepties de la chicane, Stanislas l'avait sans peine détourné de ce projet : ébloui par ce grand mot de gloire que son fils faisait resplendir à ses yeux, éivré à la pensée d'avoir donné naissance à un grand homme, le père s'était écrié avec feu :

“ Tu as raison, si tu te sens de force : après la gloire, il n'y a plus rien. Vois le grand Dumas ! Ta rhétorique finie, tu seras libre, Stanislas, et, si tu veux, nous commencerons par relire ensemble *Les trois Mousquetaires*. „

Stanislas réprima sans répondre un sourire.

Le père Charlier était un fanatique d'Alexandre Dumas qu'il avait vu dans un des somptueux dîners, offerts jadis à Liège au populaire conteur en échange de sa conversation superficielle, mais intarissable et pétillante. Amateur de bonne chère, le père Charlier admirait aussi la science culinaire du romancier ; et non moins la vigueur de sa poigne. Dumas lui avait serré la main. “ Une tenaille, mon cher... Porthos lui-même... Oui, cette main a tenu la main qui a écrit *Les trois Mousquetaires*. Ces choses-là, Stanislas, on ne les oublie pas !... „

Et savourant avec une tranche de jambon, des cornichons qu'il

avait soigneusement fait mariner lui-même ou fumant sa longue pipe, étendu dans son fauteuil au coin du feu, pendant que le serin faisait rage, le brave homme souriait seul au souvenir des bons passages de son romancier favori, le début d'*Ange Pitou*, par exemple ; ou bien il relisait pour la millième fois, quoiqu'il les connût à moitié par cœur, les longs dialogues endiablés de verve du *Comte de Monte-Christo* et l'épisode de l'abbé Faria.

Le voir était le suprême bonheur de Stanislas qui haletait après les délicieuses heures de travail qu'il allait couler, libre du servage intellectuel des collègues, sous le toit familial, auprès de la bonne humeur affectueuse de son père et de la présence invisible de sa mère.

Alors vint l'éroulement d'une mort inopinée, foudroyante !

Plus tard, soupçonnant qu'il n'était pas fait pour le bonheur calme et durable, que sa nature outrancière exigeait de fortes passions toujours inapaisées et de hautaines espérances toujours fuyantes, Stanislas se demanda souvent si cette mort n'était pas dans la logique de sa propre destinée : il ne pouvait être heureux ! Et s'il n'eût été fataliste, il aurait éprouvé le remords d'avoir inconsciemment tué son père.

Orphelin sans fortune, il ne pouvait rester aux Avillettes.

Bien qu'il ne fût guère l'homme des prompts résolutions, il n'hésita point, un seul parti étant possible : après avoir réalisé le peu qu'il possédait, confié son mobilier à une vieille voisine qui faisait le ménage de son père, il partit tristement pour Liège avec ses livres et les quelques souvenirs précieux qui devaient lui rappeler, dans le tumultueux exil de la ville, la paix évanouie des années familiales et les charmes du hameau chéri.

A Liège, il loua, au penchant d'un des faubourgs qui escaladent les collines de la rive gauche, un petit appartement de deux pièces. De sa table de travail, fenêtre ouverte, il découvrait la ville entière. Durant les six années qu'il vécut là, insensiblement, en fanatique de son pays, il s'éprit de cette vieille mère de la Wallonie, toujours jeune et joyeuse au bord de son beau fleuve, avec l'animation de ses industries, les intarissables refrains de

ses rues le soir et les étincelantes sonneries de ses clochers. Et sous la physionomie actuelle de Liège non moins que dans les événements et les épaves de son héroïque et lucide passé, Stanislas découvrait une poésie intensément originale dont il extrayait le suc, afin d'en imprégner, comme d'un parfum local exquis, les frondaisons fleurissantes de son individualité artistique.

. . . . .

CÉLESTIN DEMBLON.

---

## SUGGESTION.

**D**E joie et de soleil le verger est rempli :  
 Le printemps cette fois est loin d'être une amorce,  
 Vois, le terrain mouillé cache dans chaque pli  
 Les germes de la vie impudiques de force.

Dans le bleu matinal, chargé de blanches fleurs  
 Le pommier amoureux du noisetier sauvage  
 Abandonne sa taille aux rameaux enjôleurs,  
 Regarde : Pas un arbre, un brin d'herbe n'est sage !

Viens : Je sais une haie où fleure ce parfum  
 Qu'on ne respire pas sans oublier la vie,  
 Là, dans un rayon d'or, adolescent à jeun,  
 Je te prendrai brutal, éperdue et ravie.

Vierge, ne tremble point de crainte à mon côté,  
 Penche-toi sur mon bras, donne-moi tout ton être,  
 Je suis le seul bonheur, je suis la Volupté,  
 Le mâle accouplement, — et tu vas me connaître.

## HAINE.

**S**i j'étais chanvre en écheveau,  
Lors, je voudrais devenir corde  
Afin qu'à vos cous je me torde  
En les broyant dans mon étou.

Si j'étais plomb, dans ma rancœur  
Je saurais bien devenir balle  
Et me passer cette fringalle  
De vous atteindre droit au cœur.

Si j'étais pioche, un trou béant  
Serait ma vengeance suprême  
Et morts ou vifs, poussés à même,  
Vous entreriez dans le néant.

Mais quoique n'étant qu'os et chair,  
Tremblez au fiel dont je me grise,  
La haine est dans mon cœur assise  
Comme Satan dans son enfer.

ALEXANDRE MACÉDONSKI.

Bucarest 1886.

## CHIMÈRE.

**L**e rêve de retraits d'ombre silencieuse,  
Où tremble la lueur frêle d'une veilleuse,  
Où chuchote un ave-sur des lèvres d'enfant.

J'ai la chimère d'un temple où prie une vierge,  
Qui serrant de ses mains jointes un pâle cierge,  
N'ose fixer des yeux l'ostensoir triomphant.

Je rêve de pécheurs sanglants sous leurs cilices,  
 Buvant à fond la lie amère des calices,  
 Et meurtrissant leur chair du faix des repentirs.

J'ai la chimère des mourants que reconforte  
 Le saint chrême et pour qui s'ouvre au large la porte  
 Du paradis, maison des saints et des martyrs.

Je rêve des moultiers sonores de cantiques,  
 Où vont psalmodiant les moines extatiques  
 Par le cloître ogival aux vents du ciel ouvert.

J'ai la chimère des grands bois peuplés d'ermites,  
 Goûtant dans l'indigence un bonheur sans limites  
 Et ployés devant Dieu, face à face, au désert.

Je rêve l'univers se frappant la poitrine,  
 Seigneur Christ, imposant au monde sa doctrine,  
 Les hommes revenus de leur lointain exil.

J'ai la chimère de trépasser l'âme pure,  
 Le cœur humble, meurtri par les crins et la bure,  
 Et Dieu prenne en merci mon âme. Ainsi soit-il.

10 Avril 1886.

F. SEVERIN.

## POÈME EN PROSE.

**L**A nuit monta doucement dans un ciel pur d'été et lentement, avec ce geste de statue qui mettait l'émoi dans le cœur de l'amant, elle lui indiqua une place sur le gazon humide. Ils s'assirent.

Un coup de vent sanglotta dans les feuilles, un dernier éclair mourut à l'horizon ; puis, tout s'endormit dans le calme des nuitées ; à peine un léger remous de feuillage agita-t-il encore les chênes



orgueilleusement impassibles. Il lui prit les mains doucement, s'attardant dans une chaste sensation d'amour, la regarda et baissa les yeux. Alors, sous son regard de vierge dont il devinait la caresse sur ses yeux, la tête presque sur ses genoux, il commença, d'une voix douce comme un souffle, s'animant par degrés dans une pénétrante chaleur où sonnaient les mots comme une musique vibrante :

— Par toi, je sens ; par toi, je vis ; par toi, j'aime. L'amour est chose de Dieu, Dieu c'est toi. Ton souvenir dort au fond de mon cœur, l'enveloppe de cette brume délicieusement douce et bleutée qui flotte dans le silence des cathédrales à l'heure des sacrifices... Ton sourire est le rayon de soleil illuminant mon âme. Je t'aime.

Il disait ces choses d'une voix douce, mordu à l'âme par la puissante émotion des amants. Il reprit :

Depuis des ans, je t'adore. Je t'adore à l'égal de ce grand ciel bleu où dorment des rêves d'amour. Cette nuit, je t'ai vue à mon chevet ; je te vois toujours ; je t'ai vue sereine, endormie sur mon épaule dans la profondeur mystique du grand bois verdi et je t'ai regardée dans l'extase de ceux qui, dans la pénombre mystique des chapelles saintes, adorent les bras crucifiés du Christ. Pendant une heure, j'ai été d'un autre monde, de ce monde éthéré où, comme des songes, planent des âmes blanches, blanches comme la pureté immaculée des ailes des grands cygnes. Et je garde en mon cœur, jalousement, comme on cache les trésors fauves des vieux monastères dans le mystère des cassettes d'or massif, le souvenir de tes grands yeux auxquels tes cheveux faisaient une ombre douce dans l'envolée du vent d'été.

Il lui enlaça l'épaule de son bras et, dans l'air serein sa voix s'éleva vibrante, comme un frémissement d'airain.

Je me sens pour t'aimer un cœur qui, pour toi, a gardé toute sa jeunesse, toutes ses illusions, qui n'a point tressailli au regard des autres femmes et qui pour toi seule a rêvé des rêves de gloire et chanté des hymnes d'amour. Pour te défendre, je me sens un bras de géant et des muscles de bronze. Je t'abriterai en mon cœur et quand tu seras blessée, je t'aimerai si fort que tes blessures se fermeront.

Elle se sentait pénétrer, envahir par cette passion ardente, débordant de son cœur. Il dit encore : Quant tu mourras, je mourrai. Alors elle lui prit les mains. Ils eurent un de ces regards qui détachent du monde et font entrevoir l'infini par de là les étoiles et, muets, ils s'abîmèrent dans une contemplation.

Brusquement un ricanement monta de la terre, grossit et se haussa jusqu'à eux. Et l'on entendit cette ironie grimacée par des lèvres blêmes : *Mensonge!* Alors il sembla que du ciel agrandi et lumineux tombait un mot surnaturel que faisait vibrer dans l'azur la voix d'or d'un archange et qui fit taire les sarcasmes d'en bas.

Et dans les hauteurs s'éteignirent, lointaines, comme en un rêve, des voix qui chantaient un hosannah d'amour.

## EN TERRE WALLONNE.

### I.



Sous la brume grisâtre et lourde des soirées  
 S'épand le ruisselet dans un frémissement.  
 Là bas sont les forêts au soleil empourprés ;  
 Soudain dans le sentier s'entend un meuglement,  
 Montant dans le soir calme et dans la paix sereine  
 Eveillant l'écho sourd qui s'étend sur la plaine.  
 Et voilà les taureaux robustes, à l'œil roux  
 Farouches et pesants, imprimant dans la terre  
 Leur pied dur, émiettant la largeur des cailloux  
 Qui passent mugissant, enflés comme un tonnerre.  
 Lors les rudes bouviers, baissant leurs bras noueux  
 Muets, font largement ployer leur front osseux.

Et tandis que les cieux se braisent de leur lave  
 Leur majesté se courbe et s'agenouille esclave.

## II.

J'aime l'immensité de ton grand ciel serein  
 Qu'attache au firmament le clou d'or des étoiles.  
 Loin des clairons sonnans leurs rudes chants d'airain,  
 Loin des bruits des combats ou quand tombent les voiles  
 Des grands soirs enflammés se couchent glorieux  
 Les héros fils de l'homme et plus grands que des dieux ;  
 J'aime les derniers bruits de tes bourgs qui s'endorment  
 Dans la paresse énorme où s'écrasent le soir  
 Tes robustes bouviers sous les toits que déforment  
 Avril venteux, l'été brûlant, décembre noir.  
 Et tandis que gaîment dans les vallons s'attardent  
 Les clapotis joyeux des sources qui bavardent,  
 J'écoute se bercer les peupliers géants  
 Comme en une rumeur lointaine d'océans,  
 Les galops attardés du chariot qui passe  
 Et les cris du roulier sonores dans l'espace,  
 La lente et frêle voix des cloches tintant doux  
 Et les grands meuglements de tes bœufs aux flancs roux.

G. GIRRAN.

## SIMPLE PRIÈRE.



IDE était son cœur. Les jours fuyaient uniformes, éternellement les mêmes en leur désespérante platitude.

Elle lui apparut enfin. De chevelure très noire, les sourcils fortement arqués, avec, au coin des lèvres, un sourire d'une mystique attirance, en elle il retrouva la fée gracieuse de ses rêves d'adolescent, alors que, les yeux voilés de pleurs, inconsciemment, il tendait les bras dans un instinctif besoin d'aimer.

Intense vit en lui l'inoubliable souvenir du jour où elle avait

murmuré bien bas, entre deux baisers, le *oui* qui devait les unir l'un à l'autre.

Depuis, les semaines avaient passé; au quinze août, la main dans la main, ils vinrent dire à la Vierge leurs espérances, leurs joies et aussi leur amour :

O Marie, consolatrice des affligés, pareille à l'étoile qui, dans un ciel gros de nuages, brillerait radieuse pour les marins battus par l'entreheur des vents, bénie sois-tu.

En un plaintif balancement de branches, les arbres redisent tes douleurs endurées sur le chemin du Calvaire, ô Marie, et, de leurs voix cristallines, les ruisselets roulant la pureté de leurs eaux sous l'inclinaison des saules, susurrent tes louanges.

O Marie, Reine des fleurs dont l'haleine monte vers toi comme un pieux encens, épands l'infini de ton pardon sur ceux qui ont semé notre route de multiples désespérances.

Aux enfants qui chaque soir t'adressent de naïves prières épargne les rancœurs, tendre mère du Nazaréen, et fais douce la mort de ceux qui abandonnent cette terre pour les pures régions.

Aux vierges qui croient aux dévouements sublimes et aux insondables tendresses, laisse intactes leurs illusions.

O Marie, si pure entre toutes, éternise le bonheur de ceux qui passent leur vie dans un esseulement à deux loin des grossières brutalités du monde...

Leur voix s'éteignit et tout fut silence dans la petite chapelle qu'éclairait, tremblottante, la flamme d'une veilleuse suspendue à la voûte semée d'étoiles. Au fond, émergeant d'un fouillis de verdure, une Vierge gracile souriait, entourée de blondes têtes d'anges..... Avait-elle entendu leur prière ?

MAURICE SIVILLE.

---

## RONDEAU.

*Pour Maria !*

**D'**UN cheveu, frêle comme un rêve,  
 La molle spirale, sans trêve,  
 En un capricieux dessin  
 S'allongeait, brune, sur ton sein  
 Qu'un léger battement soulève.

Mon hésitation fut brève.  
 Ce soir-là, faut-il que j'achève ?  
 Je commis ce discret larcin  
 D'un cheveu.

Mais l'amour est si vite en grève !  
 Le bonheur, cette bulle, crève  
 Sitôt ! Pour sonner le tocsin  
 Des désespoirs, ce sombre essaim,  
 Il suffit parfois, ô jeune Ève !  
 D'un cheveu.

## CLAIR DE LUNE.

**A** la brune  
 Quand la lune  
 Courbe son neigeux croissant,  
 Dans mon âme,  
 Folle gamme,  
 S'éveille un divin accent.

Je rêve une ardente maîtresse  
 Prise au charme des rendez-vous,  
 Aux yeux noirs, à la blonde tresse,  
 Aux seins roses, aux baisers fous.

A la brune  
 Quand la lune  
 Courbe son neigeux croissant,  
 Dans mon âme,  
 Folle gamme,  
 S'éveille un divin accent.

Je rêve aux amoureuses fièvres,  
 Aux splendeurs de son corps vanté,  
 Aux désirs puisés à ses lèvres  
 Au bonheur près d'elle goûté.

A la brune  
 Quand la lune  
 Courbe son neigeux croissant,  
 Dans mon âme,  
 Folle gamme,  
 S'éveille un divin accent.

Vain songe! à ma voix solitaire  
 Aucune voix n'a répondu;  
 Le cruel archer de Cythère  
 Se rit de mon cœur éperdu.

A la la brune,  
 Quand la lune  
 Courbe son neigeux croissant,  
 Dans mon âme  
 Qui se pâme,  
 Vibre un douloureux accent.

## L'AMOUR VIRTUOSE.

**T**OUT rayonnant d'une muette gloire,  
 Dans un coquet étui de velours vert,  
 — Comme un joyau sur un coussin de moire —  
 Un Amati repose, découvert.

Silence morne ! Aucune main ne guide  
 Le crin mordant sur le doux violon ;  
 Seule peut-être, une brise languide  
 Parfois éveille un soupir triste et long,

Râle étouffé de sa lente agonie.  
 — De l'âme, hélas ! une plainte infinie  
 Monte et se perd au vent de la douleur.

Amour, amour ! sublime virtuose !  
 Quand sentirai-je aux cordes de mon cœur,  
 Glisser enfin ton vibrant archet rose ?

## VILLANELLE DE BAL.

*Pour Elle !*

**S**OUVENIR dont l'âme est pleine !  
 Bal aux enchantements doux !  
 Ce soir fûtes-vous pas reine ?

Dans une grâce hautaine,  
 Tresse éparse en frisons fous,  
 — Souvenir dont l'âme est pleine ! —

Vous valsiez, blanche et sereine,  
 Sous l'éclair des yeux jaloux.  
 Ce soir fûtes-vous pas reine ?

Votre robe pâle à traîne  
 Glissait en soyeux froufrous.  
 — Souvenir dont l'âme est pleine! —

Et vos cils bruns, ô Sirène,  
 Cachaient mal deux clairs bijoux.  
 Ce soir fûtes-vous pas reine ?

Dès que la danse eut à peine  
 Calmé ses bruyants remous,  
 — Souvenir dont l'âme est pleine! —

Je pus, faveur souveraine,  
 Vivre un instant près de vous.  
 Ce soir fûtes-vous pas reine ?

Caressé par votre haleine,  
 Je m'étais mis à genoux...  
 — Souvenir dont l'âme est pleine! —  
 Ce soir fûtes-vous pas reine ?

AUGUSTE VIERSET.

## MADemoiselle CENDRILLON

*Pour A. M...*

**L**T vite, elle passait le long des vitrines des magasins, trottant menu comme une grise sœurette de la gent souricière, car déjà onze heures avaient sonné au carillon de la cathédrale et la grand'messe commençait à Saint-Denis.

C'était une fine et pâle figure de fillette à la carnation ivoirine rappelant les saintes aux robes de brocart et d'or des anciens missels de l'école de Bruges, une paire de grands yeux gris bleuté



d'un charme intense et des cheveux si blonds qu'ils semblaient un nimbe d'or fluide.

La main droite, strictement gantée, relevait la jupe, tout juste à la hauteur de la cheville, tandis que l'autre, distraitemment, tourmentait le manche bizarrement contourné en clef de fa d'une ombrelle de soie noire. Et pressant le pas, d'une allure nerveuse qui remuait ses hanches en une très particulière ondulation, la jeune fille allait, courant presque, fendait la foule qui moutonnait à perte de vue le long des trottoirs. Sur son passage, on se retournait pour la voir, tant elle était gracieuse, tout le monde jusqu'au bon papa revenant de la messe où il est allé conduire " Madame et ses demoiselles „ et qui, mâchonnant son cigare qu'il a dû laisser éteindre pour entrer dans l'église, marmonne entre ses dents, avec un demi-soupir de regret : " Est-elle jolie, c'te crapaude-là, saperlotte! „

Un moment, cependant, sa course s'arrêta : c'était une étoffe nouvelle pour toilette d'été, à fines rayures blanches et bleues qu'un étalagiste " ayant de l'œil „ venait d'exposer à une vitrine, puis ce fut un bijou, broche ou boucles d'oreilles, dont le scintillement clair de diamant l'avait fascinée au passage ; mais au bout d'un instant, la conscience revenant, elle s'arrachait brusquement à son admirative contemplation et continuait sa route avec un soupir qui disait à la fois l'envie toute féminine de posséder et la résignation de ne pas pouvoir.

Et sourdement, tandis qu'elle marchait, les prunelles vagues, le désir travaillait en elle et tout à coup, comme une fleur magique, un rêve jaillit en son âme, un rêve impossible, un rêve fou qui d'un seul coup de ses ailes de chimère la transporta dans un monde idéal, monde d'éblouissements inconnus, dont une divination presciente, sorte de double vue merveilleuse, lui déchirait le voile.

Elle était *dame*, grande dame, princesse ou duchesse pour le moins.

Lentement, au milieu du décor luxueux de boulevard ou d'avenue aux architectures somptueuses, son grand landau armorié

avançait. Elle se pelotonnait tout au fond de la voiture, dans la douceur soyeuse d'un bournous arabe aux fines broderies d'argent et, par une bizarrerie de rêve, s'étonnait en son âme passée de fillette humble, des éclatantes livrées écarlates des valets assis devant elle, sur le siège, et de la splendeur calme des coussins de maroquin mat tandis que devant elle s'allongeait, interminablement, la file des attelages dans un lointain perdu dans la poussière.....

Puis, brusquement, comme on change les images dans l'objectif d'une lanterne magique, la vision disparut, la voiture, les grandes livrées rouges, les arbres et les hôtels des avenues, tout se brouilla, s'enchevêtra, s'effaça. Puis de rechef les traits se condensèrent, se fixèrent et une vision nouvelle, plus radieuse que la première, surgit.

Sous les lourdes tentures de Bouckhara et de Samarkand, de frêles palmiers s'élançaient du milieu de divans circulaires aux coussins épais de velours relevés de torsades d'or.

Sous l'éblouissement des lustres se pressait une foule compacte de danseurs et de danseuses, tandis qu'un orchestre hongrois caché derrière un massif d'orangers alternait des czárdas endiablées et des valse de Strauss.

Elle, la princesse, se tenait debout, toute blanche dans une robe de soie brochée d'or et qui faisait frou-frou quand elle marchait; une superbe rivière de diamants ruisselait à son corsage et des brillants, disséminés partout, mettaient comme des lucioles ardentes dans l'épaisseur de sa chevelure de reine. Et devant elle s'inclinait en une muette admiration, toute une foule d'adorateurs dont les habits noirs de soirée se piquaient du rouge des rubans et de l'or des plaques.

Tout à coup, au moment où d'un mouvement plein d'abandon et de grâce, elle tendait, souriante, aux lèvres d'un jeune officier tout chamarré d'or, le bout de ses ongles à baiser, elle s'aperçut avec épouvante qu'elle avait aux mains d'horribles gants noirs, ses gants de tous les jours, de pauvres gants, à deux boutons, et qui couvraient à peine le poignet. En même temps qu'elle faisait

cette terrible découverte, elle sentit à une main comme un froid de glace et la terreur chassant le rêve, elle se retrouva debout devant une colonne de l'église, la main droite trempant tout entière dans un bénitier rempli. Brusquement, elle retira sa main et se reprochant comme un péché grave ses songes hallucinants de gloire et de grandeurs, elle se mouilla le front d'eau bénite une fois, deux fois, au point que de grosses gouttes scintillaient sur son front et ses tempes et puis lentement descendaient, comme de grandes larmes, tout le long de ses joues.

Alors elle chercha un prie-Dieu et s'installa tout au fond de l'église, près de la porte d'entrée et, baissant la tête, fixant sans le voir le marbre usé des dalles, elle se mit à prier, tout bas, avec d'imperceptibles remuements des lèvres.

Puis, relevant les yeux, elle suivit la messe avec une attention pieuse et pour se punir de ses mauvaises pensées frisant le péché de tout à l'heure, elle s'imposa de fixer des yeux le saint autel sans voir ni les chapeaux, ni les robes des dames agenouillées dans les rangées de chaises qui s'alignaient devant elle.

Mais pour atteindre à l'autel, son regard frôlait nécessairement ce qui lui était si sévèrement défendu de voir, un moment même un chapeau rose délicieusement relevé de petits nœuds de soie blanche, le retint accroché mais aussitôt, comme un naufragé qui se cramponne à une épave, il se remit à fixer exaspérément l'étole scintillante du prêtre tandis qu'elle, pour triompher de sa défaillance, s'efforçait dans un effort qui fronçait ses sourcils de pénétrer le sens obscur des paroles liturgiques que prononçait le prêtre.

“ *Ite missa est..* „

Elle se leva, effaça d'une main distraite les plis sur le devant de sa robe, s'assura du geste qu'a toute femme même la moins coquette, si son chapeau était toujours bien mis et, son livre de messe sous le bras, elle s'efforça de remettre son gant droit dont la peau trempée se collait aux doigts sans vouloir avancer.

Au dehors, le gai soleil irradiait tout un côté de la rue, réfléchi par les blancheurs des façades et mettant des étincelles aux dorures des enseignes.

Au seuil de l'église, une nuée de fillettes de dix à onze ans, se faufilant dans les groupes, présentaient de grandes corbeilles toutes remplies de petits bouquets de muguets et de pensées. Alors l'Altesse, en pinçant dans les joues la plus mignonne des petites fleuristes : " Un p'tit bouquet, *fière!* demanda-t-elle, mais un joli, sais-tu ! „

GUST. RAHLENBECK.

## OBSESSION.

**D**EVANT moi, ton buste cambré  
 A chaque instant se représente,  
 Et sa beauté toute puissante  
 Embrase mon cœur torturé.

Oh ! combien de fois j'ai serré,  
 Après une anxieuse attente,  
 Cette poitrine haletante,  
 Lorsque tes bras m'ont attiré !

Maintenant que dans ma mémoire  
 Je refais la touchante histoire  
 De notre passé qui m'est cher,

Plus que jamais, ma bouche encore  
 Désire la tienne et t'implore :  
 Car ton amour brûle ma chair !

EDMOND HANTON.

---

## CHRONIQUE MUSICALE.



DE la musique, de la musique ! Il nous faut de la musique.

Liège, — le paradis des mélomanes — a sommeillé depuis quatre mois, enchantée. Pas une soirée artistique, pas un concert !

Il y a quatre mois, nous disions : “ le troisième concert du conservatoire clôture la saison de la musique. „ Et en effet, à Liège c’est admis : trois concerts au conservatoire, quelques amusettes d’harmonie ou de symphonie à l’Émulation, et c’est tout. C’est même beaucoup trop suivant certaines personnes, et d’ailleurs — nous dit-on — pourquoi faut-il de la musique l’hiver puisqu’on s’en passe l’été ?

Cependant on nous annonce une bonne nouvelle. Nos édiles — ainsi que jargonnent nos plus sérieux confrères — nos édiles s’occupent d’organiser un orchestre convenable dont les éléments seraient fournis par les musiciens du Théâtre Royal. Ainsi plusieurs fois par semaine auraient lieu des concerts dans le genre de ceux qui florissent au Waux-hall à Bruxelles, et nous jouirions enfin de temps en temps de quelques bribes de bonne musique ; car, nous voulons le croire, l’excellent orchestre du Théâtre saurait rompre avec les vieilles traditions et ne pas nous servir chaque fois une hotte de fleurs fanées, comme des arrangements de Mignon, la Fille du régiment, etc.

D’ailleurs, il est nécessaire qu’enfin Liège sorte du trou boueux où elle croupit. Il y a chez nous moins de jouissances artistiques que dans mainte ville de second ordre comme Namur, Bruges ou Spa. On se contente, en fait d’art, de lire son journal chaque matin ; puis, si l’on est dillettante, on se rend au “ concert „ qui fonflonne au boulevard ou à la Trinck-Hall, et l’on entend mugir de gros tutti de cuivre avec énormément de tambours et cymbales, on écoute religieusement une “ marche des volontaires „ qui rage et tempête dans les arbres, puis on applaudit avec transport un

solo de clarinette sur un pot-pourri de la *Traviata*. C'est superbe !

Et, par contre, on a joué à Liège, cette année : *une seule fois* du Wagner, *une seule fois* du Bach, *une seule fois* du Schumann, *une seule fois* du Beethoven, tandis que le " tribut de Zamora „ (!!) obtenait un grand nombre de représentations.

Un seul pauvre petit concert est venu nous éjouer depuis quatre mois. Ce n'était qu'une harmonie, mais au moins une harmonie excellente, et nous avons entendu de vraie musique : le concert des guides.

L'allegro de la symphonie héroïque de Beethoven, d'abord, assez lourdement interprétée au commencement, mais enlevée ensuite avec beaucoup de nerf. Une fantaisie sur Gwendoline, très colorée; du Mendelsohn, du Haydn, du Flottow (un pot-pourri sur Martha, avec solo de flûte applaudi à tout rompre!) et enfin du Wagner : la Trauermarsch de Siegfried et une fantaisie sur les Maîtres Chanteurs.

La marche funèbre de Siegfried a remué majestueusement les cœurs; et ses ondes sonores, austères et pourtant subtiles, s'épanchaient sous les vieux arbres comme un fleuve vivifiant, une eau lustrale qui devait purifier Liège de ses anciens préjugés, tandis que les flots d'harmonie, comme une théorie d'âmes plaintives marchant royalement par les airs, se mouvaient avec des gestes larges de dominer; et aussi parfois, lorsque s'assombrit la bataille des sons évocant les macabres, un frisson traversait les poitrines, et, de la lune, semblait alors descendre, dans un effarouchement lugubre, un vol éperdu et haletant de chauves-souris.

Quant aux Maîtres Chanteurs, on en a fait, — ce nous semble — une bizarre salade. La leçon, la sérénade, les chœurs des sociétés, la chanson du chevalier, tout cela formait un salmigondis assez déconcertant. A la musique de Wagner il faut la scène, ou du moins faut-il connaître la signification de chaque développement. De même, que deviendraient un symbole dont on enlèverait le sens, un Odilon Redon sans légende ! L'œuvre de Wagner ne se prête point aux pots-pourris comme les petites choses d'Offenbach, de Flottow et autres Tartini.



Que dire des concours du Conservatoire ?

Une opposition frappante. Ils ont commencé déplorablement, pour mettre en saillie, à la fin, un artiste remarquable.

D'abord des concours de chant pour femmes : miaulements de chats malades et raclements de gosiers très amygdaliteux.

Concours hommes : Très médiocres. A signaler M. Delvoye : un tonnerre qui se ferait chanteur des rues.

Mais on s'est rattrapé plus tard. Ainsi, M<sup>lle</sup> Bodson a montré quelques sérieuses qualités.

Superbes, les concours de trios, ou du moins, un peu de très bon à côté de beaucoup de médiocre. Il faut y signaler deux artistes de talent : M<sup>lle</sup> Cousin, une pianiste, et M. Maris, violoniste.

M. Maris a la science de son art ; les cordes vibrent avec force sous l'habileté de son archet, et, à travers le mêlé des phrases musicales, laissent parler la voix du cœur. M. Maris a beaucoup d'avenir, car il est avant tout lui-même.

M<sup>lle</sup> Cousin possède le style, cette qualité maîtresse ; et, bien qu'un peu froid par moments, son jeu s'anime d'une émotion souveraine, le clavier a sa vie et sous ses doigts exhale de longs sanglots ou des rires de joie détachés avec finesse. M<sup>lle</sup> Cousin a le sentiment de l'art et n'exécute pas un trio de Haydn comme un exercice de Czerny — cet idéal atteint par tant de menottes expertes obéissant à des têtes godiches. Et puis, s'il faut parler franc, M<sup>lle</sup> Cousin respendit d'une beauté non comparable. A Bruxelles, on s'amuse à des concours de callisthénie. Les Liégeois, moins amoureux des formes, sont plus indifférents pour la perfection plastique. Mais c'était une jouissance artistique infiniment délicate et d'une force poignante, écouter les sons purs d'une harmonie berceuse, sur laquelle planait l'âme du vieux maître mort ; et voir onduler les lignes souples de ce corps de vierge, dominé par la majesté royale du col et de la chevelure qui s'enlevaient avec fierté sur la courbe des épaules, pour encadrer

la hautaine finesse d'un visage d'archange. Et, malgré soi, l'on pensait au chœur admirable des filles du Rhin, les Rêveuses, matérialisées dans un lied, on pensait aux orgues vagues, les plaintives, entrevues dans les lointains du songe, et que touchaient les doigts bizarres d'une fée incertaine.

\*  
\* \* \*

La dernière journée des concours a été la plus intéressante : la journée des concours supérieurs.

D'abord deux altistes, bien stylés et rendant avec conscience l'interprétation qu'on leur avait apprise. Beaucoup de dextérité, des nuances devinées dix mesures d'avance, une correction parfaite dans les traits. Le triomphe du Conservatoire. De couleur, aucune. L'émotion ? Oh ! monsieur !

Quant à M<sup>lle</sup> Coulon, une pianiste aux doigts déliés, c'est une gentille petite machine remontée soigneusement, et qui débobine les gammes, les arpèges, parle du cor en *la* et de la clarinette en *fa*, saute gaîment les obstacles, et se dépêche, se dépêche en se jouant des difficultés, — mais sans se douter qu'elle fait de la musique.

M. Smulders, lui, n'est pas un pianiste ordinaire, c'est un artiste. Il sent vivement et il traduit avec énergie, sans brutalité, avec délicatesse, sans mignardise. Sous son clavier une âme s'éveille à la vie, les sons parlent *comme s'ils connaissaient leur puissance*.

Lorsque joue M. Smulders, le piano, cet instrument ingrat, devient une personne dont l'intelligence s'agite, un être dont le cœur s'émeut. M. Smulders sait donner des œuvres, une interprétation vigoureuse et personnelle. Nous l'avons vu dans une romantique fugue de Mendelsohn, dans les austères fugues de Bach. Plus encore dans un concerto de sa composition.

Nous nous attendions à une petite chose banale, du vide et des boursoufflures, à l'imitation servile de quelque maître ancien. Loin de là, le concerto de M. Smulders est une œuvre forte, et originale. L'*allegro* marche avec un brio fougueux, soutenu par une orchestration finement travaillée et nullement banale. L'*andante*



est une page émue qui éveille vaguement l'idée de Schumann, et enfin la finale marche grand train, rappelant les effets de vigueur du premier mouvement. Peut-être reprocherons-nous un peu de Schumann à l'andante, un peu de Rubinstein à l'allegro. Mais il n'en reste pas moins une œuvre personnelle d'une réelle valeur.

C'est quelque chose. Voir au conservatoire surgir *quelqu'un*, un compositeur qui est lui-même et non tout le monde ou tel de ses professeurs, c'est un résultat inespéré. Nous l'enregistrons avec bonheur, nous nous réjouissons de voir chez M. Smulders la force qui fait les artistes, et, chaudement, nous le félicitons.

L. HEMMA.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

**L'Ève future**, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam, chez de Brunhoff, à Paris, le vol. fr. 3-50.

**F**OLIE, folie absolue et complète ou mystification énorme, d'un *Yankee* inouï, gigantesque. Dilemme, inexorable dilemme, disent la plupart.

A notre sens, il y a autre chose.

Villiers de l'Isle-Adam n'est ni un fou — Baudelaire ou Wagner le furent-ils ? — ni un mystificateur; Villiers de l'Isle-Adam est un artiste, artiste étonnant, prestigieux, absurde, mais artiste.

Tel est l'homme — tel est le livre.

Mais maintenant, qu'est-ce l'*Ève future*? Un être, perfection absolue, au moral, beauté idéale, au physique; andréide, être créé par un génie qui s'appelle Edison — épique grandissement de l'illustre Américain — être artificiel, fabriqué pièce par pièce, en or, en fer, puis en chair, vivante et palpitante comme la chair réelle, machine merveilleuse douée de voix, de regard, de *pensée*!

Comment? Ici nous touchons au côté faible de l'œuvre. Que dire d'autre en effet de ces longs chapitres — indispensables à l'affabulation et l'idée-mère du livre — où un Jules Verne pour

grandes personnes cherche à nous expliquer par de minutieuses descriptions l'imaginaire mécanisme, inducteurs, moteur électromagnétique, disques d'or montés sur tiges incluses dans l'or fémoral (p. 234), inintelligible grimoire qui fait regretter presque une autre *andréide*, la *Cornélia* d'Hoffmann.

Là, point de magnétisme, de mécanique et de physiologie, un simple rouage d'horlogerie. L'intérêt en est-il moindre et l'œuvre esthétiquement inférieure ?

Mais il n'y a pas qu'une description de mécanisme dans le livre, quoique celle-ci en soit *matériellement*, en quelque sorte, le nœud, la partie saillante, il est d'autres pages, belles celles-là et qui nous rappellent que c'est l'auteur des *Contes cruels* que nous lisons.

Ainsi la description, la *délinéation*, devrais-je dire, d'Alicia Clary, le modèle plastique de l'*andréide*, la non-correspondance de l'intellectuel désespérément banal et du physique idéalement beau, cette non-correspondance notée, prouvée par des dialogues et des réflexions d'une psychologie raffinée, l'épisode d'Anderson, toutes choses qu'on lit curieusement, avidement — et qu'on relit quelquefois.

L'*Ève future* n'est pas un chef-d'œuvre, certes, mais malgré — peut-être même à cause de ses défauts, c'est un livre d'une intense modernité, car l'âme contemporaine s'y reflète dans ses hantises troublantes et ses inquiètes aspirations.

G. RAHLENBECK.

**L'Amour suprême**, par Villiers de l'Isle-Adam ; de Brunhoff, éditeur.

Un livre d'or et de lueurs douces. Entre Lysiane d'Aubelleyme, la mystique, et Akédysséril, la femme de virile poésie, comme entre deux colonnes de pur cristal, roule dans l'œuvre le torrent des vies, avec ces deux idéals sublimes : l'anéantissement de l'être dans l'union de la divinité, l'anéantissement de l'être dans un amour surhumain.

Ouvrage d'art intense et de forme si belle qu'à peine y sent-on l'existence du matériel. Mais aussi, hélas, par moments, des lambeaux souillés de taches qui froissent les regards. Avouons-le, il ne faut point tout admirer dans *l'Amour suprême*. Plusieurs contes déparent l'ensemble superbe, et l'on s'étonne que la plume aristocratique du comte de Villiers de l'Isle-Adam ait condescendu à les écrire. Parmi ceux-ci, le *Secret de l'échafaud*, d'une étrangeté saisissante, et *l'Instant de Dieu*, plaidoyer scientifico-chrétien, sont encore admissibles. Mais devant ces autres nouvelles : " l'agence du chandelier d'or, la légende de l'éléphant blanc, une profession nouvelle „, nous nous redressons et interrogeons avec stupeur. Est-il possible qu'elles soient de cette main, de cet esprit qui a conçu, qui a signé les contes cruels ? Pas davantage ne nous conviennent les " expériences du docteur Croohes „, dont la conclusion nous paraît quasi puérite. Et, franchement, nous le déclarons, ce n'est point là de l'art.

Mais, en revanche, combien attachantes et suggestives sont les autres parties !

Le droit du passé, l'amour suprême, le tzar et les grands ducs, — vision inquiétante, — et enfin ces deux larges et profondes échappées sur l'inconnu des Indes : Tsé-i-la et Akëdyssénil, s'entassent dans la mémoire en souvenirs dominateurs, comme des montagnes de diamants et de perles que soutiennent des blocs d'or massif, et qui réfléchissent doucement les onctueuses lueurs de pâles lampes symboliques.

Alors, comme une éclatante porte d'airain qu'éclairent de féerie des incrustations d'émeraudes, comme un morceau de ciel étincelant d'étoiles, comme un large panneau de Puvis de Chavannes, Akëdyssénil clôt le livre, Akëdyssénil-Salambô. Salambô, de Gustave Flaubert, c'est une rutilante étoffe de pourpre où ruissent les métaux et les pierreries. Akëdyssénil, c'est en plus, une gaze impalpable qui peuple de nuances très douces l'horizon que veut scruter la vue ; c'est la pourpre éclatante et les pierreries aux reflets métalliques des radieux soleils couchants, mais c'est aussi la pâle et grisâtre candeur, l'innocence des esprits profonds,

le bleu songeur intense du lapis lazuli, et les teintes indéfinissables, la clarté si fluide de l'Inde rêvée.

ALB. M.

---

**Katia**, par le comte Léon Tolstoï.

Il nous faut la nuance encore, rien que la nuance... Le Tolstoï de Katia n'est pas le grand Tolstoï de *la guerre et la paix*, pas non plus le Tolstoï des *Cosaques*, sardonique rieur, observateur cruel mais saisissant. C'est un autre Tolstoï, de teinte fine et pâle, qui de la pointe de sa plume aristocratique, s'amuse à fouiller dans l'existence d'une jeune femme, effleurant d'un regard, caressant d'une demi-réflexion ses pensers, ses désirs, ses regrets; c'est une étude très délicate et subtile d'un cœur vierge et frais-ouvert à la vie, mais peut-être lassé d'avance des choses des hommes. Tout, dans Katia, est affaire de sentiment, et de sentiment raffiné, vague, incertain, issu presque toujours de volitions inconscientes, non devinées.

À côté de cette jeune femme, Katia la mélancolique et nerveuse, se dresse la vigoureuse silhouette de Serge, l'homme au cœur d'or mais à la volonté rigide; et en ces deux personnages se résume le roman, drame sourd, profond, où l'action la plus rude est un froncement de sourcils, la plus passionnée un baiser sur les ongles, — et qui cependant émeut, inspire une tristesse rêveuse.

Chose étrange, Katia se termine par une vision de bonheur tranquille, une bonne fin comme disent les pensionnaires. Et cependant de ce livre intense jaillit une impression mordante et cruelle, un noir pessimisme.

Le bonheur serait-il la quiétude des apparences, avec le froissement, l'irritation de l'intimité de l'être? le sourire de gaieté sur les lèvres — et un grand froid au cœur.

A. M.

---

**L'Insurgé**, par Jules Vallès. Paris, Charpentier.

Phrases mordantes, taillées à coups de sabre et gardant à leurs angles vifs comme des pointes hostiles, clameurs révoltées et cris

passionnés, récriminations ardentes et superbes indignations, tout cela sous une forme semi-rude mais d'autant frappante, des idées de colère roulant sous des mots colorés, voilà le livre de Jules Vallès.

Sans doute, à ce propos, vont surgir d'énormes polémiques : l'*Art moderne* reprenant en Vallès mineur son vieux thème de l'art social ; la *Jeune Belgique* y répond par une marche funèbre de Kropotkine, ce qui était indiqué. Elle revendique hautement pour l'artiste le droit et le devoir d'avoir comme objectif non point une idée quelconque inévitablement issue de la République de Platon, mais seulement l'art, l'art pur.

Nous allons peut-être avoir l'air bien curieux, mais nous voudrions savoir quelle portée morale ont les fugues de Bach, par exemple, et s'il faut faire une différence quant à la portée sociale des opéras de Lully et de l'anneau de Niebelung, des têtes nerveuses d'Alfred Stevens et de la chasse de Ste-Ursule de Memling, de la Vénus de Médicis ou du dompteur de taureau de Mignon ?

## PETITE CHRONIQUE.



NT paru les *Essais de critique* de Charles Fuster. M. Fuster ayant négligé de nous envoyer son œuvre, les abonnés de *La Wallonie* continueront à ne point savoir ce qu'il faut penser de M. Charles Fuster et des *Essais de critique*. Ils ne s'en consoleront pas.

La *Basoche* vient de mourir. C'est une perte sensible pour le jeune mouvement littéraire bruxellois. Et nous regrettons d'autant plus notre vaillante sœur-aînée, que la *Basoche* et l'*Élan Littéraire* sont nés presque en même temps.

Depuis quelques mois, la *Basoche* représentait en Belgique l'avant-garde des symbolistes ; publiant mainte étude délicate et de nerfs affaiblis aux sentiments émoussés et affadis, mais aussi affinés et rendus plus subtils par cette fatigue de vibre issue d'une

activité long-séculaire Il nous souvient encore des tempêtes de railleries que souleva tel sonnet "décadent", ou telle fantaisie de verbe ahurissante d'imprévu signée René Ghil. D'autres suivaient, lançant des haros contre les couleurs vives, les reliefs saillants et tranchés, mais composant, très délicate et de teinte très douces, comme un écho lointain et sourd, bruissant à peine des pages fines et d'idées condensées, où semblait flotter la plaintive rumeur d'une brise très vague caressant des ramures de trembles.

Arnold Goffin donnait ses *visions*, essences amères, mais de parfum pénétrant; Hector Chainaye, son plein air ou sa *lune assassine* si suggestive! Et suivaient Luc Malper, élégant conteur de fantastique, Maurice Frison, plus réaliste, Charles de Tombeur, Ernest Mahain, puis les poètes André Fontainas, maintenant jeune Belgique, Albert Mennel de la Pléiade, Darzens et Quillard de la Pléiade aussi, Auguste Vierset. Enfin, en dehors du groupe, la *Basoche* a publié des pages superbes de Camille Lemonnier, une fantaisie de J.-K. Huysmans, des contes mélancoliques de Célestin Demblon, des vers de S. Mallarmé, Catulle Mendès, Edmond Picard, Jean Rameau, Jean Lorrain.

Les clercs de la *Basoche* étaient de nos amis, les noms le prouvent, et ce nous est un vrai chagrin de voir, au moment où sonnent les clairons de la gaie bataille, un de nos plus chers compagnons d'armes succomber.

Pourquoi pas?

Le service de la défunte revue est fait par la *Société nouvelle*.

Sur la terrasse de l'avenue Rogier restée nue jusqu'ici, s'est enfin dressé le "pendant", du dompteur de taureau. Le bœuf au repos qu'a créé le ciseau puissant de Mignon, pèse lourdement sur son socle, avec sa quiétude harassée d'aumaille ayant fini son dur labeur. Superbe est l'attitude de force tranquille, superbe la "vie latente", du groupe. Et, tels qu'on se figure ces rudes fermiers les héros d'Homère, le bouvier détache sur les flancs lourds muselés du bœuf, sa large carrure de mâle paysan.

Vis-à-vis du bœuf au repos, le dompteur de taureau lutte toujours avec son indomptable énergie, tordant ses muscles dans l'effort et broyant sa chair d'homme sur la chair stupide de la bête. Et, comme se défiant, les deux œuvres se dressent face à face, sans que l'énergie de l'un diminue l'ampleur de l'autre, splendides toutes deux de vie et d'action, également magistrales.

---

*L'Essai historique sur l'établissement du régime censitaire en Belgique*, que nous envoie M. G. de Trois Étoiles est, son titre l'indique, exclusivement politique et par là même absolument en dehors de notre cadre. Nous n'avons pas à nous occuper ici de M. Paul Janson ni de *la Bataille*, M. Paul Janson et madame *la Bataille* considèrent sans doute la littérature comme une bulle de savon et les artistes comme des songes creux ; qu'il nous soit permis de voir à notre tour dans la politique, tant cléricale que doctrinaire ou radicale, une bonne grosse vessie qui fait grand bruit sans avoir grand but : *much noise about nothing*.

Il nous est donc impossible d'analyser ici la brochure de M. G. de Trois Étoiles ; mais bien volontiers nous y constatons des qualités sérieuses d'énergie et de clarté.

---

Ont paru :

*Krotkaïa*, de Dostoïevsky, l'étrange et suggestif romancier, traduit par Halpérine.

*Cancans de plage*, par Inauth.

*Physiologies parisiennes*, par Albert Millaud, illustré par Caran d'Ache.

*La maison Plantin à Anvers*, par L. Degeorge, nouvelle édition.

*L'amour suprême*, par ce raffiné talon rouge qui a nom Villiers de l'Isle-Adam.

*A la recherche du bonheur*, par le comte Léon Tolstoï, le Russe au génie surplombant ; traduction de Halpérine, chez Perrin et C<sup>ie</sup>.

*Zo-Har*, par Catulle-Mendès. Charpentier éditeur.

*Les Faiseurs*, par Pissemsky, chez Plon.

---

# PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

**LIÈGE.**

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

---

## FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits,  
exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

---

## Rassenfosse-Brouet,

26, rue Vinàve-d'Ile, 26, Liège.

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite —  
Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets  
originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

---

## H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

## PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

**Allumettes Suédoises** (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.  
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.



Pour paraître le 20 octobre prochain

# LETTRES A JEANNE

PAR

JULES DESTRÉE

Prix en souscription 4 francs

chez V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie

BRUXELLES.

---

INDE



PERSE



CHINE



JAPON

M<sup>A</sup> SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

---

ARTICLES

DE

MÉNAGE

ORFÈVRERIE

ARGENTÉE

L'ART MODERNE  
Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA  
JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraison de 32 pages

**Prix d'abonnement 7 francs**

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA  
REVUE DE DEMAIN

PARAISANT LE 20 DE CHAQUE MOIS

**Abonnement 15 francs**

Administration : 41, rue des Écoles, Paris.

---

LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

**Abonnement 12 francs**

Administration : 99, rue Richelieu, Paris

**RENSEIGNEZ - VOUS**

AUX GRANDS MAGASINS DU

**PONT-DES-ARCHES**

Pour tous vos achats en

**Vêtements confectionnés pour Hommes,  
Dames & Enfants, Robes, Mérinos, Soieries,  
Draperies anglaises pour Vêtements sur  
mesure.**

Le fini des objets joint à l'élégance de la coupe  
et à la modicité des prix, justifient la vogue dont jouit  
cet établissement.

La grande Spécialité de la Maison

**F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>**

DE LIÈGE

est la belle confection sur mesure pour  
Hommes et pour Dames.

---

Envoi franco d'échantillons et de toutes commandes au-dessus de 20 francs.

---

**DEUIL COMPLET EN NEUF HEURES.**

1<sup>re</sup> Année. — N<sup>o</sup> 4.

La livraison 50 centimes

LA

WALLONIE

15 Septembre 1886

SOMMAIRE :

JULES DESTREE . . .	Lettres à Jeanne.
FERNAND SEVERIN. . .	} L'Inaccessible. Litanies.
FRITZ DE L'AULNAIE . . .	
RENÉ D'Y . . . . .	Les Femmes de lettres.
FERNAND SEVERIN. . .	} La Rivale. Chant de cor.
ALBERT MOCKEL . . .	
FRITZ ELL . . . . .	Louis Lacombe.
RENÉ D'Y . . . . .	Petite Chronique.

1<sup>re</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 4.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

COMITÉ DE RÉDACTION :

Albert MOCKEL, Gustave RAHLENBECK, Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1, 2 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 50 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 5 francs.

---

L'abondance de copie nous force à remettre au prochain numéro plusieurs articles bibliographiques, entre autres la critique de *Pro Arte*, l'importante étude de M. Edmond Picard.

## LETTRES A JEANNE.

## DÉCLARATION.

**D**EPUIS ce soir, lointain déjà, où je t'ai rencontrée, ô Mienne, irrésistiblement tu es entrée en ma vie, en moi, chaque jour davantage... Dans cette route pénible et sombre de l'existence où j'errais seul, attristé, indécis même à poursuivre et où bien des pierres m'avaient meurtri, bien des épines déchiré, ton amour a rayonné comme un soleil chaud et bienfaisant qui m'a mis du bonheur en l'âme et du courage au cœur...

D'un pas plus ferme, j'ai marché; les épreuves m'ont semblé moins dures maintenant qu'une dévouée était là pour me soutenir; j'ai dédaigné les Imbéciles qui affligent et les Méchants qui envient et qui blessent; plus vivement mon être épanoui a perçu la Beauté; plus intimement m'ont impressionné les harmonies douces et terribles de la Nature. Ton image mutine et charmeresse s'est fixée en mon esprit et a flotté dans mes rêves; ta pensée, de plus en plus, s'est mêlée à mes actions, à mes lectures, à mes songeries; c'est Toi que j'ai retrouvée dans les chimériques créations des poètes et dans celles que j'eusse voulu animer!

Et lentement, insensiblement, tu es entrée en ma vie, en moi, chaque jour davantage; maintenant tu y es, tu y règnes irrévocablement, et pour t'arracher de moi, il faudrait me briser le cœur en rouges éclats, qui pleureraient du sang. Une passion calme, mais profonde, ancrée aux plus intimes fibres, nous lie; et sa surface n'est ainsi tranquille que parce qu'elle est heureuse, comme une eau dormante que ne troublerait point le souffle des tempêtes! Mais viennent les jours adverses: elle pourra alors tragiquement se plaindre et sangloter, peut-être rugir et gronder dans une rage folle, elle saura toujours et certainement se dévouer!

Aussi je t'aime, Jeanne! Je t'aime pour toi, pour la grâce ondulante et voluptueuse de ta taille svelte et souple, pour le sourire charmeur de tes lèvres rouges, pour l'éclair provoquant de tes grands yeux bruns! car tu étais bien, ô Mienne, la maîtresse

attendue, longtemps espérée; et tu réalises cet étonnant prodige, cherché vainement, de n'être ni vulgaire ni vicieuse et de pouvoir à la fois te montrer spirituelle et bonne, aimante et chaste !

Enfin, mérite suprême qui délicieusement me trouble, comme un grisant parfum, très capiteux : tu m'aimes ! Et cet amour flatteur me fascine et m'enchanté aussi. C'est si bon de se sentir comme enveloppé de tendresse; d'être à deux au milieu des combats et des blessures de chaque jour; d'avoir un cœur ami pour vous bercer et vous comprendre, rire de vos joies et pleurer de vos peines ! Les mères seules savent aimer ainsi. Et quand elles ne sont plus, quand on a grandi, comme moi, parmi des vieux qui ne répondent point à l'incompressible expansion d'une âme jeune, on a si besoin de baisers, de caresses et d'amour. De l'affection maternelle, si complète, absolue, toujours prête au sacrifice, j'ai retrouvé quelque chose en toi et à l'ineffable charme de ce dévouement protecteur s'était encore ajouté un attrait sensuel exquis...

Aussi je t'aime, ma Jeanne. Je t'aime pour avoir sauvé ma jeunesse de la souillure des débauches communes, où j'ai vu des amis rouler; pour m'avoir préservé de toutes les vénalités et des compromis qui salissent l'Amour, l'Amour saint dont le nom auguste couvre ces infamies. Je t'aime pour le long bonheur que tu m'as donné, pour les souvenirs précieux que j'ai en la mémoire et qui me viennent de Toi ! Et si j'ose à présent parler à tous de mon amour, garde-toi de voir dans ces confidences une profanation d'intimes et inviolables secrets. De ces fables et de ces vérités où seuls nous saurons démêler le réel, les autres n'apprendront rien; qui sait même si la plupart ne te penseront point une création de mon esprit fantasque, une chimère idéale et vague née de mes espérances et de mes jeunes désirs, en sorte que tu serais, à la fois, mon Amante et ma Fille !...


Aussi je t'aime, ma Jeanne !...

JULES DESTRIÉE.

---

## L'INACCESSIBLE.

NAISMES.


 EPENDANT que ployés vers les sillons rebelles,  
 En des poses d'amants transis aux pieds des belles,  
 Mes frères abdiquaient l'ancétrale fierté,  
 Esseulé pour mes bras débiles et hanté  
 D'un songe où flamboyait à neuf la rouge braise  
 De mes pères, je vis par l'âme la genèse  
 D'une splendeur au sein des ombres du levant  
 Qu'illumina d'amour Jésus doux et fervent.  
 Aussi j'ose, sevré du soutien de mes frères,  
 Endosser le harnais d'azur des téméraires  
 Et Dieu guide mes pieds d'enfant vers le lointain  
 Où rayonne le Saint-Graal clair et hautain !

LES FRÈRES.

Frêle oiseau voyageur ailé de neige vierge,  
 Voyage insoucieux du nid et de l'auberge ;  
 Nous sourions de tes mépris, fougueux enfant,  
 Tu reviendras le cœur vide et moins triomphant.

NAISMES.

Donc je pars aguerri, frères, par vos menaces.  
 O mon désir ancré dans les parois tenaces  
 De mon âme, attisé d'illustres visions,  
 Envolons-nous vers de sereines régions  
 Où ne m'atteignent plus les doléances vaines.

HONORIA.

Ephèbe dont un sang de foi gonfle les veines,  
 Naismes, blond pèlerin, je t'aime et je te veux.  
 Le soleil me regarde et baise mes cheveux  
 Glorieux comme un fleuve où le couchant se baigne ;  
 Mes lèvres ont l'éclat d'une rose qui saigne



Et mes yeux des bleuets fleuris parmi des lys.  
 Quand tombera pour toi ma robe aux vastes plis,  
 A l'aspect aveuglant de ma chair pâle et nue,  
 Tu diras voir un astre émerger de la nue.  
 Naismes, j'ai des senteurs douces aux cœurs brisés,  
 On goûte l'infini dans un de mes baisers  
 Et ma bouche et mon sein distillent pour ta joie  
 Une ivresse animale et fauve où l'on se noie.

NAISMES.

O Saint-Graal caché derrière l'horizon !

GISELE.

Beau fils à qui l'orgueil tient lieu de tout blason,  
 Arrête-toi parmi la fraîcheur des feuillées,  
 Où s'éplorent l'écho des chasses en allées  
 Et le doux bragement des grands cerfs altérés.  
 Tu verras luire à l'ombre auguste des fourrés,  
 Dans le vierge cristal des fontaines frileuses,  
 Comme un soleil voilé, mes blancheurs onduleuses.  
 Mes eaux te chanteront la musique d'oubli  
 Et je t'enlacerai moelleusement du pli  
 Serpentin de mes bras, sous les ténèbres vertes,  
 Et tu sera guéri des misères souffertes.

NAISMES.

O la splendeur d'airain des dômes triomphaux,  
 Et des croissants fendant le ciel comme des faux !

BONNE.

Naismes, aventurier intrépide et farouche,  
 Combien me charmeraient les baisers de ta bouche !  
 Joliesse de vierge en bouton, et de fleur  
 Près d'éclorre, cheveux magiques dont l'ampleur  
 Evoque la chanson molle des vagues lasses,  
 Grands yeux flambants d'espoir et chargés de menaces,  
 Chair neigeuse aux reflets de corail et de sang,

Corps héroïque, frêle, indécis et puissant,  
 Androgyne de mes rêves pervers, ô Naïsmes,  
 Je t'adore et je veux en retour que tu m'aimes,  
 Et que ton front repose un soir entre mes seins.

NAÏSMES.

Je marche inviolé sous la garde des saints,  
 Mais l'aurore espérée est à venir encore...

CHŒUR DES FEMMES.

Naïsmes, tu ne verras jamais poindre d'aurore ;  
 Et quand tu reviendras, ton rêve évanoui,  
 Mendier nos baisers dédaignés aujourd'hui,  
 Rancunières et par d'autres héros aimées,  
 Nous te refuserons nos lèvres parfumées.

## LITANIES.

*Pour Georges Garnir.*



Toi qui trônes dans ta dédaigneuse beauté,  
 Plus belle qu'une sainte et qu'une déité,  
 Epargne-moi !

Toi dont les yeux sont pleins d'horreur et de ténèbres  
 Comme les étangs morts sous les halliers funèbres,  
 Epargne-moi !

Toi dont le noble front est plus froid et plus clair  
 Que la neige qui dort sous la lune, en hiver,  
 Epargne-moi !

Toi qui souris avec la grâce de l'aurore  
 Eveillant les ramiers sous le chêne sonore,  
 Epargne-moi !

Toi dont vibre la voix comme un écho lointain  
 De psaumes entonnés par un orgue hautain,  
 Epargne-moi !

Toi dont le col a la sveltesse des beaux vases  
 Et la chaude lueur des antiques topazes,  
 Epargne-moi !

Toi qui sur la candeur de ton sein vierge encor  
 Déroules tes cheveux comme une guimpe d'or,  
 Epargne-moi !

Toi dont les bras d'ivoire ont l'étreinte languide  
 Des serpents accouplés sous la feuillée humide,  
 Epargne-moi !

Toi qui marches avec la rythmique lenteur  
 Des blancs cygnes voguant sur un lac enchanteur,  
 Epargne-moi !

Toi dont la vaste jupe a les murmures vagues  
 D'une plage déserte où s'éplorent les vagues,  
 Epargne-moi !

Toi qui sondes les cœurs d'un seul de tes regards  
 Et devines l'ennui des poètes hagards,  
 Epargne-moi !

Toi dont les longues mains aux savantes caresses  
 Ea glissant sur les fronts endorment les détresses,  
 Epargne-moi !

Toi dont l'haleine plus suave que l'encens  
 Affole les cerveaux et tisonne les sens,  
 Epargne-moi.

PRIÈRE.

O Toi qui traversas comme un torrent ma vie,  
 Et t'en vas promenant une âme inassouvie  
 Par un pâle désert semé de cœurs flétris,  
 Détourne de mon front tes sévères yeux gris,  
 Et fais que dans mon cœur endolori de rêves  
 Ton amour n'aille pas enfoncer ses sept glaives.

## PICCOLO.

## I.

**H**É le chien maudit, le gueux, le béquillard!... Hé! vois donc son fardeau!... Le puant, le galeux!... — Va, pousse, encore un coup!... Pour lui cette taloche!... Aïe! Merci... Prends garde, femme, ça mord!... Gare là-dessous... pour lui... pan! Sur la tête!... Va donc, tape dru! Ça le redressera, le bancal, le pouillard!..

Ainsi hurlait, se bousculant, ivre et déchainée, une foule compacte, étrange, de rouliers, d'histrions, de rôdeurs et de filles, qui se pressait délirante et furieuse autour d'un pauvre enfant porteur d'un pauvre chien.

Là-haut le beau ciel d'Italie étendait sa nappe azurée et les rayons du midi tombaient droit, éclaboussant les vieux pignons de la cité du Dante et fouillant sans merci ce monceau de guenilles, ce ramassis hideux d'êtres suant le vice et exhalant la honte.

Et l'enfant se traînait, boitant, gémissant, cherchant à gagner le *Ponte-Vecchio*.

Ses jambes maigres, en fuseau, ployaient sous le poids d'un corps démesuré, énorme; par un caprice cruel et bizarre, la nature semblait avoir ramassé toutes les chairs pour en former une excroissance insensée, absurde, qui partait des épaules, enfouissant la tête, annihilant la poitrine et absorbant les organes dans un tout effrayant, hideux et difforme. — Les contractions de sa pauvre face blême disaient assez l'épouvante et l'angoisse qui lui mordaient le cœur et sous la touffe épaisse de crins mêlés d'un brun roux qui lui couvraient le sommet de la tête et achevaient de donner à toute sa personne un caractère étrange et sauvage, deux grands yeux ronds et glauques, ouverts démesurément et d'une fixité saisissante, reflétaient parfois comme des lueurs d'une intelligence précoce et surhumaine.

Il se traînait effaré, esquivant les coups qui pleuvaient drus comme grêle et serrant dans ses bras un chien maigre, dénudé, tremblant de peur et de fièvre.

— C'est quelque nobillon — disait l'un — descendant des *Strozzi*!... — Fi donc! un *Ciampi* pour le moins — disait l'autre — Ou bien — fit un troisième en riant — un seigneur échappé de la *Casa di Lavoro*! —

Et le tumulte allait sans cesse grossissant et l'enfant aux béquilles poursuivait son calvaire....

Mais, comme il allait toucher au pont, son pied buta soudain contre une dalle brisée et sa jambe pliant aussitôt, il roula par terre....

Alors, ce fut comme un déchaînement de cris et de huées.... L'enfant, couché sur le dos, serrant toujours le chien contre lui, se débattait, essayant vainement de se relever.

— Hé, donnons-lui donc un coup de main!... — s'écria un jeune gars aux yeux louches, à l'expression mauvaise, et, se frayant un chemin à coups d'épaule, il saisit l'enfant par la jambe, et le balançant au-dessus du parapet : « Vie ou mort ? » demanda-t-il... Un seul cri s'élevant de toutes parts répondit : « A mort, à mort! » —

Un instant l'enfant tourbillonna dans l'air, puis un bruit sourd se fit entendre et l'Arno qui venait d'entr'ouvrir sa robe verdâtre, la referma aussitôt donnant asile au déshérité que cette foule ivre et stupide poursuivait de sa haine aveugle et cruelle.

Alors, comme si toute cette effervescence était tombée d'un coup, mendiants et drôles, filles et gueux restèrent immobiles, pressés sur le pont, scrutant anxieux la profondeur des eaux....

Là-bas, une masse noire glissait, rapide, laissant sur la rivière une traînée d'écume, pour disparaître soudain dans un creux sombre que présentait la muraille.

## II.

Sur l'escalier de pierre qui conduit à la vieille mesure, Piccolo, sauvé du naufrage, est assis et caresse son chien... Il songe à l'aventure de la veille et se demande pourquoi cette foule bruyante les a traqués de la sorte... Il attend que les heures les plus chaudes soient passées pour se rendre comme d'habitude sur la place où se dresse la Campanile et là, seul, isolé parmi tout ce

monde qui court aux affaires ou aux plaisirs, tendre la main dans l'espoir d'une aumône.

Mendier est pour lui chose naturelle : orphelin depuis sa naissance — sa mère étant morte en lui donnant le jour — incapable de fournir un travail quelconque, il n'a point d'autre ressource. Aussi chaque après-midi le voit-on se traîner à travers le dédale des rues de la vieille cité toscane, éveillant la pitié des uns, la répugnance des autres et récoltant souvent les sarcasmes, les injures et les coups de tout ce que la ville contient de bas, de vicieux et de lâche...

Mais soudain un refrain jeune et joyeux a frappé son oreille. C'est là-haut sous les combles, derrière ces vieilles fenêtres à plombs étroits, Annetta, la jolie marchande de violettes. Cette voix, Piccolo la connaît et tandis qu'il écoute, un sourire de bonheur éclaire son visage. Il la revoit, idéalisée, la belle enfant aux regards si doux et si troublants, il se souvient de cette soirée où rentrant désespéré, sans un *quattrino*, harassé de fatigue, mourant de faim, il avait vu Annetta lui apporter une part du souper qu'elle avait préparé pour elle-même...

Et son cœur bat plus vite, et c'est presque en chantant qu'il ramasse sa béquille et entreprend son pénible pèlerinage de chaque jour.

### III.

La foule passait se rendant aux vêpres et c'était plaisir de voir les jeunes florentines allant, les yeux baissés, sous l'escorte des duègnes, où les appelait la voix grave du bourdon de la cathédrale. Les couleurs éclatantes se mariaient au soleil en un chatolement bizarre et les robes les plus simples, les plus modestes se couvraient de tons riches et somptueux. C'était un va-et-vient de gens de toutes classes, de toutes espèces ; on parlait haut, on marchait vite, on souriait en rougissant aux œillades...

Et Piccolo, immobile dans ce mouvement, indifférent à ce spectacle, sans même se demander pourquoi lui seul était là, relégué, abandonné comme un paria de cette société animée, luxueuse et bruyante, regardait passer et repasser cette foule qui souvent s'écartait de lui.

Mais soudain il tressaillit : là-bas au milieu de la place, une petite marchandé de fleurs causait avec un jeune et beau soldat. Annetta, car c'était bien elle, riait comme une folle aux discours du jeune homme, puis tout à coup elle lui prit le bras et ils s'éloignèrent.

Piccolo, affreusement pâle, sentit deux grosses larmes rouler le long de ses joues. Il venait seulement de comprendre et dans l'instant il se représentait toute sa laideur et sa difformité.

. . . . .  
A la vesprée, un paysan s'éloignant de Florence passait près d'un étang bordé de quelques arbres lorsqu'il entendit un chien hurler sourdement. En s'avançant il vit pendu par le cou à une branche, un pauvre enfant que le vent du soir balançait sur l'eau.


Le corps se reflétait dans l'onde où quelques nénuphars ouvraient encore leurs grands yeux étonnés tandis que d'autres clignaient déjà des paupières au soleil couchant.

FRITZ DE L'AULNAIE.

## LES FEMMES DE LETTRES.

Paris 20 Juillet.

*A monsieur F. M.*

 EN a parlé beaucoup et on en parlera beaucoup encore, pourquoi ? Pas au point de vue littéraire, certainement. Je crois plutôt pouvoir, sans être téméraire, supposer que, si les chroniqueurs ont aimé de tout temps à discuter les mérites des bas-bleus, c'est poussés par une curiosité instinctive et aussi par le plaisir que les mâles ont de tout temps éprouvé à parler femmes. Parmi les biographes des petites Scudéry de toutes les époques, certains ont bien voulu reconnaître que la femme pouvait parfois être artiste ; d'autres, comme Barbey d'Aurevilly, se sont distingués par leur fureur mysogyne et ce ne sont pas les plus dédaignés. Peut-être est-ce l'amour de la femme qui est

femme et n'est que cela qui a poussé ces peu galants contempteurs de la gent plumitive à tournure à ridiculiser celles qui voulaient être plus ou moins que la nature les avait faites; ce ne serait alors que demi-mal, et si je ne savais pas M. d'Aurevilly si modeste, je dirais que l'auteur de *Brunnel* n'a pas eu trop à se plaindre de son bruyant antagonisme contre la partie de nous la plus agréable quand elle veut bien n'en être pas la plus insipide.

Au reste, les fureurs des uns et les ricanements des autres n'ont pas empêché et n'empêcheront jamais la femme de tacher ses doigts d'encre. La plume a parfois pour elle d'impérieuses séductions. Je connais des gens que cette manie éceure.

Donc les femmes de lettres existent encore et il est à croire qu'il y en aura toujours. L'Éternel en confiant à nos bons soins une chose parfois jolie et qui est généralement sensée l'être, semble avoir pris à plaisir de nous faire payer en monnaie très précieuse les courts instants de délices qu'elle nous procure, et ce sont les cuisinières qui servent de palliatif aux écrivaines. Toute médaille a son revers; l'endroit ici est particulièrement délectable, pour certains l'envers a des charmes; en fait de goûts point de disputes: et si je hausse les épaules quand je vois quelque malin qui se prétend raffiné savourer avec des airs d'aise un roman écrit sur un guéridon, c'est avec une envie de rire plutôt qu'avec une envie de me fâcher.

Notre siècle a vu s'épanouir pas mal de gloires corsetées; en faire l'historique serait trop long, et je serais certainement fort embarrassé de juger au point de vue anecdotique des œuvres — œuvres si l'on veut — dont je n'ai pas eu l'heur de voir l'artisan. Je prends la femme de nos jours, et constate avec une terreur profonde que la manie d'écrire s'introduit avec un entrain désespérant dans les chambres à coucher de nos amies. C'est une avalanche de prose poudrederisée, de vers qui puent la confection et larmoyent avec effort, quand ce ne sont pas de petites cochonneries à l'usage des vieux messieurs pour qui la main des femmes a toujours de pervers attrait. Si c'est banal on dit: Elle débute; si c'est malpropre on dit: Elle était catin, et voir une catin écrire,



c'est drôle, le propre du métier étant de se montrer nulle; si c'est sérieux grotesquement on dit : Elle se trompe peut-être, mais le livre dénote chez une femme une profondeur d'esprit peu commune, de sorte que, par une suite de fort naïves déductions, on en arrive à se servir de l'infériorité évidente de la femme pour la déclarer supérieure à l'homme.

Et c'est ce qui me fâche un peu à la fin. Prenez le gratin de tout ce qui griffonne en jupon, ici, elles sont sept — les sept plaies d'Égypte, — qui ont à peu près autant d'esprit qu'*un reporter*, je ne les nomme pas pour ne pas faire une réclame même menue à l'écoulement de leurs produits. Mais les sept sont faciles à trouver, et la galanterie coûtant peu de chose à ma franchise me fait sans effort garder le silence. Il y en a quatre qui sont vieilles, deux jeunes, et une, pas la moins drôle, qui n'est ni vieille ni jeune, ni rien du tout. A elles sept, elles remplissent les gazettes de leurs prouesses littéraires; pas de mois qu'elles n'éjaculent quelque nouveau livre ou quelque brochure, pendant leurs ouvrages avec la sérénité de poules qui savent que le cocorico de leur coq ne leur manquera pas. Les coqs — oh ! au figuré — sont les chroniqueurs à l'âme chevaleresque et quelquefois aussi les éditeurs qui les paient. Cet alphonsisme littéraire s'affiche avec une gaucherie impudente et un cynisme qui est de la bêtise; l'indulgence affectée des rédacteurs d'annonces devant à la longue une protection reconnue, on en vient à se demander pour quel motif ces femmes qui, quoique écrivains, peuvent être honnêtes et le sont, je le crois, acceptent de pareils services. Il vient à l'esprit des gens malintentionnés ou même des indifférents instruits par hasard de ces bizarres compromis, qu'une femme écrivain, portée de par son état à avoir besoin de tout le monde, n'abuse de quelques privilégiés que parce qu'il lui est très facile de lui payer son travail et ses ennuis. Supposition purement gratuite et fausse, c'est évident, mais qui prouve surabondamment que par la passion écrivassière la femme en arrive forcément à perdre la notion exacte de ce qui est et peut la compromettre.

La passion des lettres démoralise la femme, ce qui m'est égal; elle l'abêtit et l'enlaidit, ce qui m'importe beaucoup. Tout ce qui est féminin en elle disparaît à la longue; à force de s'user les coudes sur les tables, les coudes se percent et la peau se ternit, les yeux se gonflent, les joues pâlissent et se rident, la voix se casse et les seins s'avachissent, débarrassés nécessairement de l'étreinte du corset aux heures longues du travail. En le perpétuel contact des hommes, nos amies se fripent comme un satin sur lequel un goujat se serait vautré; non contentes d'y perdre leurs charmes physiques, elles y laissent les seules qualités de sensibilité exquise qui les distinguent de l'animalité jouisseuse; entrées dans le tabernacle duvetées comme de belles pêches, elles en sortent rancies, noircies comme des poires d'hiver, — des poires tapées. Une vieillesse prématurée les courbe; la vieillesse des sens et la vieillesse du cœur accompagnent la décrépitude morale; frottées au rude contact de la lutte artistique, elles en reviennent meurtries et presque toujours, chose bizarre, plus enrégées. Elles ont pris les défauts des mâles, elles conservent les travers de la femelle. Résultat prévu que cet androgynat. Qu'on en prenne cent, qu'on en prenne mille, elles en arrivent toutes à ce hideux résultat, et cependant le nombre des dévoyées augmente sans cesse, et elles écrivent, les malheureuses, souvent pour écrire. D'aucunes cependant y puisent des ressources nécessaires; elles en vivent et ne peuvent vivre que de cela, disent-elles. Je les plains bien sincèrement, car la vie qu'on est convenu d'appeler la vie artiste, cette existence affreuse, tuante et salissante qui se traîne dans les bureaux noirs des rédactions et dans les officines des éditeurs, doit leur infliger à chaque instant de bien dures souffrances, doit les martyriser et les amoindrir. J'ai pour celles-là de la commisération, non de la rage, car il leur faut oublier bien des susceptibilités, cacher bien des effarouchements, si elles sont pures, et bien des colères.

Pour me résumer, la femme n'est point faite pour le combat acharné des lettres, entre hommes. Il y a des malpropretés de cuisine, des outrances de paroles, des excentricités de vie en

dessous qu'elle ne doit point connaître et qu'on ne peut lui cacher si elle vient à se mêler à la bande des pondeurs de prose; elle doit être exclue des lettres par nécessité. Car, de deux choses l'une, ou elle est mariée, mère de famille et se doit aux siens de ne point s'exhiber comme une chose curieuse, de ne point laisser voir le tréfond de ses pensées, de ne point donner les vibrations de son être au premier venu; ou bien elle est libre et seule et la difficulté primitive se double de l'impossibilité absolue de sortir saine du coudoisement interlope d'un milieu complexe.

Et pour l'une comme pour l'autre, à cette considération fondamentale, irrécusable, viennent s'en ajouter des tas d'autres, spirituelles et impertinentes, mais probantes que je crois avoir suffisamment indiquées pour ne point être obligé d'y revenir — par galanterie, toujours.

RENÉ D'Y.

## LA RIVALE.

**J**E sais des vesprées blêmes de navrure et d'épouvante, des soirs plus roses que la joue des fiancées, des crépuscules, hélas! où se meurt le soleil, tandis que roule vers les horizons, comme une mer, l'ineffable misèrere des choses.

Mais un soir me fut donné dont à jamais mon cœur gardera dans ses fibres l'étrange et indéfinissable parfum: tel un coffret suranné enserre et affine de vétusté la mièvre senteur des roses d'amour que lui confièrent les pieuses mains d'antan.

La Béatrice dont ma pensée est obsédée et qui s'angélise dans l'azur appâli de mes songes, était auprès de moi sur la berge déserte, à l'heure où le jour vacille, et mes mains jalouses d'attouchements moelleux erraient dans ses cheveux épars, sur ses joues, sur ses mains, tour à tour et avec un égal délire.

Etendue dans l'herbe rose de thym en fleur, la tête renversée sur mes genoux qu'elle inondait des boucles fauves de sa toison d'or brûlé, les lèvres belles et avides, les mains longues nouées à mon cou dans une étreinte où j'avais souvent trouvé l'infini, elle

me souriait, l'étrange amante, et ses yeux me regardaient à travers des larmes.

Nulle part ailleurs je n'ai retrouvé ces yeux-là, plus naïfs et plus rêveurs que des prunelles enfantines, en apparence, et pourtant armés d'une féline clairvoyance et plus chargés de pensée que les vertigineux et à jamais insondés regards des grands sphynx. La chair passionnément pâle et saturée de fluide érotique recélait une puissance quasi démoniaque. Béatrice palpait d'une rare et menaçante animalité, aussi femme qu'il est possible de l'être, c'est-à-dire perverse au délire, cachant Sodome et Ninive dans le moindre pli ambré de sa chair blanche et les ruses de Satan sous les oripeaux de la niaiserie sentimentale.

Et ce soir, elle me possédait plus que jamais, jusqu'aux moelles, sans qu'une seule onde de sa robe sombre et vermeille se fût encore dérangée pour le plaisir.

Mais cette maîtresse invulnérée jusqu'alors et à qui je ne connaissais pas d'ennemie capable de desserrer seulement l'étreinte de ses bras, Béatrice avait une rivale et ne tarda pas à la sentir.

Au cours de ses dissolvantes caresses, le soleil était couché refermant, sur le ponent écarlate, des voiles de crépuscule, puis des rideaux de nuit. Dans la plaine défilèrent les rustres, amants des glèbes, brisés de rut et muets, les femmes orgueilleuses et sereines sous les gerbes glanées, les chevaux et les bœufs traînant d'un pas grave les chariots aux essieux criards, les enfants éparsemés au bord des champs ou pendus aux mamelles des mères, et cette foule s'en allait et regagnait les villages proches avec une grandeur primitive et biblique.

Et quand l'ombre fut close, par l'espace hanté des mélancolies crépusculaires, une plainte courut, grossie en rumeur, magnifiée en hymne et la terre frémit. Les ormes, les saules, les frênes, les hêtres et les chênes agitèrent leurs chevelures, les moissons heurtèrent leurs surfaces ondulées en vagues, moirées en tapis fastueux. Et ce fut un tutti grandiose accordant le soupir des grands marais, le friselis des sources, la clameur des hautes feuillées, la chanson des bosquets, le roulis des blés et d'autres voix pleines d'infini, d'autres voix pleines de mystère.

Je m'étais dressé, repoussant du geste Béatrice qui restait étendue sur le sol, souriante et moqueuse, et j'écoutais, le front haut, haletant, dans l'extase.

Et les voix me semblèrent chanter : " homme, mon fils, je suis la mère et l'amante, je suis la Nature, couche-toi dans la plaine à l'ombre de mes mamelles comme un nouveau-né, endors-toi sur mes lèvres comme un amant. „ Et je crus la voir étalant sous les étoiles naissantes son immense et fauve nudité, les bras ouverts pour l'étreinte, glorifiée des bois, des moissons et des prés....

Puis la nuit se fit dans la plaine et les voix se turent.

Béatrice, la femme, me reconquit avec un sourire d'orgueil, mais un instant je m'étais évadé de son charme au spectacle de ce soir magique plus doux que toutes les voluptés de l'amour — mais si court !

Et la Femme triompha de la Nature.

## CHANT DE COR.



PAR monts et vaux, au loin, sous la forêt sonore,  
L'airain s'éploie.

Plus lugubre et plus doux qu'un sanglot de mourant  
Le chant reprend.

L'écho s'enfle et sur la sauvage ardeur des foules  
Roule ses houles.

Et s'en vont chevauchant d'écumeux palefrois  
Moines et rois,

Barons aventureux, fauves marquis, burgraves  
Muets et graves;

Et soufflent les veneurs leur souffle triomphant  
Dans l'olifant !

Et courent, langue au vent, jappants, la gueule en flamme,  
Au daim qui brame,

Les dogues et, battant au trot les destriers,  
Les lévriers.

Et passent veneurs et limiers, liesse et rage  
Comme un orage.

Et, les bruits expirés, voici vibrer encor  
Le chant du cor!

Vibrer si tendrement dans la molle vesprée  
Rouge et dorée,

Que mon âme, s'ouvrant aux tristesses des glas,  
Pleure tout bas.

10 Mai 1886.

FERNAND SEVERIN.

## FÉE PAPILLONNE !

*A J. G., mon espiègle et jolie camarade.*

### I

**U**N éclair de soleil illuminait de chaude joie le parquet de mon appartement; des bandes de feu balancées entre mes rideaux se déroulaient sur les meubles, allumant un brillant foyer de gaieté dans la quiétude de la petite chambre où je m'éveillais sous le baiser bienveillant des glorieux rayons d'or.

— Salut, royal Soleil, mon brave ami!

Et je me levai rapidement, je descendis au jardin, j'allai voir de plus près le soleil, ce bon vieux soleil, le joyeux camarade des jours heureux, le philosophe consolateur des époques noyées de larmes. Je courus au soleil ce jour-là comme un enfant court à la vie, sans savoir, pour apprendre ce qu'elle contient et deviner ce qu'elle promet. Le soleil me lança un splendide sourire et nous partîmes ensemble en promenade par les bois, à l'aventure.

## II

Je marchais dans l'étincellement de gemmes d'une fraîche matinée d'été, parmi les larmes de rosée et les soupirs de brise que répandent les taillis frustes et rudes dans la mollesse pâmée du réveil. Les arbres dont la force n'avait pas encore décréu, montraient des airs solides de braves guerriers, sous leur cuirasse humide où ruisselaient les reflets de lumière; et d'autres, chenus, moussus, barbus de parasites, semblaient l'antique et mélancolique génération des premiers nés contemplant, l'œil voilé par la tristesse d'une ombre, la grande forêt envahie par les jeunes. Ils avaient, ces jeunes, des mines de combat, une moustache de frondaisons hostiles, les regards pointus comme des épées, avec des allures redressées de bravaches et des gestes de branches qui leur donnaient une attitude crâne d'arbres bien découplés.

Et là dessus le grand Soleil, l'ancêtre de tous, laissait planer la douceur chaude de son regard indulgent.

Des mousses étincelaient en un fourmillement d'étoiles humides, et mes pieds froissaient avec peine ce firmament de rosée, comme si de petites âmes eussent palpité sous ces brins mignons de matière animée; comme si, du grand cœur de la mère Nature, des pléiades de petits cœurs fussent nés pour se loger dans les yeux de perles qui brillent sur les herbes et dans les chevelures céculéennes qui appendent aux ramures dentelées.

Et soudain, comme cette pensée m'était venue que j'écrasais des vies, que je blessais des âmes, que je torturais des cœurs saignant de cuisantes douleurs, il me sembla que de la Forêt tout entière une voix s'élevait, avec un souffle de vent tiède et parfumé, pour me chuchoter en un accord de mille petits cris confus :

“ Oui nous vivons, oui nous sentons, oui nous pensons ! Et nous sommes vies, cœurs et âmes, car nous sommes matière : et la matière anime la matière par la Force qui vibre en elle. „

## III

Alors, de partout surgirent des silhouettes parlantes de vieux arbres bavards qui me contaient l'histoire ancienne; de jeunes

plantes coquettes, glorieuses dans un éblouissement de pétales et qui voulaient m'intéresser à leur sort; des mousses insinuantes qui cherchaient à me retenir par les pieds.

Et les plantes fleuries disaient :

“ Viens promener ta solitude parmi nous, seules nous saurons charmer la détresse spleenétique qui ronge ton existence. Nous avons les effluves capiteux qui donnent l'oubli, ceux qui inspirent la foi dans l'énigme de l'A-Venir.

Viens, nous sommes les félicités immortelles, les délices qui brisent les muscles dans l'infinie mollesse de la Volupté, les désirs qui mordent la chair et la lèchent avec des langues de feu, les yeux troublés longuement reposés sur les yeux après les extases des sens; nous sommes la vie active, la vie bouillonnante, viens! nous sommes le bonheur, viens, viens, nous sommes les joies païennes, nous sommes le Soleil! „

Mais le Soleil montra brutalement sa face irritée de Dieu dont on profane le nom. Ses yeux indignés lancèrent de radieux éclairs où s'échevelaient des flammes cuisantes de mépris. Et ces dards atteignirent les fleurs pauvrettes qui pâlirent soudain de douleur, puis rougirent de honte et enfin jaunirent, fanées, dans la révolte de leurs membres ardés et desséchés par une puissance infrangible. Je remerciai le Soleil de m'avoir délivré des fées perverses. D'autres me tendirent les bras : les petites mousses, humbles et discrètes sous l'égide des hautes plantes.

#### IV

Des envolées d'appels suppliants s'élevèrent de la terre verdie et les voix des odeurs silvaines du thym et du serpolet entrelaçaient leurs paroles en cris âpres et désespérés. Les yeux de chat ingénus et parleurs que la rosée égrène sur le sol, ces yeux semblables à des pierres précieuses enchâssées dans l'agate resplendissaient sur le gazon dans un miroitement splendide.

Et ces regards de l'herbe me lançaient des ceillades naïves, des instances enfiévrées, mais inconscientes dans leur tyrannie.

“ Viens! priaient les mousses, viens, couche-toi parmi nous et reste ici, garde-nous pour toi. Nous t'aimons, nous te parfumerons



d'essences forestières et de senteurs rafraîchissantes. Nos prunelles de rosée — car la rosée est la vue des mousses — n'auront pour toi que des regards voilés de tendresse. Reste, nous t'aimons ! Reste pour nous protéger contre les plantes mal intentionnées, nos voisines.

Elles nous veulent du mal parce qu'elles nous savent pures, et pour nous mettre à l'abri de leurs machinations perverses nous avons dû nous placer à l'ombre de cette haute fougère immobile : c'est notre abri. Mais il nous condamne à une vie casanière ; restenous, avec toi nous serons libres et toutes les petites âmes que la Nature a faites en nous, toutes ces petites âmes feront un cortège de sympathies ailées autour de ton âme à toi ; et nous garderons ton corps si ton esprit divague. Vois, ne sommes-nous pas assez belles pour cet office, nous les chastes, nous les candides, les non souillées, ingénues au cœur tissu d'or, nous, chrétiennes, dont les pensers même ont la limpidité bleue du lapis lazuli. „

Mais le Soleil veillait, l'ami Soleil ! Il cacha sa large face derrière la cime opaque d'un noyer et l'ombre se fit. Aussitôt mousses perdirent regards, éclat, parfums : et je laissai les ingénues avec leur charme faux de toilette empruntée et la noirceur cachée — peut-être non-voulue — de leurs triomphants cœurs de vierges.

Et les fleurs impures n'osaient plus m'attarder en appels convulsifs, et l'étreinte humide des herbes avait molli sous mes pas. J'arrivai bien vite à la lisière de la Forêt.

## V

Dans l'ensoleillement de joie brûlante qui bouillonnait par les champs, surgit la masse rose d'un énorme jardin. Des assemblées piaillantes d'oiseaux chanteurs, perchés dans les arbres en un chœur bruyant de gazouillis, lançaient du haut des épaisses ramées un concert vague où trillaient par échappées des soli égosillés. Une vapeur de parfums s'élevait de l'étendue fleurie du jardin, et aussi des ondes attiédies d'air caressant qui se bousculaient par moments jusqu'à l'orée du bois. Au loin, parmi les flots de tendre verdure qu'apportaient les feuilles printannières,

s'amoncelait vers le ciel l'énorme écroulement d'un temple antique. Ce temple, jadis édifice imposant, se voyait aujourd'hui débordé, bouleversé par la puissante poussée des nouvelles générations de plantes. Autrefois IL les avait maintenues hautainement sous son ombre, maintenant ELLES l'ombrageaient. Et la vieille carcasse du temple, — ancien colosse, — n'était plus qu'une ruine bizarre et vacillante d'où se détachaient sans cesse des pierres vermoulues tombant en poussière sur le sol. Doucement j'avancai, à petits pas d'oseur indiscret, et pénétrai dans le jardin.

J'entrevis sous un effeuillement très doux de pétales que laissaient palpiter au soleil un groupe de roses-thé, marchant avec de gentils bonds de caprice juvénile, j'entrevis l'élégance d'un corps divin de femme. Oui j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuagelet, perdue dans les effluves des subtiles haleines évaporées des fleurs, j'entrevis la fée Papillonne papillonnant sous les roses-thé.

Elle dirigea vers moi ses pas mignons ; et ses pas, la vue de ses pieds minuscules sautillant dans l'air sans froisser les parfums, sa vue chassait bien loin le souvenir des fleurs perverses et des herbes ingénues.

Elle parla.

“ Viens courir dans ce jardin, dit-elle, il est peuplé de souvenirs vibrants et d'étincelantes promesses. C'est ici que git l'oubli des malheurs sans que la douleur du matin rallume les blessures qu'avaient éteintes les joies de la nuit ; c'est ici que circule le plaisir dans les tièdes ondulations de la brise.

Comme moi, je le sais, tu veux du neuf, du non-vu, de l'autre-chose. Cheminons de compagnie ; ton caprice vaut ma papillonnerie. „

— “ Fée Papillonne, tu es légère et tu es suave ! et comme si ton désir changeait le cours des choses, tu sais acquérir la force paysanne ou devenir gracieusement transparente et pâle, délicate de nervosité comme les roses-thé qu'effeuillent tes doigts rêveurs.

Oh que tu es loin de la frigide Raison ! que tes bonds de cabri font basculer le Prévu, le Deviné, l'Arrangé !

Fée Papillonne, je t'aime ! Tu as la spontanéité enfantine et gamine qui subjugué mes adorations ; et tes caprices sont mes dominateurs. Tu trottes ou tu galopes au hasard par les sentiers de la fantaisie, à la chance de l'aventure, et tes désirs sont vagues comme le souvenir des êtres disparus. Tu as l'attrait énigmatique du non-connu, le charme de l'imprévu et la fluidité trompeuse des nuances chatoyantes. Fée variable à toi mes élancements de passion, en attendant que passe le prochain PEUT-ÊTRE. „

Mais Papillonne déjà fuyait à sauts rapides et mignonnets. Elle me lançait des baisers en tournant la tête et de ses lèvres semblaient s'envoler des fleurs dans un nuage de pétales soyeux.

“ Adieu, adieu, cria-t-elle. Je ne puis m'arrêter, je ne puis ! „

Elle s'effaçait dans le retrait d'un massif d'arbres et de nouveau, — dans le très loin, vague, là-bas, au bout du jardin, — j'entrevis, effleurée par l'ombre d'un nuagelet, radieusement chevelue de lumière, sous un effeuillage très doux de parfums qui palpitaient au soleil, j'entrevis la Fée Papillonne papillonnant sous les roses-thé.

Et je partis, promenant mon caprice vers un nouvel Ailleurs, tandis que mon ami le grand Soleil regardait, regardait avec de gros yeux d'or satisfaits.

ALBERT MOCKEL.

---

## LOUIS LACOMBE.

MUSICIEN ET POÈTE.

Je m'étais fait un cœur de  
Christ plein d'amour et de pardon.  
Des lors, j'étais sans défense et le  
monde m'a vaincu. La bonté n'est  
pas une arme. (L. Lacombe.)

**C**ERTAINS hommes d'un mérite supérieur se révèlent, dès l'abord, par un de ces coups d'éclat qui fixent sur eux l'attention du monde. Qu'ils soient admirés et glorifiés, ou bien attaqués et conspués, du moins ils surnagent, du moins ils

dominant superbement la foule. Ils ont les encensements puissants qui élèvent ou l'ardente lutte, qui vivifie ; en un mot ils vivent ; Voltaire, Hugo, Wagner, ont été de ces heureux !... Il en est d'autres qui passent inaperçus, coudoyés par la cohue contemporaine, bêtement étouffés dans la foule : Ceux-là n'ont jamais connu les bravos enthousiastes. Ils n'ont guère d'ennemis, guère de détracteurs, pour leur faire un piédestal de leurs sarcasmes, de leurs attaques haineuses et viles. Ils n'ont qu'un petit cercle d'admirateurs fervents, qui les apprécient, qui les adorent de toute la force de leurs âmes d'élite — mais pieusement, silencieusement, sans éclats. — Et pauvres, ils meurent, et tristes, et dégoûtés de la vie et du monde qui les empêche de saillir. Tels furent Bizet, Flaubert et tant d'autres. Tel aussi est mort Louis Lacombe.

La gloire, à présent qu'il n'est plus, auréole enfin ses œuvres. — On commence à le connaître ; on l'apprécie, on l'acclame. — On s'étonne de cette indifférence de tombe, qui assombrit sa vie, on le discute enfin, on le nie, la sanction de tout talent. Mais cette réparation artistique vient trop tard. L'artiste est mort, mort de chagrin, d'ennui de vivre ; et sa veuve seule, sa noble et chère femme, jouira de ses succès.

\* \* \*

Louis Lacombe (\*) est né à Bourges en 1818. A sept ans, après deux années d'études au piano, il obtint un grand succès dans un concert donné au bénéfice des inondés de Salins. Les applaudissements, les félicitations qu'on lui prodigua, décidèrent ses parents à l'emmener à Paris, où bientôt, à l'âge de 10 ans, il entre au Conservatoire, dans la classe de Laurent. Trois ans plus tard, en 1831, il en sortait avec le premier prix de piano. La famille tout entière quitta alors Paris et la France, pour aller donner des concerts à l'étranger. Et là, d'après les conseils des meilleurs musiciens du temps, le jeune pianiste perfectionna son instruction

---

(\*) Voir l'excellente petite brochure de M. Bourdin : *La Musique et les Musiciens*. Louis Lacombe, Paris, 1882.

musicale, apprit la composition, tout en obtenant comme virtuose le succès le plus éclatant. Ce fut avec cette réputation brillante qu'il regagna Paris, en 1839, et " alors, se croyant apte à quelque „ chose de plus qu'à bien jouer du piano, il ne tarda pas à „ s'adonner complètement à la haute composition. „

Ses débuts furent très heureux. *Manfred*, son premier *poème symphonique*, obtint en 1847, dans la salle du Conservatoire, un succès unanime. A cette œuvre succédèrent : *Le Trio* célèbre en ré mineur (op. 42), pour piano, violon et violoncelle ; cette jolie série d'études pour le piano : *Les Harmonies de la nature*, vrais bijoux de finesse, de grâce ou de force, et où déjà se révèlent clairement ses tendances rénovatrices. Déjà avaient paru : *La Sonate fantastique* (op. 1) ; les *Adieux à la patrie* (op. 2) ; *La valse artistique* (op. 3) ; *Les grandes études* (op. 19), toujours célèbres. Et la superjolie fantaisie *L'Ondine et le Pêcheur*, un de ses chefs-d'œuvre.

Vers 1850, et presque simultanément, le conservatoire jouait *Arva*, le second des poèmes symphoniques. La Société Ste-Cécile exécutait les fragments d'une *Épopée lyrique* ; les Orphéonistes, réunis au Palais de l'Industrie, chantaient *Cimbres et Teutons* (op. 63), avec un succès qui contre-balançait le fameux septuor des *Huguenots*, exécuté le même jour, et dans les mêmes conditions, sous la direction — je crois — de Berlioz.

Ce fut son dernier succès.

En effet, la " Madone „ opéra représenté au Théâtre lyrique en janvier 1861, n'obtint pas le succès qu'il méritait ; et comme si cette amertume n'eût pas suffi pour accabler l'âme sensible de l'artiste, il fallut qu'un deuil terrible — la mort de sa mère — vint le frapper à cette époque.

La douleur aiguë que lui causa cette perte, l'éloigna du monde pendant sept longues années. Or, — comme le dit si bien M. E. Bourdin — " Or, Paris a la mémoire courte ; sept ans, pour lui, équivalent a sept siècles.... Quand Lacombe se représenta dans le monde artistique, on s'étonna de le revoir. Qu'était-il devenu, n'était-il pas mort ? „ .... Le malheureux ne rencontra partout

qu'oubli et qu'indifférence. Cependant, il rapportait des chefs-d'œuvre: " *Sapho* „ le meilleur de ses trois poèmes symphoniques, — 3 opéras (*La Reine des Eaux-Winkelried*), et cette incomparable série de " *Lieder* „ écrits pour la plupart sur des poésies de Victor Hugo " *La Chanson du Fou* (55) :

Au soleil couchant  
Toi qui vas cherchant  
Fortune.....

*L'Attente*, la *Ville prise*, les *Nuits de Juin*, *Clair de Lune*,  
*Guitare* :

» Le vent qui passe à travers la montagne  
Me rendra fou ! »

“ *Si vous n'avez rien à me dire*, „ *Vieille chanson du jeune temps*,  
etc., etc.

Ajoutons à cette énumération — déjà longue — , la liste des productions qu'il édita plus tard, et qui n'eurent guère plus de succès que les précédentes.

*Les Sonnets*. *Les Fables de la Fontaine* (écrites spécialement pour sa jeune femme); les *Légendes antiques*. Les *Ouvertures* à grand orchestre. Des *Chœurs* pour Orphéons. — Un total de 88 œuvres, dont pas une seule n'est mauvaise, dont quelques-unes, à peine—sont médiocres. — Que voulez-vous! “ C'est surtout (\*) „ en matière musicale que la critique fait et défait les réputations: „ la critique musicale est composée des fruits secs des conservatoires, lesquels ont établi des relations amicales aux jours „ d'études communes; là, on se donne facilement le mot, et il est „ décerné à chacun un laisser passer pour la gloire, ou un refus „ absolu d'y prétendre..... Gounod peut entasser *Cinq Mars* „ sur *Polyeucte*, et *Polyeucte* sur *Zamora*, c'est-à-dire chute sur „ chute, l'opéra lui sera longtemps encore accessible, moins parce „ qu'il a écrit *Faust* — qui est sinon un chef-d'œuvre, du moins „ une œuvre maîtresse —, que parce qu'il tient la presse par ses „ nombreux camarades et amis. „

---

(\*) E. Bourdin.

Et comme pour donner une démonstration bien évidente à ces paroles vraies et justes, ne venons-nous pas de voir — à propos de l'incident *Lohengrin*, tous ces rapins de la musique prostituer leur plume — qui devrait être la sanction de l'art — jusqu'à se faire les complices de la haine bête et sottie d'un bas-bleu ! Voilà la petite critique musicale. Elle est à la merci de toutes les puissances du jour ; elle sert toutes les rancunes, toutes les jalousies ; elle s'encanaille à aboyer aux talons du génie, pourvu qu'on lui jette quelques vieux os.

\* \* \*

Louis Lacombe, dont le long exil avait affaibli, sinon détruit, les relations d'autrefois, fut à peine reconnu lorsqu'il rentra dans l'arène musicale. Vainement il essaya de saillir de nouveau. L'attention était ailleurs. Ce fut presque obscurément qu'il vécut durant les années qui suivirent ; courageux cependant ! souriant de son sourire de brave homme, et cachant au fond de son cœur cette âpre souffrance que suscitaient dans son âme d'élite, le dédain et l'oubli.

M. Zacharie Astruc, dans l'admirable allocution qu'il a prononcée sur la tombe du grand musicien, disait :

“ Dialogues d'âmes, gazouillements d'oiseaux un peu sauvages, cantilènes de bergers, cris d'hommes d'armes assemblés pour fêter la gloire ou quelque ivresse patriotique : ce fut là son génie, à ce rêveur si doux, si fort, à cet exilé de Paris, qui, ayant tout pour éblouir, vivait avec les sentiments d'un enfant, avec l'allure d'un sage dans nos époques tourmentées. Il ne poussait personne du coude, se contentant de sourire, quelquefois de pleurer, car il était tout âme : exquise tendresse, aimable indulgence : un ami véritable, pour dire d'un mot ses vertus ; heureux des gloires même rivales ; ne jaloussant personne, parce qu'il sentait qu'il avait assez de fruits à son arbre. Son foyer, sa chère et noble femme, la compagne dévouée de son existence militante, son plus ferme soutien dans les épreuves supportées : Voilà la vie de son cœur. D'autres ont retenti davantage ; il resta beaucoup isolé, méconnu : ce fut sa souffrance. Je ne dirai pas qu'il en est mort ;

mais le chagrin silencieusement dévoré n'a pas peu contribué au dernier soupir..... „

“ Il me disait souvent : ceux qui m'aiment, quand je ne serai plus, se souviendront de mes efforts pour faire le bien, pour arriver au vrai, pour laisser l'impression du beau. „

Nobles et belles paroles, et qui honorent l'homme autant que l'artiste ! C'était du reste, comme on l'a vu, un caractère doux, sensible, confiant. Et ce fut dans l'essence même de ses qualités qu'il puisa les consolations dont il avait besoin, comme aussi dans l'amour profond, admirable, qu'il éprouva pour sa femme, et dont il nous a laissé l'histoire — toute simple et touchante, dans un unique volume de poésies que nous avons sous les yeux. —

Le livre de M. Lacombe est une œuvre posthume.

“ Ces différentes pièces m'ont été offertes par mon mari, avant et après notre union, „ — nous dit Mme Lacombe, l'admirable cantatrice connue jadis sous le nom d'Andréa Favel, dans la préface du volume. — “ Il ne les a pas revues ; elles n'étaient pas destinées à être connues ; mais je me sens bien fatiguée. Après moi, que deviendront-elles ? Je ne veux pas qu'elles périssent..... „

Et plus loin.

“ Ce ne sera pas sans profit, peut-être, qu'on lira ce livre où il a épanché son cœur. Le spectacle de ses vertus purifiait ceux qui côtoyaient sa vie, et donnait du courage aux déshérités comme lui. Après sa mort, il sera encore un exemple. „

Le *Dernier Amour* a dû être pour tous ceux qui l'ont lu, une véritable révélation. Là où l'on s'attendait à trouver quelques vers d'amateur, on rencontre des pièces d'une vérité saisissante, d'un charme sans pareil. Le livre tout entier est d'un vrai poète. Poète par l'esprit, qui est élevé, par l'intelligence, qui se révèle vive et superbe, par les sentiments délicieux de délicatesse et d'émotion ; poète encore par la manière, qui est neuve, souvent originale, quoique très arrêtée. L'auteur manie le vers français de main de maître. Sa prosodie est toujours correcte, toujours sévère, même dans le genre essentiellement léger. Pour la forme, une préoccupation un peu obsédante, parfois de Ronsard,



dans certains cas, de Hugo dans d'autres. Légers archaïsmes heureux toujours d'expression et de pensée. Antithèses hardies, hauteur de vues, qui font penser au grand lyrique.

Toujours *soi-même*, cependant. Pas d'imitation ; une légère teinte, un parfum ténu ; c'est tout.

Le livre pourrait se diviser en trois parties. Dans la première, nous rangerions les poésies que Lacombe offrit à Andréa Favel avant son mariage. Le *Retour inespéré*, d'abord, les deux *Confidences*, deux bijoux de grâce et de délicatesse. *A une maison, la Promenade, le Billet, le Conseil* enfin, où je pointe ces vers magnifiques :

La Société vile attaque  
 Tout ce qu'elle ne comprend pas.  
 Hélas ! du seuil de son cloaque  
 Elle étend sur nous son compas.  
 . . . . .  
 Il lui faut quelque chose à tordre  
 Dans ses serres, entre ses dents ;  
 Il lui faut le génie à mordre,  
 Il lui faut des rires stridents.

Je voudrais citer le recueil tout entier, tant il est difficile de faire un *choix* parmi ces pièces d'égale valeur. Mais il me faut forcément sauter quelques feuillets pour en arriver au *Désir Insatiable*, morceau vraiment supérieur, mais où l'influence de Victor Hugo s'est fait sentir un peu trop clairement peut-être.

*L'invitation*, et les pièces qui suivent, nous ramènent au genre léger, celui de Ronsard :

Sais-tu ? L'aurore se pose  
 Toute rose  
 Sur la crête des grands monts ;  
 Le papillon ému vole  
 Tourne autour d'une corolle  
 Et lui dit bien bas : Aimons.

Le 30 novembre 1870 a une allure plus triste, provoquée du reste par les malheurs de la France, dont le poète parlera plu-

siieurs fois encore dans le courant du livre. Certaines strophes de ce morceau sont absolument parfaites :

Pour la seconde fois ta fête,  
Comme une aube sur les buissons,  
Mignonne, passe sur ta tête  
Depuis que nous nous connaissons.

Pour la seconde fois Novembre  
Jaloux d'Avril et des amours,  
Dit, en nous montrant à Décembre,  
Ces gens-là s'adorent toujours !

Et celle-ci, où Novembre :

Quoiqu'il fasse bleuir les bouches,  
Grelotter les membres tordus  
Tressaillir les lèvres farouches

Des misérables éperdus !  
Je l'aime!... son couchant ramène  
La date qui porte ton nom....

J'arrive, après une nouvelle série de poésies légères, à ce petit chef-d'œuvre de rythme et d'harmonie qui a nom "*Le vent* „ et auquel succèdent quelques pièces d'une allure nouvelle, très heureuses aussi: *Le Cimetière abandonné*, la superbe *Méditation* de janvier 1871, en *regardant les montagnes, à Andrée*, etc., etc.

Les " trios à Andrée „ mettent un rayon de soleil sur l'horizon grisâtre des poésies précédentes ; et cette impression va s'accroissant dans les *Rondeaux redoublés*, très originaux comme texture et comme rythme. Et à ce propos, je citerai encore une pièce bien remarquable, et bien neuve: "*Temps orange* „ qui est un véritable tour de force de prosodie.

Nous touchons aux derniers morceaux du recueil, aux derniers vers que l'artiste ait écrits. La mort est proche, il la sent venir, et sa poésie en revêt une gravité, une émotion intense, qui la rend inimitable.

D'abord trois pièces " à Andrée „, puis *l'Anniversaire*, la plus belle pièce du recueil :

On se lasse bientôt de contempler le vide :  
 C'est de l'idéal seul que le monde est avide.  
 Quand le temps a passé sur notre œuvre et sur nous  
 On compare, on choisit : tout retrouve sa place,  
 On méprise les sots, indigne populace,  
 Et la sublimité fait ployer les genoux.

Nous n'avons dans le cœur aucun sentiment lâche.  
 Oublions les méchants, travaillons sans relâche,  
 Notre œuvre est commencée, il faut la bien finir,  
 La conscience calme, allons où Dieu nous mène :  
 Sans nous préoccuper de l'injustice humaine  
 Léguons tranquillement notre œuvre à l'avenir.

Le 30 septembre 1884, Louis Lacombe mourait douloureusement, à St-Vaast, sa maison de campagne, d'une congestion pulmonaire. Il fut inhumé à Paris, au Père-Lachaise, le 4 octobre suivant.

„ Louis Lacombe, dit à cette occasion monsieur Zacharie Astruc, Louis Lacombe, aussi merveilleux instrumentiste que merveilleux compositeur, a souvent atteint la sublimité. Les initiés, les profonds critiques l'ont dit et le savent. Il reste au public à connaître sa figure pour lui faire une part d'admiration. Ouvrons son livre d'harmonie, nous resterons effrayés des lueurs qui s'en dégagent. Nous verrons une sorte d'Olympe où se tient assis un homme triste, aux yeux mélancoliques, bien cruellement abreuvé de dégoûts, et les supportant avec un stoïcisme rare, la tête dans les mains et le visage pâli de douleur.

„ C'est l'image de notre regretté Lacombe, de notre ami bien-aimé.

„ Ne l'oublions plus. Répandons ses chants ! „

FRTZ ELL.

---

## PETITE CHRONIQUE.

---

M. STANISLAS DE GUAITA. — **Essais de sciences maudites.**  
 — **Au seuil du mystère.** — Paris, Georges Carré, éditeur,  
 boulevard St-Germain.

M. Stanislas de Guaita, le poète de *Rosa mystica*, publie chez l'éditeur Georges Carré une très curieuse introduction à des *Essais de sciences maudites*. *Au seuil du mystère* est l'historique précis de la haute magie et de la kabbale à travers les âges, c'est l'œuvre d'un consciencieux et d'un savant qui est un initié. La foi de M. de Guaita est partagée par de hautes intelligences et repose sur de grandes et acceptables idées scientifiques ; qu'on ne la confonde pas avec le spiritisme farceur qui se produit dans les antichambres et se donne en spectacle à point nommé. D'une philosophie très subtile, l'habile et fervente exposition de principes et de doctrines peu connus, entourés comme à plaisir de ridicules superstitions et salis par la spéculation honteuse de quelques gredins, déconcerte et trouble, et on en pénètre difficilement le sens ; il faut pour ne pas se perdre dans ce dédale de définitions et de données étranges, y être préparé par des études spéciales, ardues, absorbantes et captivantes aussi, puisque les prédestinés qui ont effleuré les divins mystères sont pris de la folie de les pénétrer. M. de Guaita me pardonnera, pour ce motif, de ne point discuter comme il conviendrait un ouvrage dont je ne puis apprécier l'exacte portée. Du reste, il a, je le crois, entrepris cette résurrection de sciences maudites, qui voudrait être une renaissance, plutôt par enthousiasme de poète et d'initié que par ambition d'évangélisteur ; il prend soin de nous le dire, la science de sa religion mystique est et restera le monopole de quelques élus. Espérer qu'elle se propage serait vouloir la prostituer. A tous ceux pris du désir de la connaître, il dira : " Approche, si tu es pur ; touche et contemple la pomme à loisir ; si tu l'oses,

nourris-toi même de sa chair en respectant son pépin ; mais ne la cueille pas pour le vulgaire ; le fruit de la science en ses mains deviendrait un fruit de Mort. „

Si la divine science m'est difficile à pénétrer, je reprends tous mes droits de juge en parlant du style et déclare purement exquis dans leur forme mystique les pages où M. de Guaita rêve et prophétise au lieu d'analyser et de définir.

RENÉ D'Y.

---

Voici le résultat des insomnies fiévreuses et pénibles méditations du jury, au salon de Gand :

M. Montald, de l'Académie de Gand : *premier*.

M. Middeleer, d'aucune académie : *second*.

M. Rosier, classé grand homme et professeur : *troisième*.

---

Quelques coquilles, fruit des vacances et des villégiatures.

Les voyages sont fatals aux correcteurs d'épreuves; et puis les *typos*, lutins fripons, sont toujours à l'affût des occasions de nuire. Que sur ces maudits sorciers se déversent toutes les colères!

*Addenda et corrigenda*. Dans la Chronique Musicale : clarinette en *la* au lieu de clarinette en *fa* (!!!) etc.

Puis deux lignes oubliées par une erreur de copie, les voici :

Même désolation — que les mamans nous pardonnent — aux concours de piano, etc.

Ensuite, dans la *Petite Chronique* : fatigue de *vivre* pour fatigue de *vibre*; les flancs *lourd-musclés* du bœuf de Mignon, qu'on avait *muselé* par erreur. Et encore, et encore!

Oh, les typos!

---

# PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

**LIÈGE.**

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

---

## FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

-- Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

---

## Rassenfosse-Brouet,

26, rue Vinâve-d'Ile, 26, Liège.

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite —  
Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets  
originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

---

## H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

### PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccativ. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

---

**Allumettes Suédoises** (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes.  
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Pour paraître le 20 octobre prochain

# LETTRÉS A JEANNE

PAR

JULES DESTRÉE

Prix en souscription 4 francs

chez V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie

BRUXELLES.

INDE



PERSE



CHINE



JAPON

M<sup>A</sup>. SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRENERIE

ARGENTÉE

L'ART MODERNE  
Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA  
JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraison de 32 pages

**Prix d'abonnement 7 francs**

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA  
REVUE DE DEMAIN

PARAISSANT LE 20 DE CHAQUE MOIS

**Abonnement 15 francs**

Administration : 41, rue des Écoles, Paris.

---

LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

**Abonnement 12 francs**

Administration : 99, rue Richelieu, Paris



**RENSEIGNEZ - VOUS**

AUX GRANDS MAGASINS DU

**PONT-DES-ARCHES**

Pour tous vos achats en

**Vêtements confectionnés pour Hommes,  
Dames & Enfants, Robes, Mérinos, Soieries,  
Draperies anglaises pour Vêtements sur  
mesure.**

Le fini des objets joint à l'élégance de la coupe  
et à la modicité des prix, justifient la vogue dont jouit  
cet établissement.

La grande Spécialité de la Maison

**F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>**

**DE LIÈGE**

est la belle confection sur mesure pour  
Hommes et pour Dames.

---

Envoi franco d'échantillons et de toutes commandes au-dessus de 20 francs.

---

**DEUIL COMPLET EN NEUF HEURES.**

LA

WALLONIE

15 Octobre 1886

SOMMAIRE :

G. GIRRAN . . . . .	Ballade en prose.
A. MACÉDONSKI . . . . .	} Guitare.
	} Hystérie.
A. VIERSET . . . . .	Désenchantement.
A. HENROTAY . . . . .	Claire.
A. MOCKEL et M. S. . . . .	Chronique littéraire.
F. . . . .	Chronique artistique.
L. GHELDRE . . . . .	Chronique musicale.

Petite chronique.

1<sup>re</sup> ANNÉE, N<sup>o</sup> 5.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

COMITÉ DE RÉDACTION

Albert MOCKEL, Gustave RAHLENBECK, Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

---

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSET.

---

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

---

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs.

Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1, 2 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 50 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 5 francs.

## BALLADE EN PROSE.

**S**UR les deux bords du chemin montueux et grisâtre, sous la poussière fine qui dansait dans le soleil, nous allions ensemble, très timides, nous observant parfois d'un regard furtif de côté. Je voyais ta taille svelte onduler souplement à chacun de tes pas, dans un bercement doux — et toi, sous ton large chapeau de paille, tu regardais s'effiler ma moustache blonde.

\* \* \*

Tu regardais sous ton large chapeau de paille s'effiler ma moustache blonde et j'en étais très fier — si fier que je te fis un compliment. Était-ce sur tes yeux, ton sourire ou tes boucles brunes ? je m'en souviens fort peu ; mais cela te fit plaisir, car tu te rapprochas un peu de moi : oh ! très peu. Le hasard fit que je faillis butter sur une pierre, si bien que je m'écartai du bord et que nous cheminâmes à deux au milieu de la route.

\* \* \*

A deux, nous cheminions au milieu de la route et nous ne parlions pas, écoutant un grillon qui faisait cri-cri dans une haie et une machine à battre qui ronflait comme une toupie derrière des toits de ferme. Tu songeais au grand soleil qui se pâmaît là-haut dans le ciel pendant que, préoccupé, je cherchais une rime à amour.

\* \* \*

C'était une rime à amour que, très préoccupé, je cherchais ; et n'en trouvant pas qui me convînt, je me lassai de scander à part moi mon sonnet. Nous étions devant une ferme, bourdonnante des bruits du midi, dans la senteur délicieusement troublante des foins coupés et un troupeau de bœufs paisibles et lourds passa en mugissant.

\* \* \*

En mugissant passèrent des bœufs paisibles et lourds — qui te firent peur. Tu me pris le bras sans rien dire. Très grave, un peu ému, je mesurai mon pas sur le tien, et — à petites enjambées —

nous poursuivîmes la route. Je te parlai des bois qui verdoyaient au loin et des blés jaunis qui balançaient leur grosse tête pesante, s'allongeant dans la plaine avec un frisson, sous la caresse tiède du vent.

\* \* \*

Sous la caresse tiède du vent, les blés jaunis s'allongeaient dans la plaine avec un frisson. Nous laissons les arbres du chemin filer à nos côtés et disparaître l'un après l'autre comme dans un rêve. Nous regardions au bord de l'allée la trouée de soleil où la lumière triomphale éclatait. Puis soudain tu me parlas dans un sourire, et au lieu de " vous,, mignonne, tu me dis " tu ,,.

\* \* \*

Tu me dis " tu ,, au lieu de " vous ,, et moi je t'appelai " ma chère ,, — On dit que la rose, glacée des froids de la nuit, s'éveille le matin sous un coup de soleil. Ainsi fut-il de notre amour sous le ciel bleu. Te souviens-tu de ce grand coudrier à l'ombre duquel tu rougis sous mon premier baiser et où tu me regardas d'un œil si doux et si profond que depuis ce temps-là nous nous aimons, " ma chère ,, ?

G. GIRRAN.

## GUI'TARE.



QUAND d'amour j'expire,  
 Quand ma voix se tait,  
 J'aime ton sourire,  
 Ta candeur me plaît.

Et sans plus attendre,  
 Chérubin charmant,  
 Je pourrai te prendre,  
 Être ton amant.

Enclouer ta bouche,  
 Enfiévrer ton cœur,  
 Dans ta rose couche  
 Entrer en vainqueur.

Mais lorsque, candide,  
 Tu marches sur moi,  
 Je deviens timide,  
 Enfant, — comme toi.

## HYSTÉRIE.

**C**E que je veux, cher maître, est une étrange toile,  
 Rêve passant sur moi comme un sombre ouragan,  
 Magnifique d'horreur et de beauté sans voile,  
 Œuvre d'art inouïe..., enfin, c'est un Satan.

Insinuant et doux, puis terrible et sauvage,  
 Rêveur sous des cheveux d'antique Athénien,  
 Plus cruel qu'une goule et plus soumis qu'un page,  
 Lascif Antinoüs et Bacchus Indien.

Où faites-le jaillir des ténèbres mouvantes,  
 Archange flamboyant d'éjaculations  
 Tel qu'il est au moment des victoires sanglantes  
 Qu'il remporte sur moi dans ses possessions.

Certes qu'il fut tout autre en son œuvre première:  
 Je reçus ses baisers sans connaître ses mœurs  
 Et mon âme pâmée y passa tout entière  
 S'engouffrant dans l'enfer dont chaque jour je meurs.

— Elle dit, et des yeux parcourant la tenture,  
 Dans le rut grandissant des mystères nerveux,  
 Sa vue hypnotisée au contact d'une armure  
 S'y fixa, terne et morte, et glaça ses aveux.

Puis, tandis que le peintre au comble du vertige  
 La voyait chancelante implorer son appui,  
 Du haut de la cymaise, invisible prodige,  
 Satan s'abattit fauve et la jeta sous lui.

1886.

ALEXANDRE MACÉDONSKI.

---

## DÉSENCHANTEMENT.



VOUS connaissez mon ami Georges? — Un garçon aimable s'il en fut, un peu sombre pourtant, d'allure captivante et sincère, esprit merveilleux et souple s'assimilant tous les arts comme ces génies de l'apogée italienne, amoureux des sentiers sylvestres, des gazouillis printaniers et des échappées de soleil, préférant la perpétuelle extase du rêve à la vaine gloire de l'œuvre réalisée, sachant rassembler ses visions dans l'enlacement sonore de deux rimes, et possédant cette harmonie heureuse du visage qui charme irrésistiblement les femmes, — un être que divinise la concentration de l'intelligence et de la beauté parfaites; — Adonis qui serait Phidias ou Pindare, — l'idéalisation de la grâce et du talent.

Bien des gens vous diront que c'est un viveur et un débauché, parce qu'il y aura toujours des envieux et des méchantes langues, de ceux-là qu'aigrît toute supériorité, de ceux-ci qui souillent les renommées par besoin de souiller toute chose.

Lui, un débauché? Allons donc! Un viveur? Si vous entendez par là user bêtement de tous les plaisirs, avec la régularité d'une habitude dès longtemps prise, alors non, mille fois non! Georges est viveur à sa manière, jouissant de la vie dans ce qu'elle a de plus délicat et de plus suave, sachant retirer l'or de la toujours nouvelle gangue des heures et choisissant un peu partout ses fugitives maîtresses qu'il abandonne sans peine, et reprend sans plaisir, sans exiger autre chose que le moment de jouissances que peut lui offrir chacune d'elles.

Autrefois je l'avais connu amoureux, follement, délicieusement amoureux. Une passion irrésistible l'avait pris, faisant jaillir sous l'étreinte l'exubérante sève de l'adolescence. Il avait vécu de tendresses absorbantes et d'effrénés désirs, déposant aux pieds de sa belle son génie et son amour. Un jour pourtant la Rupture lui mit au sein ses cruelles griffes et le lacéra sans pitié. Alors, dans cette douleur immense qui montait en lui comme une mer, Georges crut tout le bonheur sombré ; et désormais sans espoir, il jeta à l'aventure les derniers lambeaux de son corps pantelant.

\* \*

O flaneurs, mes frères, vous la connaissez sans doute, l'heure douce, pleine de charmes et de surprises où, calmant l'impatience nerveuse, béent enfin les noires portes d'ateliers.

Une brusque poussée de nez roses hors des corridors sombres, puis un certain envahissement de la rue sous la jaune clarté des papillotantes lumières. Elles passent, ces gentilles filles aux mines lutines, avec leur libre hardiesse et leur rire moqueur, vous jetant leur regard luron à la face, dans une effronterie de moineau franc. Elles s'attardent aux vitrines, lançant leurs notes qui s'égrènent, claires et vibrantes, ou bien vont à l'écart, roses de bonheur ou de désir, rejoindre le galant qui leur fait signe de loin.

Puis d'autres s'en retournent seules, d'un pas alerte, relevant leurs jupes du bout de leurs doigts blancs, laissant sur leur passage une traînée de fraîcheur, et celles-là, vous les suivez, ô vous que charment la cambrure des reins et le rythme coquet des semelles sur l'asphalte, vous tous, chercheurs d'idéal, ô rêveurs, ô poètes, ô flaneurs, mes frères !

\* \*

Georges l'aimait cette heure aux joies furtives, par un inconscient désir d'artiste, continuant l'éternelle recherche de la forme conçue. Et voilà que l'amour, cette hydre qu'il croyait morte, se ranima tout à coup et lui fit sentir sa brûlante morsure. Il lui sembla que tout le passé s'effondrait en son âme, ensevelissant sous ses ruines son désespoir et ses chagrins amers, et qu'une aurore apparaissait, enveloppant d'une lumière d'astre, l'ange — ou démon — qui lui rouvrait un nouvel Eden !



C'était une jeune lingère, aux yeux profonds, d'or noir, joignant au port d'une reine, la fatale attirance d'une grâce toute féline; une de ces filles sans vergogne qui s'offrent, dans un sourire de défi, — plongent par un refus infâme leur victime dans l'absolue souffrance, puis vont goûter ensuite le bestial plaisir dans les bras du premier venu; une de ces cruelles au cœur d'ivoire comme leur gorge, qui livrées aux voluptés d'aventure trouvent une joie méchante à torturer l'amour. Par elle, Georges connut les fiévreuses attentes, les désirs contenus par une pusillanime crainte, la douloureuse agonie d'une passion ulcérée et muette. Toujours il la suivait, partout, le matin jusqu'à son atelier, le soir quand elle en revenait, la journée entière dans ses lambinantes courses d'apprentie. Il l'épiait aux vitrines, la guettait au sortir des magasins, la retrouvait avec un flair d'amoureux en chasse, sans soupçonner cette malignité féminine dont il subissait inconsciemment l'influence. Et cela dura trois mois, trois longs mois d'extases et de souffrances continues — sans que jamais il osât adresser la parole à cette fille dont la beauté charmait et effrayait à la fois.

Un jour il vint à moi, pâle et défait, et me raconta tout. " Va donc la trouver, toi, dit-il en sanglotant, dis-lui que l'indécision me torture, supplie-la de m'accorder un seul instant et cela suffira pour lui montrer l'adoration, le culte que je lui ai voué. Elle est bonne, elle est noble, elle est pure; elle comprendra ma souffrance et ne pourra s'empêcher de m'aimer. — Va, mais va donc! fit-il avec une sorte de violence fébrile, ne vois-tu pas que l'attente m'angoisse et qu'il s'agit pour moi de mort ou de bonheur? „

Je partis, l'âme navrée. Cette passion m'effrayait; car je la connaissais, cette exquise créature, cachant sa perfidie dans l'envoûtement d'un charme et, comme fait une soupeuse d'un citron, exprimant les rouges larmes des cœurs avec une indifférence féroce. Mais pouvais-je faire évanouir d'un mot ses illusions chères et jeter la réalité bourbeuse sur les songes blancs du poète? Je n'eus point ce cruel courage et laissai aux mains du hasard le coin non soulevé du voile.

Le lendemain, Georges me sautait au cou en apprenant le succès de ma démarche. " Je le savais bien qu'elle m'aimait ! „ s'écriait-il, heureux, débarrassé enfin de ses accablants soucis.

Que de gâteaux avaient dû être grignotés la veille, pour décider la cruelle à accepter un rendez-vous !

\* \* \*

C'était une de ces tièdes et dolentes soirées de juin, tout imprégnées encore d'un regain de chaleur estivale, qui vous engourdissent et si bien vous pénètrent, que les sens se pâment, éternés, dans un vague besoin d'abandon et de tendresse. Les nuées s'effrangeaient, plus blanches, dans une dérouté d'orage, et le blond soleil, ruisselant par une trouée soudaine, épandait dans le jardin sa crépusculaire clarté, lamait les troncs brunis de teintes irisées, et faisait chatoyer sur les feuilles les brillants arcs-en-ciel de la pluie.

Assis à l'écart, dans une solitaire allée, près d'un buisson de chèvrefeuilles, tendres et langoureux comme la nuit elle-même, ils écoutaient mourir les chuchottements sous la mousse, les doux bruits d'ailes dans les branches, et le murmure des insectes énamourés, tourbillonnant dans la lumière empourprée du soir. Des senteurs montaient de la terre, troublantes et lascives, communiquant à leur être le voluptueux frisson des griseries parfumées. Alangui par ces bouffées odorantes, pénétré du mystérieux fluide de la Nature amoureuse, Georges s'était agenouillé devant elle, les mains à ses mains enlacées, et, — avec des épanchements d'eau qui trouve enfin une issue — sa passion débordait dans un feu de tendres et brûlantes paroles qui l'envahissaient peu à peu, la froide inhumaine, et la rendaient sensible à cette harmonieuse caresse des mots.

La cloche du square troubla soudain leur charmant tête-à-tête. Ils se levèrent alors, traversèrent lentement l'avenue et franchirent la grille du jardin.

Au ciel, la lune montait, blanche, sans halo, couvrant les arbres d'une pelisse d'hermine, laissant planer sur tout une suavité sereine. Le boulevard ouvrait devant eux ses arcades solitaires.

Georges, le bras passé autour de sa taille, vivement l'entraîna dans la grande paix fraîche de la nuit. Une folie l'assiégeait, au milieu de cette complicité de la nature, au frémissant contact des tentantes chairs, sous l'irritant chatouillis des frisons noirs sur son front. Il ne rêvait donc pas ? C'était à lui, le désolé d'hier, que le bonheur tout à coup s'adressait ! Il la possédait donc enfin cette affolante femme, que sa bouche n'avait effleurée qu'en songe ! A lui, cette vierge immaculée qu'aucun souffle d'homme n'avait ternie ! Et Georges la pressait dans une ardeur fiévreuse, comme pour s'assurer de cette félicité suprême.

Alors sous l'assaut de ces pressions effrénées, dans une ondulation féline, elle s'offrit brusquement, rendant morsure pour baiser, étouffement pour étreinte. Georges se sentit fou, tous ses désirs inassouvis l'aiguillonnèrent, irrésistibles ; mais au moment où il la ployait dans ses bras, avide et farouche, une voix la fit se dresser, effarée :

“ Rouleuse ! je t'y reprends donc encore „ criait-elle, et d'infâmes apostrophes éclatèrent, vite étouffées sous une grêle de soufflets.

AUGUSTE VIERSET.

## CLAIRE....

**I**MMÉDIATEMENT, je vis qu'il était dans un état d'exaltation plus intense encore que les autres jours :

— Sais-tu à quoi je songeais, en te voyant venir ? me dit-il de sa voix fiévreuse et saccadée.

Pauvre cher ! comment ne l'aurais-je pas su, car il n'avait plus qu'une seule pensée ?

— Je revoyais ces belles soirées où, mon travail terminé, je m'en allais le long du quai, et où je l'apercevais de loin trottinant à ma rencontre, puis courant pour se jeter à mon cou...

Il se tut quelques instants.

— Pas par là ! s'écria-t-il, voyant que je dirigeais la promenade vers le bois ; nous irons nous asseoir sur la roche.

— Sur la roche ? fis-je d'un air désappointé, comme si je ne comprenais pas... promenons-nous un peu d'abord ; je ne serais pas fâché de me dégourdir par cette fraîcheur du soir.

— Je t'en prie ! dit-il, en m'attirant par le bras d'un air suppliant.

— Mon cher, tu es d'une faiblesse presque infantine ; tu mets trop de complaisance dans tes évocations du passé. Crains-tu donc que ta blessure ne se ferme trop vite, que tu la fouilles à tout instant avec une volupté aussi féroce ?

— N'est-ce pas là ma seule consolation ? Viens...

Il m'avait repris par le bras. Sa réponse me fit ressouvenir de mes précédentes résolutions et je me laissai entraîner.

A quoi bon le contrarier ? Il faut laisser suivre à ces douleurs leur cours régulier afin qu'elles s'épuisent elles-mêmes.

Plus on boit avec avidité à cette coupe amère, plus rapidement elle se vide. Il faut écouter ces âmes déchirées et montrer qu'on les comprend. Une consolation maladroite, une contradiction affectueuse sont une nouvelle blessure pour elles, qui veulent être écoutées et comprises.

Mais cette philosophie était trop au-dessus de mon âge pour que je pusse bien m'en pénétrer et ne pas faire une tentative d'exhortation quand même.

— Voyons, dis-je, pendant que nous nous dirigeons vers la roche, il faut avoir un peu plus de stoïcisme. On ne lutte pas contre la mort. L'impossible s'impose et doit être admis comme tel...

Je m'arrêtai. Il avait mis une main sur son cœur et il semblait étouffer ; sa respiration était pénible, empêchée bien plutôt par une rage insurmontable que par des sanglots.

Tais-toi ! tais-toi ! s'écria-t-il. Tu ne comprends donc pas que c'est là ce qui me torture. L'irréparable me révolte dans sa lâcheté du plus fort, comme un ennemi qui me ferait garrotter avant de m'insulter ! Ah ! si ce n'était que difficile, qu'à peu près impossible... Mais je me sens une rage devant mon impuissance !... Ah ! je ne suis pas de ceux à qui les bras tombent inertes ; mes mains se crispent plutôt, avides d'agir, et plus je retourne ce

mot : impossible, plus je me sens un désir fou d'attaquer par quelque part ! Si encore j'avais quelqu'un à qui m'en prendre ; mais je n'ai pas un reproche à faire pas même à moi !... Cela est...

— Allons, mon cher, c'est une véritable obsession, chez toi ! Il faut tâcher de réagir...

— Et comment ?

— En étudiant, par exemple.

La première expression de son visage fut une colère faite d'ennui et d'impatience, puis il eut un pâle sourire d'une ironie douloureuse.

— Je t'en prie, laissons là les lieux communs ; tais-toi plutôt que de me donner de tels conseils !

Je n'osais répondre ni demander des éclaircissements ; il vit sans doute ma stupéfaction car il reprit :

— Étudier ! mais commence donc par me donner le moyen de le faire ! Étudier ! mais j'ai essayé, je suis resté des journées entières devant une page, toujours la même, sans parvenir à en comprendre la première ligne ! Sur la page, je voyais des quais, des allées, de la verdure et ma pauvre Claire...

Ici il s'arrêta et il fut secoué par un sanglot nerveux, quelque chose comme un déchirement.

— De cette page, reprit-il, j'entendais sortir des sons de voix bien connus, des paroles d'amour que j'avais entendues autrefois et qui me rendaient fou, maintenant. Étudier ! cela ne rappelle-t-il pas le conseil donné aux enfants pour prendre les oiseaux... L'étude est le remède à la douleur... En vérité ! la prudhomie n'a pas même su respecter la souffrance. Je sais qu'heureusement tu n'es pas l'auteur de cet aphorisme bête ; ta sympathie n'a fait que le répéter.

Qu'aurais-je pu répondre ? Je sentais bien qu'il disait vrai.

— Alors tu abandonnerais tes études ? fis-je, attristé.

— Dis donc que ce sont les études qui m'abandonnent. Et pourquoi étudier ? Pour aller à la gloire ? L'approbation d'une foule d'indifférents parmi lesquels il y a quelques exceptions qui comprennent et le reste qui répète machinalement et pas toujours

fidèlement — ce que les autres ont dit; parmi lesquels il y a peut-être beaucoup de scélérats... J'aimerais mieux le serrement d'une main qui m'est chère.

A la fortune ? Que me ferait la fortune si je ne puis la partager, en jouir à deux ? La fortune n'est pour moi qu'un moyen, et si le seul bonheur que je comprenne sur la terre est désormais impossible...

A ce mot impossible, son visage émacié eut une contraction nerveuse.

— A la science ? c'est-à-dire au doute ou à l'ignorance de ce qui devrait être *l'a b c*. Demande à nos savants, à nos philosophes, si ce qu'on acquiert vaut ce qu'on perd ! Pour en revenir à la désolation, au dégoût de tout, j'en ai assez ! Tu sais l'état où j'étais avant de *la* connaître.

Nous étions arrivés sur la roche, nous nous assimes en silence; au bout de quelques instants, il interrompit sa rêverie douloureuse et, me regardant :

— Qu'as-tu ? demanda-t-il.

Je pense à tous les rêves que tes parents ont faits pour ton avenir...

— Mon Dieu ! n'ai-je pas assez de mes douleurs sans saigner encore de celles que je cause aux autres ? Oui, mon ami, cette pensée est affreuse, car ils auront à souffrir plus encore que tu ne le crois, il me semble que je touche à ma fin...

— Voyons, je t'en prie !

Non, je sens que la machine commence à s'user... Et, d'ailleurs, comment veux-tu que je recommence la vie d'étudiant, une autre vie désormais, banale, monotone, sans horizon. Celle que j'ai connue était trop belle, trop poétique, le contraste serait trop violent ! J'étais habitué à aller chercher la caresse après la peine; c'était le seul moyen de fuir mon ennui, et je me retrouverais seul avec moi-même ! Et puis, pour retourner à Liège, c'est impossible, j'y mourrais, mon ami.

Fiévreusement, il roula une cigarette et il l'alluma à une autre qu'il avait en bouche et qu'il lança au loin, dans l'espace, à nos

pieds. C'est ainsi qu'il faisait du matin au soir : il fumait goulument, de tous les tabacs, bons ou mauvais, sans en goûter la différence. Il tirait quelques bouffées d'une cigarette, puis en roulait une autre, inconsciemment, comme pour tromper une fièvre d'action qui l'agitait.

Nous nous taisions ; moi je contemplais ce paysage rêveusement paisible et comme assoupi devant nous, mais qui, par son recueillement même, avait sur nous une extraordinaire puissance suggestive.

A nos pieds, le chemin dont la raie blanche allait s'amincissant au loin et suivait la Meuse dans ses sinuosités pour aller se perdre avec elle dans la sombre opacité des massifs de verdure. Puis la Meuse qui s'étendait, brillante, sans le plus petit froncis, avec des reflets d'azur profond ou pâle ; la Meuse où la clarté laiteuse de la lune se reposait, candidement paisible. Sur cette glace polie, les silhouettes des peupliers de l'autre rive se profilaient nettement dans leur attitude immuable...

Ensuite venait la plaine herbeuse, étendue mystérieuse sous la demi-lumière des rayons obliques de la lune ; et plus loin, au bout, les collines boisées plantaient comme des ramparts de ténèbres.

Pauvre Camille ! il aimait singulièrement ce paysage qui lui reproduisait un coin de Liège où ses meilleurs souvenirs veillaient poignants. Ce charme, je le subissais moi-même ; mais pour lui, ce coin de nature avait une puissance d'évocation qui, en un instant, lui faisait revivre tout un passé de félicité, court comme un beau rêve et pourtant si intense de détails palpitants qu'ils eussent encore empli toute une vie ordinaire.

La Meuse, dans son étirement silencieux, avait une singulière attirance... La pensée se laissait entraîner et glissait mollement à sa surface. Elle assistait à son entrée dans Liège par les rives mondaines, puis s'avancait sous les ponts aux trophées de réverbères à chaque arche, les ponts où l'étoile d'or d'un carrosse cingle, par dessus l'obscurité, l'eau dans l'espace. Puis tout le long des quais, les rangées de réverbères, lesquelles se prolongent au loin en se rapprochant ; et, sur l'eau, ce chapelet de larmes de feu

qui s'allongent, frétilantes. Ensuite, venait le quai de l'Université, puis la Batte aux pignons renfrognés, constructions noueuses, osseuses ou à l'aspect sévère de citadelles ou de prisons à côté de bâtisses nouvelles plantureuses ou mesquines ; et après, les quais avec leurs allées feuillues et ombreuses couvant, le soir, la paix propice aux amours, avec leurs bateaux à la file allongés, silencieux et endormis le long des rives, et certains jours, les couples qui cheminent mystérieux ou bavards, en tabliers blancs ou bleus, ou les chapeaux plantés avec des bravades et, plus loin encore, l'île avec ses bouquets de fleurs et de verdure, — des bouquets de mystère, la nuit, — l'île enlacée par la Meuse et le canal qui lui envoient leur fraîcheur ; puis, au delà de la Meuse, la plaine du Champ des Manœuvres où les peupliers par groupe veillent comme des sentinelles, et enfin les collines profilant sur l'horizon leur silhouette noire.

Alors Camille me dépeignait les scènes qui avaient palpité dans ces décors dont nous avons la reproduction sous les yeux, et les souvenirs jaillissaient avec une précision, une netteté effrayante, avec ce coloris poétique que donne l'éloignement : paroles profondes échappées d'une âme ignorante mais inspirée par l'amour ; mots d'une sensibilité sublime, puisés dans ce fond divin qui dort en chacun de nous et qu'une passion réelle peut souvent seule faire vibrer ; réflexions délicates, pétillantes de cette finesse, de cet esprit gaulois qui fait le caractère liégeois ; délicatesses empreintes de ce goût naturel si exquis et propre aux liégeoises, dont la pauvre Claire était pour ainsi dire le type ; promenades, plaisirs, rêves, projets, *solitude à deux* observée avec un soin religieux, isolement jaloux au milieu de la foule... tout un passé poétique, émouvant, humain, vu à travers un rempart prismatique et infranchissable à jamais et détaillé d'une voix vibrante, haletante, coupée parfois par un sanglot ou souligné par un sourire désespéré plus poignant peut-être que des sanglots, — tout cela défilait devant moi et me remuait singulièrement.

J'étais le confident de Camille parce que j'avais connu sa délicieuse idylle, là-bas à Liège. Seul, je m'étais intéressé à cette



jeune fille si peu banale qui, sans artifice, sans ruse, par ses seules qualités, avait su produire sur mon ami un effet que d'autres n'obtiennent que par des cruautés raffinées, calculées de loin, par des contrastes de caractère où les défauts creusent, à dessein, dans le cœur, une plaie que les qualités sont appelées à panser.

Et jamais je n'avais connu l'ennui que nous causent les confidences. Je trouvais un intérêt délectable à ce roman vécu; et quoiqu'il fut vécu, par une illusion que nous donne seul un ouvrage combiné avec art où les héros vivent dans la brume de l'inconnu avec la physionomie que leur prête notre imagination complaisante, j'avais fait mienne cette idylle attachante et la moindre vibration de leurs âmes venait vibrer dans la mienne.

Et puis, malgré moi, je trouvais dans ces confidences un aliment à la manie bête et malsaine d'observation psychologique que je subissais et contre laquelle je ne pouvais réagir parce qu'elle me prenait toujours à l'improviste. Cette manie, Camille en avait été aussi la victime; de plus, par des lectures faites au hasard, sans une intelligence expérimentée pour le guider, il en était venu à vingt ans à en savoir assez pour comprendre qu'il ne savait rien du tout. Ajoutez à cela les visions chimériques du romantisme avec les nausées de la réalité qu'elles traînent après elles, et l'on comprendra que de là au doute de tout, à un septicisme désolant, et à un pessimisme prématuré, — et d'autant plus invincible qu'il était plus vague, — il n'y avait qu'une pente aussi courte que rapide. Et son âme impressionnable n'était pas de celles qui trouvent facilement le " m'enfiche „ consolateur.

(*A suivre.*)

AUGUSTE HENROTAY.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

### Pro arte.

#### L'ART SOCIAL. — LES SYMBOLISTES.

M. Edmond Picard est un écrivain d'une valeur incontestable. Son avis pèse d'un poids énorme dans la balance des jugements

littéraires, en Belgique. Enfin son goût et ses connaissances esthétiques ne sont un mystère pour personne. Cependant, dans le livre puissant qu'il vient de publier — *Pro arte* — promenant son vouloir et son malin regard de critique sur les monuments les plus divers de la littérature moderne, M. Picard édite des théories qui ne sont point les nôtres.

“ L'art, dit-il, s'affirme comme *social* au même titre que les autres lois générales qui enveloppent et guident le mouvement humain. „ L'art est un fluide qui pénètre au tréfond des molécules du corps social. L'art est une force, il faut la faire agir.

Il y a dans cette doctrine un côté alléchant et d'autant dangereux : faire de l'art l'un des grands moteurs de l'humanité, l'essieu de la grande roue, le volant de la machine, etc., etc. Cela semble de prime abord un but élevé; on se gobe, on s'exalte, pour un rien on se croirait une mission, à savoir : la philanthropie littéraire.

Mais il faut quitter ce ciel de dévouement et renoncer à l'art humanitaire ou, si cette expression déplaît à M. Picard, à l'art ayant comme BUT d'influencer l'histoire et d'agir sur les peuples.

Les grandes règles esthétiques sont communes à tous les arts; l'art est un Janus d'une éternité divine et nous ne pouvons concevoir qu'on applique à l'une de ses manifestations, — à l'une de ses faces — des règles qui ne sauraient convenir aux autres. Pourquoi donc M. Picard impose-t-il à la littérature cette obligation : agir sur le monde contemporain? Et, notez-le, cette action ne doit pas nécessairement être inconsciente, mais il faut que l'artiste poursuive un but déterminé, qu'il fasse de l'art social! Les conceptions matérialisées dans les lettres, dans la couleur ou dans le marbre, y arrivent aisément. Mais pour la musique, est-ce possible? Et alors cette contradiction ne viendrait-elle pas de ceci que les mots, les lignes et les nuances peuvent s'astreindre à ramper sur le défini et le tangible, tandis que la musique, art immatériel, poursuit une chimère évanouie aux cieux; la musique, traductrice éthérée de l'indéfinissable!

M. Picard aime la santé; faut-il traduire par : le solide, le

robustement bâti, aux arêtes tranchées nettement, avec un au delà, si c'est *indispensable*? — car l'au delà resplendit dans les brumes de l'intangible. Non, M. Picard a le goût trop sûr et, nous aimons à le croire, les conséquences logiques de sa théorie ont entraîné beaucoup plus loin qu'il ne le pense, ce dilettante raffiné.

Pour créer des œuvres dont se souviennent les peuples, semble affirmer M. Picard, l'art doit être social. Et, pour appuyer ses dires, il nous cite une liste de noms fameux. Nous ne serions pas empêchés de lui en citer une autre, tout aussi importante : Horace, Ronsard, La Fontaine, Musset — si démodé soit-il auprès de mainte école — Victor Hugo dans ses plus belles œuvres (les *Burgraves*, par exemple) et Gautier et Flaubert ! et le Byron de *Childe Harold* et le Goethe de *Werther*, le Poe des *Histoires extraordinaires* et le Baudelaire des *Fleurs du Mal*, et Tourguénéff avec les *Etranges histoires*, et Longfellow avec *Évangeline*, et Leconte de Lisle, et... et le *Roman de la Rose*, tant poétique ! et le *Roman du Renard*, de finesse incisive, vivent-ils par leurs allusions politiques ou par ce parfum léger, cette suavité d'art pur qui s'en dégagent ?

Est-ce la satire que nous admirons en Rabelais ? ou n'est-ce pas plutôt la bataille des consonnances grasses, l'ampleur d'une vie luxuriante et la fournaise intense des soleils de joie qui roulent à travers l'œuvre dans une exubérance superbe ? La Fontaine que je citais tantôt, l'admirons-nous pour les morales de ses fables ou pour la grâce raffinée qui en détache soyeusement les contours ?

De cet examen en partie double, on conclura tout au moins que, si l'art *peut* être social, il ne *doit* point viser à le devenir. Et cependant, ceci est encore trop peu : à notre avis, l'artiste doit poursuivre un seul idéal, le beau. La déesse beauté, dont les chœurs séraphiques épandent fluidiquement leurs échos jusqu'aux sens des poètes, la déesse beauté veut un culte épuré : l'or dont on lui fait offrande ne doit point être sali d'alliage.

Gardons, en notre cœur, cet unique désir : réaliser, figer dans

la matière, harmonier sur la toile ou sculpter dans les lettres cette image ondoyante, reflet de l'infini, qui brille d'une phosphorescence en notre pensée ; l'artiste se diminue, il déchoit inconsciemment, s'il mêle à son amour du beau des désirs étrangers. Que resplendisse en une gloire, dans nos œuvres, le reflet de la hautaine déesse, et nous aurons assez fait.

L'art est un grand soleil qui brûle en l'infini ; l'artiste est la lentille irisée qui collige les purs rayons de la lumière, et les rassemble sur un point de la matière en leur prêtant sa couleur. Le point de feu, c'est l'œuvre d'art. Et qu'il ne procède que du soleil ; la clarté pâle des lunes éloignées n'a que faire au foyer d'iris de la lentille.

\* \* \*

Que des œuvres, malgré leurs tendances sociales, aient pu rester grandioses, c'est incontestable. Mais qu'elles aient gagné ou n'aient point perdu à cette fantaisie, c'est plus discutable. Qu'en pensent les lecteurs de Léon Cladel ?

Tous les artistes n'ont pas la force de rester artistes en se plongeant dans le remous furieux des hommes et des choses qui, sous eux, brament et s'agitent. A chercher l'art social, on n'est pas sûr d'écrire l'Amiral, — une œuvre, — mais on risque de tomber aux romans de M<sup>me</sup> Cottin et autres Motteville.

Le tort le plus funeste de la théorie de M. Picard, c'est de placer l'art au second plan. Et en effet, n'est-ce point diminuer la grandeur de ce rêve subtil, qu'en faire au lieu d'un but hautain, un simple moyen seulement ? C'est en outre glisser, sans le savoir, à des préjugés déplorable, car c'est se disposer à nier ou à juger trop légèrement toute école contraire à l'utilitarisme. Avec ces idées, M. Picard est fatalement amené à n'admettre qu'un seul art, l'art des grosses besognes et des grosses émotions : c'est-à-dire le naturalisme et Emile Zola.

Emile Zola ? mais il repousse l'art social ! voyez *Mes Haines*, lisez son épître à Proudhon. Si Zola est " utile „ c'est par hasard, sans qu'il fasse de cette " utilité „ le but de ses œuvres.

Nous parlions des sympathies que le naturalisme devait offrir

aux protagonistes de l'art social. En effet, les œuvres qui sont de robustesse sanguine, parce qu'elles peignent le Peuple, les œuvres où parle la chair et où crie le sang, les œuvres de vie écrasante — j'allais dire impudente — et les pesants coups d'épaule dont craque chacun des livres de l'école zoliste, sont des facteurs autrement puissants que les poètes dont les chants solitaires s'élèvent avec sublimité vers les cieux. Ces poètes, leurs dédains planent au-dessus des foules ; ils ont l'œil perdu dans le vague des espaces et leur vouloir matérialise la fuite ondoyante d'une vision. Mais où est la " manière de s'en servir ? "

Le naturalisme, lui, est utile avant tout, dit-on ; il est beau, quelquefois ; il est superbe lorsque le maître Zola ou Guy de Maupassant taille à coups de hache un roman dans la bourgeoisie, ou peint à petites touches les êtres de Normandie.

L'art des poètes comme Leconte de Lisle, c'est beau ; " utile ,, rarement. Alors que choisit un fervent de l'art social ?

Eh bien M. Picard rompt ici avec sa doctrine ; il montre pour " les mosaïques de l'art qui sert de distraction ,, autant d'admiration que pour les coups de reins et les boxes furieuses des solides gladiateurs des lettres bon humanitaires. Et cela, pourquoi ? Parce qu'il est artiste.

\* \* \*

Poussé trop loin peut-être par l'apparente logique de ses doctrines, M. Picard entreprend une verte critique des symbolistes. Adoré Floupette, le très spirituel pasticheur, est un peu son idole. Et sans doute le souvenir des irrésistibles sourires provoqués par les " ténias,, affaiblit pour M. Picard la grâce des œuvres nouvelles.

Retrouvons-nous bien ici l'éclectisme bienveillant auquel nous avait habitués l'auteur de *Pro arte* ? Je ne le pense pas.

M. Picard fait une analyse minutieuse des artistes de l'école moderne et leur inflige les noms de verbolâtres, décadents, incohérents. Les noms sont peu de chose. Qu'on les appelle verbolâtres ou déliquescents, au lieu de symbolistes, qu'on désigne par ce mot : *incohérence*, leur haine des banales formules et leur souci d'une forme nouvelle, peu importe. Qu'ils soient verbolâtres comme Tacite, incohérents comme Edgard Poe.

Décadents ? Les véritables décadents, ceux qui décadent " par principe ", n'ont point nos sympathies. La décomposition cadavérique du verbe serait une maladie littéraire si elle devenait une *règle*. Mais point du tout. On cherche des routes nouvelles ; parfois on s'égaré dans des impasses, il est vrai, mais vite on s'enquiert ailleurs et l'on marche sûrement vers le but qui brille comme un phare en les ténèbres mortes. Ce but, on le devine : c'est le symbole. Ce but, Verlaine, Mallarmé, d'autres vont l'atteindre. Et, bien qu'il admire parfois Verlaine et Mallarmé, M. Picard jette l'incrédulité de sa moquerie sur quelques-uns de leurs poèmes qui, pour nous, sont des chefs-d'œuvre. Malades, fous, dit-il. Eh non ! Ils ne sont pas des somnambules marchant à l'aveuglette, et l'ont prouvé, semble-t-il.

Oui, ce qui nous blesse et ce qui nous étonne, c'est le bizarre scepticisme et les flèches de rires que M. Picard décoche aux symbolistes. M. Picard admet le symbole chez Rabelais, chez Molière, chez Goethe, chez Victor Hugo. Il l'admet chez Wagner. Pourquoi donc esquisse-t-il une moue incrédule devant les modernes symbolistes ? Voilà, le symbole n'est plus le même ! et, délaissant ses précédentes déclarations, M. Picard paraît ne plus se souvenir de la marche des temps. Il y a deux siècles, Tartuffe était un symbole hardi. Maintenant il est presque mythologique. L'évolution s'est faite, et, du symbolisme générique du XVII<sup>e</sup> siècle au symbolisme ésotérique des modernes, il y a certes progrès dans la subtilité.

M. Picard semble ne comprendre le symbolisme que comme une devinette : il cherche à le confondre avec les logoglyphes. C'est aussi qu'il le voit à travers les claudicantes parodies du héros adoré Floupette, et que, trompé par la fine raillerie de ce spirituel malfaiteur, il ne se rend pas compte de ceci : le symbolisme de Richard Wagner — qu'il admire — est le même que le symbolisme ésotérique qu'il repousse. Il ne s'agit plus ici des *ténias-vers-rongeurs-et-femme-nécessaire*. Il s'agit d'un art de force vivace, et d'un art très sain, bien qu'il ait ses racines dans la maladie morale du vieux monde. M. Picard l'admet, ce qu'on

est convenu d'appeler les classes dirigeantes est en décadence. L'aristocratie des esprits s'affine mais s'énervé; à elle, l'art qui la désigne et l'incarne. Au-dessous, le peuple robuste, d'une santé brutale que mélancolise son malheur; à lui le naturalisme, Zola et Germinal. Entre les deux extrémités du corps social, la "classe moyenne", un tampon, qui s'abêtit, s'amincit, va disparaître. Eh bien, que le naturalisme soit; il a produit des œuvres. Seulement qu'il soit la photographie du peuple, rien que du peuple, en dépit des artistes qui naturalisent sur des abbé Mouret. Mais qu'aussi le symbole subsiste, et que son mystère inquiète les intelligences éclairées, image de leur trouble et de leur insécurité. Et si les rudes vandales balayent les raffinés patriciens qu'au moins, pour les siècles suivants, restent les vestiges d'un art fluide, vivante reproduction des générations épuisées.

Qu'est-ce que l'art? L'histoire universelle des émotions et des fantaisies. Or, les émotions des délicats sont-elles les émotions des rustres? Donc...

M. Picard admet sans doute Villiers de l'Isle Adam. Il se passionne pour Richard Wagner. Est-ce que *Vox Populi* des Contes cruels, l'or du Rhin, Freya, de la tétralogie, est-ce que Kundry, Lohengrin, Tristan, Tannhäuser sont d'une autre espèce que les symboles "déliquescents"?

Tout récemment encore, M. Picard s'étonnait dans *L'Art moderne*, ébauchait un sourire de perplexité en analysant le *Crédo* des symbolistes enfanté par Jean Moréas. Ce symbole l'inquiète, il est le chat de ce Baudelaire, et M. Picard se demande: "Pourquoi *symbole*? Que fait le *symbolisme* en cette galère?" Pour M. Picard, cette question n'a que la valeur d'une ironie; il connaît mieux que nous la théorie du symbole et s'il nous convient de discuter ses principes — pour notre plaisir propre, — il nous messierait de vouloir lui enseigner les mystères de l'art. Nous ne nous donnerons point ce ridicule.

Mais, pour les profanes, voici: L'œuvre est *forme*, elle est *essence*. La forme s'embrasse d'un coup d'œil; l'essence se devine par intuition, et sa subtilité n'est point définie. Prenons un exem-

ple. Là-haut, dans le gris plombé du ciel, roulent des nuages orageux; ils se creusent, se tordent, se gonflent, se condensent. Leurs diverses apparences extérieures, voilà la forme. Mais qu'ils s'approchent de la terre, qu'un arbre les sollicite, qu'une pointe les perfore et les pénètre, un éclair jaillit, un rais de lumière respandit, et c'est la foudre, image de leur essence.

Dans l'œuvre, la forme (prise en ce sens) est l'action, le sujet du roman, la succession des tableaux, la liaison des strophes et des idées. Le symbole en est l'essence, c'est l'intime et vague rêverie de l'artiste, l'idée indéfinie qui gît au tréfond du livre, la conception qu'il semble avoir réduite en fluide pour la répandre sur l'œuvre entière, d'où elle émane ensuite comme un parfum subtil.

Faire du symbolisme une école dogmatique — c'est-à-dire un embryon d'académie — et du symbole une règle dont on ne peut s'affranchir? Que le bon sens nous en préserve! Mais il n'en reste pas moins — me le disait un de nos amis — que tout art éternel tient en lui un symbole, cygne aimé qui, à travers les flots de lumière, traîne l'œuvre par le lac infini des siècles.

Et c'est pour cela qu'il nous faut accueillir les symbolistes, non point comme une école *dirigeante* et pontifiante, non pas avec l'exclusivisme des entêtés, mais avec les paroles de bienvenue et les hurrah d'allégresse que vaut un groupe de sincères et délicats artistes qui nous apportent du Neuf.

ALBERT MOCKEL.

---

**Zo'Har**, roman contemporain par CATULLE MENDÈS.

*Paris. J. Charpentier et Cie, éditeurs, 1886.*

“ ZO'HAR, nommé de la Ville, ou qui la nommas, prince de Baal roi d'Iavhé, tu ris! „ disait la voix de Naim, roi de Zo'Har, la ville maudite où s'étalent, en leur ignominie, d'incestueuses amours.

Et d'entendre ces mots dans la bouche d'un acteur, Léopold de



la Roquebrussane, — fils d'une autrichienne violée par le général marquis de la Roquebrussane, son père, — " frémissait, pantelait, éperdu, avec de brusques sautées de sang à la pâleur de sa face. „ Mordu au cœur par une passion infâme, il épouse Stéphanà, sa sœur, l'emporte en Norwège et meurt peu après, tenaillé par ses remords.

Cy le thème — pas neuf — d'un roman dont bien des pages s'écartent du " faire „ de l'illustre écrivain; mais profond toujours s'y retrouve son talent d'observateur et harmonieux y coule son style, pareil à une musique dont le rythme berceur se perçoit vaguement, dans le très loin.

Écoutez plutôt : Pour échapper à l'obsession de son amour, Léopold " voyageait hors de France, ici, là, de ville en ville, sans but, descendant à la dernière station des trains ou lorsque d'autres voyageurs descendaient en grand nombre, repartant quand le hasard d'un omnibus dans la cour de l'hôtel l'avertissait de se remettre en route. Écoutait-il qui lui parlait ? Apercevait-il qui il regardait ? oui, sans doute, grâce à cette faculté de dédoublement de soi-même, commune aux artistes créateurs et à certains désespérés; ils se mêlent aux vivants et aux choses, observent, répondent, interrogent même, s'intéressent; mais rien de l'extériorité ne pénètre au fond d'eux-mêmes, rien de leur être ne va vers elle; leur pensée, ou leur angoisse, s'isole imperturbablement. „

Et les criaileries, les invectives, les épithètes malsonnantes de pleuvoir dru à l'apparition de Zo'Har.

Catulle Mendès? classé par la postérité au rang des pornocrates illustres. Le livre? immoral, clame *l'Art moderne*.

" J'ai, tout au contraire, la conviction d'avoir écrit un livre sévère et triste. Mauvais, peut-être, mais non pas libertin, „ répond l'auteur. " J'ai voulu Stéphanà formidable, en une sorte de bestialité sinistre et grandiose; quant à Léopold, c'est le plus misérable des torturés, et je souhaite sa vertu à ses plus austères détracteurs. „

Que la plupart des œuvres de Catulle Mendès aient été écrites pour plaire au public habitué à lire seuls les livres où la polissou-

nerie est poussée jusqu'aux dernières limites du raffinement, sans doute; mais combien d'autres sont délicates et dégagent des effluves d'une infinie douceur.

Et à l'appui de son dire, *l'Art moderne* imprime cet argument... renversant : Une directrice de cabinet de lecture nous disait dernièrement : " Dès qu'une jeune fille a demandé du Mendès, elle ne veut plus autre chose et au bout de trois mois, la plus fraîche devient décharnée comme une phthisique. „

Comme si une jeune fille qui comprend et les *Boudoirs de verre* et les *Folies amoureuses*, etc., n'est pas perdue d'avance, irrémédiablement.

M. S.

## CHRONIQUE ARTISTIQUE.

### L'Exposition de Maîtres anciens au Palais des Beaux-Arts.

**L**N parcourant les deux salles où rayonnent d'un éclat souvent vrai, parfois aussi d'une flamme menteuse, nombre d'œuvres anciennes et bien titrées, je n'ai pu m'empêcher, tant ce jour-là s'exerçaient sur moi les magies différentes des vieux maîtres, de me rappeler cette incomparable " Fleur du mal „ de Baudelaire, où défilent dans leur costume particulier et sous les couleurs de leur génie, tous les peintres géants, Rubens en tête, ainsi qu'en une litanie adressée par le poète à tous les saints du Paradis de l'Art.

J'ai longuement regardé, scruté voire, les deux ou trois indéniables Rubens que contient l'exposition; la Madeleine repentante, une femme superbe, d'adorable et sanguine carnation, mais aussi peu chrétienne que possible et flamande, ma foi, bien plus encore que païenne; le portrait largement peint d'un personnage heureux et satisfait de lui-même; et enfin cette toile de patine excessive mais flamboyante encore des miracles de saint Benoît; eh ! bien, ce vers qualifiant Rubens " Oreiller de chair vive où l'on ne peut

aimer „ est d'une vérité absolue et s'applique avec le suivant d'ailleurs “ Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse „, au moindre coup de brosse, à la moindre esquisse du maître anversois. Nul peintre n'est pour moi l'objet d'autant de culte à la fois et de haine que Rubens; culte forcé pour cette chair vivante et sanguine, haine pour ce tumulte de metteur en scène, cette violence de Flamand, ce rut qui se vautre dans l'œuvre entier du maître et dont pourtant, contradiction bizarre et expliquée peut-être par notre juvénile amour de l'excès, j'adore les fougues plus rouges encore dans les œuvres charnelles de Jordaens.

Rubens est grand, Van Dyck est adorable, mais qu'en puis-je, aucun des maîtres flamands ne satisfait mon rêve. On se porte trop bien là dedans. C'est trop vivant et pas assez humain. Il y a plus d'âme dans Rembrandt et c'est d'un bien autre christianisme : les Flamands sont bouffis de l'orgueil catholique, ici c'est la religion des humbles, un peu de ciel éclairant par miracle les ténèbres humaines et les têtes se pressent sous ce coup de lumière, vulgaires et souffrantes, mais avec quelle prière sur la face ! Voyez ce St-Pierre en prison levant son visage de pauvre vieux juif tout ravi d'extase, voyez à côté ce portrait; on resterait un jour à les contempler.

Je note un Frans Hals admirable à rapprocher de celui du Musée Royal, quelques Ruysdael dont un d'une conservation entière, quelques Teniers, un Breughel (scène de rue d'étrange réalisme) et de je ne sais qui deux esquisses, sorte de sépias à l'huile, des scènes de gueuserie suprêmement hantantes et épiques.

J'ai beaucoup admiré une adoration des mages de Gérard Dow, j'ai adoré comme les mages du tableau. Il y a là une centaine de personnages, les plus rapprochés de l'enfant Jésus ont l'honneur de recevoir en pleine face un des plus beaux coups de lumière à la Rembrandt que je connaisse.

Et maintenant, lecteur, si tu veux, chantons un Magnificat; “ c'était veupres, „ dit-on en Wallonie, le soir tombe, à peine assez de jour pour contempler la perle du salon, un Fra Angelico, une vierge entourée d'anges adorants, qu'on ne devrait voir

qu'après deux jours de jeûne, sûr ainsi de succomber en extase et transports mystiques. Jamais plus suaves visages de vierge, de bambino et d'angelets ne furent vus en des rêves d'ascète. Sainte Marie est si immatérielle belle, et si vierge dans sa maternité, qu'on se sent monter aux lèvres des velléités de litanies et d'avé plus sincères qu'au temps de l'enfance.

C'est bien là l'oreiller recherché par Baudelaire, où l'on peut aimer, — mais on n'oserait. F.

## CHRONIQUE MUSICALE.

Bruxelles, 6 octobre.

**D**ONC, depuis un mois, la " saison „ étant ouverte, nos théâtres, après leurs unanimes relâches, ont recommencé leurs querelles d'affiches. Évidemment il est inutile de compter, pour la musique, sur aucune autre scène que celle de notre opéra; ajoutez-y les concerts populaires, ceux du Conservatoire, tous les éléments d'organisation de nos solennités musicales vous sont connus.

Ces concerts n'ont pas encore appelé le public à juger leurs travaux; de la Monnaie il y a peu de chose à dire; elle n'est guère sortie du terre à terre habituel; toutes les rengaines du répertoire défilent à la rampe, se payant le luxe d'évincer quelques ténors ou barytons.

La meilleure de ces reprises est celle des "*Huguenots* „, qui, malgré ses énormes défauts (sur lesquels il faut bien passer à moins de proscrire toutes les partitions produites pendant une longue série d'années) est une œuvre durable.

Meyerbeer est en faveur, au reste, pendant cette période des escarmouches; on a bistré une pauvre chanteuse que cela ennuie fort et un baryton qui n'en peut rien, à l'effet de réexhiber *l'Africaine* ou la *Négresse savante*, le chef-d'œuvre de Mosieu Scribe, au titre duquel les affiches du temps devaient, ce me semble, ajouter

cette mention pour allécher les badauds : N.-B. L'honorable public de cette localité est prévenu qu'au deuxième acte, Mademoiselle Selika, native de Madagascar, donnera une leçon de géographie à M. Vasco de Gama (célèbre navigateur portugais du XV<sup>e</sup> siècle).

La Monnaie a aussi voulu accomplir ce tour de force d'exécuter la *Traviata*. Tentative audacieuse!... suivie d'un juste châtimement d'insuccès, car, malgré la bonne volonté de l'orchestre et la perfection de son jeu, force nous est de reconnaître que les orgues de barbarie "jouent", la *Traviata* beaucoup mieux. Il est ainsi des partitions dont la bonne interprétation exige qu'elles soient moulues; la *Traviata* est parmi elles, avec son frère, le *Trouvère*, miserere!....

Pour en revenir au Théâtre de la Monnaie, on y a dernièrement repris, la direction voulant satisfaire les demandeurs de nouveautés, *Robert le Diable* (ou la revanche de Bertram sur Robert dit Macaire) pièce morale à grand spectacle, dédiée aux fils de famille adonnés à la triste passion du jeu. Œuvre de M. Scribe....

Ajoutons à cette liste, *Zampa*, dont le père procréa simultanément ce célèbre chef de brigands et un fils qui devint préfet de police. Quel dommage que ce dernier n'ait pas fait couper la tête à son scélérat de frère! Et, toujours pour faire connaître au public bruxellois ce jeune compositeur d'avenir nommé Meyerbeer, le *Prophète* n'attend pour apparaître à la scène que le rétablissement du ténor Sylva. Enfin, les perruques des stalles étant satisfaites, M. Dupont trouvera, nous l'espérons, le temps venu de satisfaire à son bon goût et à celui de notre ardente et nombreuse jeunesse artistique : *La Walkyrie*, depuis si longtemps promise, viendra, par ses puissantes harmonies, faire éclater les enthousiasmes et balayer du répertoire les fadaïses que l'abonnement impose aux directeurs.

Avec impatience nous attendons aussi la décision qui sera prise au sujet d'une œuvre inédite. La direction hésite entre les *Guelfes* de B. Godard, l'*Apollinide* de F.-R. Servais, *Richilde* de E. Mathieu. Toutes les probabilités pourtant sont pour l'acceptation

de cette dernière œuvre; l'*Apollinide* serait remise à la saison prochaine.

On reprendra bientôt *Hérodiade* qu'il sera intéressant de réentendre, l'esprit non abasourdi par la tapageuse réclame de la première. *Lackmé*, de Léo Delibes, sera l'œuvre de résistance de la troupe d'opéra-comique.

Donc nous pouvons nous attendre à une année marquante, car la troupe est de tout premier ordre; citons MM. Sylva, Cossira, Engel, Séguin, l'excellent Hans Sachs des *Maîtres chanteurs* (dont on redemande la reprise); M<sup>mes</sup> Litvine, Wolf, Legault, Vuillaume et tutti quanti.

Cy je termine, et avec des milliers d'autres, j'attends la *Wal-kyrie* pour l'applaudir, pour apothéoser par nos acclamations cette œuvre supra-humaine.

LUDWIG GHELDRE.

## PETITE CHRONIQUE.

Encore les vacances! Comme un oiseau de proie, sinistre, plane sur la *Wallonie* une épidémie de berlué-morbus. Car, cette fois, plus de *typos* en jeu, mais la berlué au nom macabre.

C'est elle qui changeait *la* en *fa*, elle qui *muselait* les bœufs, ja deux mois. C'est elle qui, dans notre précédent numéro, nous a fait placer à Gand le jury du concours de Rome.

Qui donc s'insurgeait contre les "essais de pathologie littéraire? „ Hélas, sur la *Wallonie* plane la berlué au nom sinistre.

Que Glain et Lierneux nous soient propices!

L'incident Montald nous passionne médiocrement. Des paris s'engageaient : l'aurait-il, ne l'aurait-il pas? — Il l'a.

M. Isaye se voit définitivement nommé professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles. M. Isaye est un virtuose de grand

talent; la musique est parlante sous son archet, il sait plier les sons à des tressaillements émus.

Les opinions de M. Isaye, en musique, sont plus que modérées. C'est un conservateur, sinon un réactionnaire, — nous dit-on; puis il succède à des artistes d'une incontestable valeur : Léonard et Vieuxtemps ne sont pas les premiers venus. Peut-être M. Ysaye et ses idées ne conviennent-ils pas absolument à cette tâche ardue de guider vers les sommets de l'art de jeunes intelligences qu'il faudrait pousser vers les routes nouvelles. Mais s'il n'a pas le génie et la science écrasante de Thomson, il a trop de talent, il a trop la conscience de la grandeur de l'art pour ne point créer à Bruxelles une génération saine d'élégants virtuoses et d'artistes au sens musical raffiné.

---

Encore une académie et une académie *nationale*. Elle gît à Anvers; y sont nommés professeurs plusieurs futurs grands hommes tels que M. Verlat. Mais deux artistes y sont entrés par mégarde : MM. Coosemans et Vinçotte. Il doit y avoir erreur.

Le gouvernement sait parfaitement qu'une académie, fût-elle nationale, n'a pas besoin d'artistes; nous espérons au moins que, pour sauvegarder les saines traditions, on dénichera encore l'auteur de quelque parapluie troué champignonnant sur deux fillettes, et qu'au géniteur d'aussi vastes conceptions écherra la place qu'occupent indûment deux *intrus*, deux *artistes*.

---

Est morte la *Revue de Demain* que dirigeait un de nos amis : René d'Y. Elle est morte, la pauvre, tuée par l'indifférence de parti-pris que nourrit le public pour les tentatives des jeunes.

La *Revue de Demain* portait haut et droit le drapeau littéraire de l'art pour l'art, et nos regrets l'accompagnent dans les régions d'outre-monde. Mais elle n'est point morte entièrement. Bientôt un nouveau recueil verra le jour, et le nom de son futur directeur René d'Y, nous promet encore des assauts de lettres d'une belle intransigeance.

---

Les derniers numéros du *Progrès* contiennent une étude magistrale de Camille Lemonnier sur le salon de Gand, des chroniques artistiques de Francis Nautet, Iwan Gilkin, Georges Rodenbach.

---

*Au Théâtre Wallon*, — le Casino Grétry ainsi rebaptisé — on a repris avec entrain ces bonnes soirées d'une si particulière et franche saveur de terroir. Nous avons eu : *li Galant del Siervante*, une excellente, mais peu nouvelle, comédie de M. Delchef. Le premier acte est un petit chef-d'œuvre d'observation ; le second acte traîne un peu à la fin. *Wèzin Wèzenne* est une gentille opérette d'une simplicité naïve, avec un charme reposant. La musique : un arrangement d'airs populaires. Sont venus aussi un vaudeville de Dumoulin, *Ji vou ji n'pou* et une comédie : les *Deux Bechtâs*. Puis les intermèdes de franc patois nous ont aussi éjouis : *les treus Galants da Gètron* (de M. Pirard) est une charge d'une bonne humeur entraînante avec de pleines poignées de cet esprit wallon, si gouailleur et bon-enfant, que connaissent les vraies *tiesses di hoïe*.

---

*Au Théâtre Royal* a eu lieu une représentation extraordinaire : Faust, avec M<sup>me</sup> Fidès de Vries de l'opéra de Paris, M. Cossira de la Monnaie, M. Dauphin, basse de l'opéra-comique de Paris. Madame Fidès Devries est une chanteuse de premier ordre ; et, dans les passages de soyeuse finesse, surtout, se révèle comme une artiste passée maîtresse en l'art de dire. Mais elle avait à lutter contre les souvenirs laissés en Belgique par M<sup>me</sup> Caron dont elle n'a ni l'énergie ni l'ampleur tragique. M. Cossira est doué d'une jolie voix de ténor, avec assez de grâce dans le timbre ; un peu balourd et emprunté, seulement ; la distinction lui fait défaut, mais à Bruxelles il se hâtera de l'acquérir. C'est aussi la distinction qui frappe par son absence chez M. Dauphin. Il a fait un Méphisto suffisant, mais sans la raillerie effrayante et l'*intensité* de Gresse. Une voix très étoffée, pourtant, et, somme toute, un très bon acteur.



M. Claeys remplissait le rôle de Valentin. Nous avons retrouvé toutes ses élégances, l'accent métallique et mordant de sa belle voix pleine, et la suprême aisance de son jeu : un artiste de grande valeur que nous sommes heureux de posséder encore. Madame Verellen fait un bon Siebel ; mais sa voix, si souple dans les vocalises, n'a pas trouvé dans Faust l'occasion de produire ses meilleurs effets. Les rôles de chanteuse légère sont du reste ceux qui lui conviennent le mieux. Enfin nous avons été tout heureux de retrouver M<sup>me</sup> Walter qui donne un esprit pétillant au rôle effacé de dame Marthe.

#### TABLEAU DE LA TROUPE.

##### *Administration.*

MM. Verellen, directeur-administrateur ; Potel, inspecteur ; Flavigny, régisseur ; Christian, second régisseur.

##### *Orchestre.*

MM. Cambon, premier chef d'orchestre ; Frys, second chef d'orchestre, premier d'opéra-comique ; Jardon, répétiteur des chœurs ; Galopin, répétiteur de danses.

##### *Grand-opéra, opéra-comique et traductions.*

MM. Verhees, fort ténor grand-opéra, traductions (Rentrée) ; Samaty, 1<sup>er</sup> ténor léger (Laon et Verviers) ; Idrac, 2<sup>e</sup> ténor et premier au besoin (Bruxelles, Théâtre de la Monnaie) ; Desy, 2<sup>e</sup> ténor et 3<sup>e</sup> au besoin (Rentrée) ; Flavigny, ténor (Rentrée) ; Calmani, 3<sup>e</sup> ténor (Anvers) ; Claeys, baryton grand-opéra (Rentrée) ; Frandou, baryton opéra-comique (Genève, 1<sup>er</sup> prix au Conservatoire de Paris) ; Guillabert, basse-noble grand-opéra (Anvers, trois ans) ; Kinnel, basse chantante opéra-comique (Anvers) ; Guidon, 2<sup>e</sup> basse (Nantes) ; Walter, larquette, basse-bouffe (Rentrée) ; Deprez, 3<sup>e</sup> basse.

M<sup>mes</sup> E. Chasseriaux, falcon (Rentrée) ; Passama, contralto (Rentrée) ; Stephane, mezzo-soprano (Paris) ; Stella-Bolle, 1<sup>re</sup> chanteuse-légère, opéra-comique (Bruxelles, Théâtre de la Monnaie) ; Verellen-Corva, 1<sup>re</sup> chanteuse-légère de grand-opéra et

traduction, soprano dramatique (Rentrée); B. Duthreuil, chanteuse-légère en double (Toulouse); Flavigny-Thomas, dugazon Galli-Marié (Rentrée); Dumesil, 2<sup>e</sup> dugazon et 1<sup>re</sup> au besoin (Débuts); Walter, duègne (Rentrée).

22 choristes hommes, 20 choristes dames.

Orchestre, 50 musiciens.

*Corps de ballet.*

M<sup>lles</sup> Laura Reuters, maîtresse de ballet (Rentrée); Laura Reuters, première danseuse noble; Hélène Reuters, première travestie; Éliisa Reuters, première danseuse demi-caractère.

*Danseuses coryphées.*

M<sup>lles</sup> Castileda, Pelligrini, Judith, Rimmer, Frenet, Ferrari, Belfini, Bergy.

*Pièces nouvelles.*

HÉRODIADE, grand-opéra, de Massenet, sous la direction de l'auteur; CHEVALIER JEAN, grand-opéra, de V. Joncières; JOEL, grand-opéra, de Gilbert des Roches; NADIA, opéra-comique, de Ch. Bordier; LE SACRIPANT, opéra-comique, de Duprato.

Tout cela, c'est bien comme musiquette de passe-temps. Mais quand aurons-nous de vraie musique, de la musique allemande, de savantes harmonies? Nous le savons, M. Verellen se trouve à la tête d'un théâtre non subsidié. Il lui faut donc compter avec le public jusqu'à ce que s'amollisse la harpagonnerie du Conseil communal. Mais ne croit-il pas qu'un bel opéra allemand satisferait bien des réclameurs? *Euryanthe* de Wéber n'est pas si compliqué, et, laissant même de côté dans cette question de ménager la sublimité des harmonies wéberiennes, n'a-t on pas vu à Bruxelles le succès d'Obéron? M. Verellen est animé d'excellentes intentions; mais peut-être se trompe-t-il sur les légitimes aspirations du public liégeois. Qu'il fasse ce que bon lui semble: ses affaires ne sont point les nôtres. Mais nous avons tenu à lui indiquer les routes qui, à notre sens, devaient conduire notre scène au succès et le public liégeois à de pures et affinées sensations d'art.

---

*Théâtre du Pavillon Flore. — Tableau de la troupe :*  
*Administration.*

MM. Gribouval, régisseur-général; Ernest, secrétaire de la Direction; Jos. Meurice, 1<sup>er</sup> chef d'orchestre; Dressen, 2<sup>e</sup> chef d'orchestre, répétiteur.

*Opérettes, Opéras-Comiques.*

MM. Morini, ténor; Victor, 1<sup>er</sup> comique, laruette; Ancelin, trial; Mignon, comique grime, laruette; Ludovic, second trial, Villars, 1<sup>re</sup> basse-bouffe; Thys, 2<sup>e</sup> basse-bouffe; Servais, Vaillant, Laverny, coryphées; M<sup>mes</sup> Lesœur, Marcus, chanteuses d'opérettes; Lucy Storm, seconde chanteuse, dugazon; Lefebvre, mère dugazon; Belini, Briani, Ludovic, jeunes chanteuses; Noris, Bresset, Mignon, 2<sup>des</sup> dugazons; Thys, Denis, Alice Henry, coryphées.

*Drames, Comédies, Vaudevilles.*

MM. Gangloff, 1<sup>er</sup> rôle; Daubrun, jeune 1<sup>er</sup> rôle, jeune premier; Favreux, 1<sup>er</sup> rôle marqué, père noble; Bresset, 1<sup>er</sup> amoureux, amoureux comique; Villars, 3<sup>e</sup> rôle; Thys, rôles de genre, des 3<sup>e</sup> rôle; Victor, 1<sup>er</sup> comique en tous genres; Ancelin, jeune 1<sup>er</sup> comique; Mignon, comique marqué, des 1<sup>ers</sup> comiques; Ludovic, second comique; Servais, rôles de genre; Vaillant, Tack, Laverny, Galhausen, Stynen, utilités.

M<sup>mes</sup> Georgette Vioron, 1<sup>er</sup> rôle; Steyaert, jeune 1<sup>er</sup> rôle, jeune première; F. d'Athys, 1<sup>re</sup> ingénuité, jeune première; Lucy Storm, 1<sup>re</sup> soubrette, coquette; Lefebvre, 1<sup>re</sup> duègne; Belini, 2<sup>e</sup> soubrette, des coquettes; Victor, seconde duègne; Briani, seconde ingénuité; Denis, amoureuse; Ludovic, Noris, Mignon, Bresset, soubrettes; Thys, Alice Henry, Beaux, Tack, utilités.

Chœurs hommes : 12. — Chœurs dames : 12. — Orchestre : 25 musiciens.

---

Pour paraître bientôt : H. Malot : *Zyp*. — Fabre : *M<sup>me</sup> Fuster*. — M. Uchard : *Joconde Berthier*. — E. Renan : *L'abbesse de Jouarre*, drame philosophique. — A. Daudet : *L'immortelle*. — L. Tolstoï : *Deux générations*. — Ch. Buet : *Aubanon cinq-liards*.

---

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA

# JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraison de 32 pages

**Prix d'abonnement 7 francs**

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

# LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

**Abonnement 12 francs**

Administration : 99, rue Richelieu, Paris

## L'HYGIENE

en cette saison est d'être convenablement couvert, ni trop ni trop peu, afin que le corps soit toujours dans une température normale, ce qui est le plus sûr moyen de bien se porter; la maison

### F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>

met actuellement en vente une série de jolis **Par-dessus demi-saison** pour hommes, et **houppelandes** de dames dont toutes les personnes soucieuses de leur santé voudront posséder un exemplaire.

---

Les belles nouveautés pour costumes demi-saison et hiver s'amoncellent déjà dans cet important établissement; les plus difficiles sont sûrs de trouver leur choix parmi les mille dessins reçus. Quant au fini des objets et la modicité des prix, nous n'en parlerons pas, pour la belle confection à prix avantageux on s'adresse toujours

AUX GRANDS MAGASINS DU

## PONT-DES-ARCHES

LIÈGE

1<sup>re</sup> Année. — N<sup>o</sup> 6.

La livraison 50 centimes

LA

WALLONIE

15 Novembre 1886

SOMMAIRE :

HECTOR CHAINAYE. . .	La Batte.
FRITZ ELL . . . . .	Vers d'album.
AUG. HENROTAY . . .	Claire.
ERNEST MAHAIM . . .	Dialogue des monts.
GUST. RAHLENBECK . .	Les Brigands de la Meuse.

Petite chronique.

# LA WALLONIE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

ABONNEMENT : 5 fr. par an. Union postale : 6 fr. 50.

Comité de Rédaction { Albert MOCKEL,  
Ernest MAHAIM,  
Maurice SIVILLE.

Bureaux : rue St-Adalbert, 8, Liège.

Principaux collaborateurs :

G. ANDELBROUCK, Fritz de L'AULNAIE, Jean D'AVRIL, Hector CHAINAYE, Célestin DEMBLON, Jules DESTRÉE, Fritz ELL, R. ELLUM, Jean FONTAINE, Maurice FRISON, G. GIRAN, Arnold GOFFIN, Aug. JOTTRAND, Camille LEMONNIER, W.-A. MACEDONSKI, Alex.-A. MACEDONSKI, Ch. MAGNETTE, ERN. MAHAIM, Luc MALPER, G. MASSET, Octave MAUS, A. MOCKEL, X. NEUJEAN, P.-M. OLIN, Georges PICARD, Petrus PIRUS, G. RAHLENBECK, F. SEVERIN, Maurice SIVILLE, Aug. VIERSSET.

LA WALLONIE s'efforce de grouper autour d'elle les éléments vivants de la jeunesse littéraire de nos provinces wallonnes. Elle rejette rigoureusement la politique de ses colonnes et reste indépendante de toute école et de toute coterie.

LA WALLONIE paraît le quinze de chaque mois, en livraisons d'au moins 32 pages.

Paraîtront dans le cours de l'année plusieurs dessins hors texte, sur Hollande, se rapportant à des articles publiés dans la Revue.

## AVIS.

L'abonnement jusqu'à la fin de l'année (15 janvier 1887) reste fixé à 3 francs. Nous tenons à la disposition des personnes qui nous en feront la demande les exemplaires 1, 2 et 4 de l'*Élan Littéraire*, au prix de 50 centimes l'exemplaire, ainsi que la collection de la première année de l'*Élan Littéraire* (sauf les n<sup>os</sup> 1 et 2) au prix de 5 francs.

---

UN ERRATUM. — Dans le dernier n<sup>o</sup>, page 133 ; au lieu de : son *corps* pantelant, lisez : son *cœur*. Et cet autre : lisez un *soudain* envahissement de la rue, au lieu de : un *certain* envahissement.

Page 140 : les ponts où l'étoile d'or d'un carrosse cingle, par dessus l'obscurité, l'eau dans l'espace... Il faut lire : cingle, par dessus l'eau, l'obscurité dans l'espace.

## LA BATTE.

**L** s'étend paresseusement, se chauffant le dos au soleil, le fameux quai de la Batte, sur la rive gauche de la Meuse, entre l'ancien pont des Arches et le nouveau pont Maghin ; devant lui le fleuve gris-perle coule sans bruit, et derrière tinta-marrent le quartier si pittoresque des Foulons, et la populaire Féronstrée, et Hors-Château, la rue des Brasseurs, laquelle s'appuie au bas de la Montagne, comme une gamine se pend aux jupes de sa maman. Situé en plein Liège du moyen âge, le vrai Liège, le bon quai est resté une des parties les plus caractéristiques de la ville ; il s'est moqué pas mal, le bon vieux, des lois absurdes sur l'alignement des bâtiments, la rectitude des façades, l'élévation des constructions, et la largeur des trottoirs ; jusque aujourd'hui pas un échevin des travaux publics, gonflant la voix comme un jeune caporal, n'a pu commander à ses maisons " A droite alignement. „ Aussi toutes se tiennent là, sans pose, à la bonne franquette, regardant placidement passer la Meuse, ayant une envie folle de cracher dans l'eau pour compter les ronds ; elles ne rentrent pas le ventre comme nos nouvelles maisons qui ont toujours l'air d'avoir froid ; celles qui ont de la bedaine la font ressortir gaillardement ; — ainsi au milieu de la Batte, il y en a une qui étale sa panselette couverte d'ardoises comme si elle avait mis un de ces longs et antiques gilets de couleur, et tous les Liégeois la connaissent, c'est la maison de chez Havard. Au moins ces constructions sont originales, elles ne se ressemblent pas toutes comme nos ridicules habitations ; foin des quartiers bourgeois ! sur la Batte, les braves maisons se sont habillées comme bon leur a semblé, sans imiter la toilette du voisin, elles ont des façades capricieuses, naïves, et d'une allure bon-enfant ; et se fichant de toutes les modes, elles se sont coiffées, qui d'un pignon tenant d'aplomb ou penchant sur l'oreille, qui d'un toit à la crête bien nette ou ébréchée, qui d'une plate-forme italienne. Il faudrait aussi consacrer quelques lignes aux fantaisistes cheminées....Mais promenons-nous.



La Batte commence au pont-des-Arches, et descend à cette partie, comme s'il était besoin de prendre son élan pour aller jusqu'au bout du quai. C'est sur cette pente que se tiennent, le dimanche, jour du grand marché, les vendeurs de lapins, qui vous déshabillent les pauvres petits quadrupèdes avec une inhumanité toute cordiale. A cet endroit, se carrent les gros magasins, qui dégagent sur le trottoir l'odeur de leurs marchandises; il y a un an, on en a démoli un des plus typiques, " la maison Denis ", où l'on vendait du fer : c'était un grand édifice noir, troué d'innombrables petites fenêtres aux reflets métalliques, et dont les murailles sombres suaient une senteur forte de rouille.

Une rue latérale, la rue de la Goffe s'enfonçant vers Féronstrée, laisse apercevoir un côté de la vieille Halle aux viandes, et le profil des auvents qui protègent comme de grands champignons, les truculentes filles de la Mère Angot. Par cette trouée s'épandent chaudement des odeurs de chair fraîchement découpée, de sang caillé et de poil roussi; et dans l'atmosphère lancinante, se pressent tous les matins, aux abords de la halle, des marchandes ambulantes portant devant elles, sur leur ventre bombé, des plateaux chargés de lacets, savons, peignes, cravates et autres menus objets de toilette.

Plus loin, sur le quai, les maisons rentrant en rond, à la façon des crâignons, forment une petite placè où est établi le marché aux légumes. Aux premières heures de la journée, cette place est noire de monde et rouge de crialleries. Ici, ce sont toutes auberges où descendent les plantureux maraîchers et les gaillardes boteresses, vieux bâtiments qui paraissent aimer bien la vie d'enfer du marché, et l'aimer tant qu'à l'aimer ils n'ont pas vu qu'ils vieillissaient. Toujours curieux, ils regardent devant eux par leurs grandes fenêtres aux minuscules carreaux verts, où le fleuve se réverbérant allume des flammes vacillantes. Peut-être est-ce le coin de la Batte, où l'animation est la plus grande et à la fois la plus intime. Et maintenant que nous traversons lentement le quai, à la tombée de la nuit, à cette heure si chuchotteuse de rêveries, ne sentons-nous pas d'énivrants

effluves vibrer et sourdre d'entre les pavés, comme si toutes les gens affairés qui se remuent ici au moment du marché y avaient laissé de leur vie agitée ? Et nous voyons des paysans attablés dans les auberges ; ils fument, boivent, discutent avec de grands gestes dans la fumée, qui monte au plafond hachuré de grosses poutres. Des charrettes, des camions, de grands charabans jaunes aux énormes soufflets de cuir empoussiérés sont laissés sur le quai dans des poses négligées de repos ; et dans le brouillard rosé de la soirée, on croirait voir des animaux fantastiques qui soufflent d'ahan, épuisés par de longues courses, longues de mille lieues. Mais des gamins, " cet âge est sans pitié, „ ne laissent pas dormir les bonnes voitures, ils crient, ouvrent les portières, se cachent sous les banquettes, sautent sur les roues, se balancent aux brancards ; lorsque les voituriers furieux sortent d'un café, poursuivent les polissons ; et ceux-ci se sauvent en leur faisant des pieds de nez ; les pauvres gens rentrent au café, boivent encore, se rendent ivres, et les gamins certains cette fois de leur sécurité s'amuse de plus belle. — " Lorsque les chats sont ivres, les souris dansent. „

Le quai se développant vers le pont Maghin prend un autre aspect — plus autant de grandes maisons de commerce et d'auberges, mais de petites boutiques bien propres, et de petits cafés. Sur cette partie, viennent s'établir le dimanche matin, les bouquinistes, les vendeurs d'almanachs, de cannes, de parapluies, de pipes, de bottes, de chapeaux, de casquettes et de vieux vêtements — toutes marchandises étalées de façon très amusante, dans un ordre hautement fantaisiste et faisant croire à une drolatique végétation poussée là pendant la nuit. Un peu plus loin, c'est la place du marché aux pigeons. Les ouvriers et les petits bourgeois de Liège aiment beaucoup les pigeons, ils élèvent ces oiseaux avec une amusante passion, et se réunissant en groupe constituent des sociétés colombophiles. Ces sociétés ont leur local dans les cafés de la Batte, où s'expose dans un cadre doré le règlement du cercle, signé du président et du secrétaire, dont le paraphe est presque aussi grand que le règlement. Et quel monde dans ces

cafés ! Les vieux amateurs, les " vix colèbeus „ comme on les appelle, rusés dans le métier, initient les novices. Ces vieux mériteraient une étude physiologique. A vivre leur vie avec les pigeons, qu'ils aiment au-dessus d'eux-mêmes, ils finissent par leur ressembler. Leur profil s'allonge en bec d'oiseau, leurs lèvres s'amincissent, le maxillaire inférieur se retire, et le crâne même paraît se rétrécir, car la plupart n'ont plus de cheveux et se serrent la tête d'une mince casquette. Leurs yeux aussi rappellent ceux du pigeon, clairs et larmoyants comme ceux des vieux voyageurs, et soutenus par de grosses pochettes violacées. Ils s'entourent le cou d'un foulard blanc, et s'étriquent le torse dans leur redingotte soigneusement boutonnée. Ils ont des mains aux articulations gonflées et dont les ongles s'effilent en pointe crochue. Il ne leur manque que des ailes. Eh mon Dieu ! s'ils n'en ont pas ce n'est certes pas faute d'en avoir désiré. Ils se font un plaisir d'imiter les poses de leur pigeon favori, tendent le cou, tournent l'œil malicieusement de droite à gauche; ils boivent même comme leurs amis, à petites gorgées, ce qui ne veut pas dire qu'ils boivent peu. Et ils parlent des heures et des heures, intéressant tous les camarades du café, racontant anecdote sur anecdote, ne tarissant pas.

En continuant notre promenade, nous rencontrons encore des cafés, ceux-ci servent de lieu de rendez-vous aux amateurs d'oiseaux-chanteurs. Les murs en sont tapissés de cages, où perchent linots, pinsons, serins, chardonnerets qui tous mènent un tapage assourdissant. Les amateurs sont attablés, parlent des concours où ils ont eu de la chance, et se réjouissent du prochain concours, dont le programme est affiché près du comptoir. Et comme s'il fallait moins de place pour contenir les oiseaux chanteurs et leurs amis, que pour contenir pigeons et colèbeus, ces cafés-ci sont plus petits que les cafés des sociétés colombophiles.

Plus loin, après la rue Hongrée, réapparaissent les grosses maisons de commerce, à l'allure cossue; et près du pont Maghin s'élève le Mont-de-Piété. Cet édifice qui date du siècle dernier, est d'un ensemble très artistique. Bâti de pierres et de briques

sombres, peut-être plus assombries par la misérable destination du monument que par le temps, l'ancien hôtel est très élevé et couvert d'un grand toit, troné à trois étages de nombreuses lucarnes. Les petites fenêtres encadrées de larges pierres, sont protégées par d'épaisses barres de fer. Les murailles sont marquetées de petits bas-reliefs en pierre, représentant des scènes des fables de La Fontaine; et la façade est ainsi tachetée de notes grises, qui s'harmonisent très bien avec les couleurs sombres des briques humides, et avec l'ombre que projette le toit s'avancant en surplomb soutenu par d'énormes poutres noires. Sous son large auvent, la porte, très épaisse et très lourde, traversée de clous à grosse tête, attachée solidement au mur par des gonds énormes, paraît aussi très sombre. Et l'on peut croire que ce grand et sévère édifice se trouve là, nécessité par les dépenses folles et les vices du vieux quartier des Foulons qui ronge le quai de la Batte comme un chancre, et aussi par la misère fatale des rues étroites qui l'assiègent avec de sourds cris de révolte.

Au delà du Pont Maghin est construite la prison. — Le Mont-de-Piété et la Prison, deux monuments de malheur, qui s'élèvent en dehors de toutes les villes. Car on n'apprend pas la vie dans une ville, lorsqu'on en observe seulement le centre. Le centre est d'une animation trompeuse, et d'une gaieté surperficielle, mais dans les quartiers éloignés s'expriment les conséquences et les conclusions de toute cette vie, en des monuments silencieux et terribles comme le Mont-de-Piété, la Prison, l'Hospice, l'Hôpital. Et maintenant bons citoyens, amusez-vous ! Jadis, ces menaçants édifices se trouvaient au centre des villes, mais aujourd'hui on les a refoulés en dehors des enceintes, sans doute par hygiène, mais aussi par un sentiment de peur qui est bien de notre époque; car on veut s'égayer, chanter, rire et faire du bruit pour oublier ses misères. Et au-dessus des habitations, s'élèvent les tours des églises qui symbolisent la religion, toujours au-dessus des clameurs du monde dans le silence auguste de l'air.

Mais la nuit estompe déjà la Meuse. Noir comme un dragon, le

long du quai assombri, glisse mystérieusement un bateau. Les maisons de la Batte se rapetissent dans l'ombre, et la montagne semble grandir. Les moindres bruits trouvent un écho. On allume les réverbères, et leurs flammes pleurant de rouges reflets dans la Meuse et vacillant dans les dernières lueurs enténébrées du jour, semblent avoir été entourées de crêpe pour le passage d'un cortège funèbre.

HECTOR CHAINAYE.

## VERS D'ALBUM.

*A ma sœur.*

**P**LUS tard, lorsque tes bruns cheveux seront tout blancs,  
 Quand on t'appellera " Grand'mère „ !  
 Quand il ne restera, de nos bons vieux parents,  
 , Que deux tombes au cimetière;  
 Quand nous nous verrons presqu'arrivés à la fin  
 De notre course par le monde,  
 Et que las, nous voudrons sur le bord du chemin  
 Nous reposer une seconde,  
 Comme il nous sera doux, dans la brume du soir  
 De rêver aux heures perdues,  
 Et d'oublier — heureux enfin ! — le chemin noir  
 Et la route aux pentes ardues !  
 Comme il nous sera doux, d'entendre en notre cœur  
 Chanter nos souvenirs d'enfance  
 Et d'écouter, pensifs, la musique du chœur  
 Résonner dans le grand silence !  
 Alors fuiront bien loin les rêves désolés,  
 Avec les visions plaintives,  
 Et nous croirons ravoïr les bonheurs envolés  
 De nos jeunesses fugitives.

Nous songerons à ceux qui, partis au matin,  
 Avec nous, pour la destinée,  
 Sont restés en souffrance au milieu du chemin  
 Et n'ont pu finir leur journée.

Et lors, nous sentirons comme un désir géant  
 De quitter aussi cette vie...  
 Car tous ces morts, malgré l'inconnu, le néant,  
 Nous sembleront dignes d'envie!

Alors pour ranimer nos esprits éperdus,  
 Pour rendre la force à nos âmes,  
 Pour ravoïr un instant ces bons instants perdus,  
 Pour nous ranimer à leurs flammes,

Nous ouvrirons ce livre aux feuillets tout jaunis,  
 Et très émus, baissant la tête,  
 Nous relirons la page où tantôt j'écrivis  
 Mes premiers rêves de poète.

FRITZ ELL.

## CLAIRE....

(Suite.)

**C**ette désorientation, ce manque de but avait amené chez lui un ennui engourdissant, comme une léthargie morale; il ne savait plus ni vouloir, ni désirer, ni sentir. Il avait trop regardé tout pour s'amuser encore des futilités, des passe-temps banals qui peuvent satisfaire encore une âme plus neuve; et de toutes ses paroles, de toutes ses actions, suintait cette pensée : " oh ! qu'il n'y a rien ! „

— N'est-ce pas monstrueux, me disait-il parfois, une telle maladie à vingt ans ! alors que la vie s'offre à vous, souriante et libérale; alors que je devrais en jouir avec insouciance comme les autres, que je devrais apprendre, amasser des provisions pour en

tirer une pensée certaine, plus tard... si la chose est possible. Il n'y a de vraiment heureux que les simples qui croient, les yeux fermés !

Et en d'autres moments :

— Si je continue de ce train, à trente ans je serai l'homme le plus désolé de la terre, un René... Mon âme s'engourdit à toute cette philosophie; c'est à peine si je suis encore capable d'une émotion. Il n'y a pour me sauver, qu'une forte secousse, une vraie passion. Je vais chercher une maîtresse et je tâcherai d'aimer; mais j'ai peu d'espoir de réussir; les femmes sont trop banales, elles se ressemblent trop; je n'en sais pas une que je préférerais à une autre. Et puis l'amour ne va pas sans aveuglement, et comment m'aveuglerais-je, moi qui m'amuse depuis des années à me regarder vivre.

Cependant il se mit à la recherche. Camille ne voulait duper personne; sur ce point, il était d'une honnêteté scrupuleuse que le monde traiterait de niaiserie... Il avait une peur incroyable du mariage, — cette queue de poisson de la jeunesse, — et il le disait franchement. Il obtenait des résultats divers selon les jeunes filles; mais toujours à force d'être ennuyé, il ennuyait et on lui donnait son *congé*, ce qu'il désirait, ne voulant pas rompre le premier.

— Celle-ci veut bien être ma maîtresse; ce qui la flatte surtout, c'est ma casquette d'étudiant. J'ai pris l'habitude de ne plus mettre que mon chapeau; nous nous sommes ennuyés.

— J'ai fait la conquête — c'est une manière de parler — de Marie D... Ce qu'elle voit en moi, c'est le mâle; elle trouve les nuits trop courtes et les jours trop longs; elle voudrait qu'il fit nuit toujours... Son cœur n'est pour rien dans notre liaison; du reste, elle n'a pas de cœur. Or, je n'avais pas assez de temps à lui consacrer...

— Juliette R... aime beaucoup les pâtés. Auguste Richard lui a offert d'être plus généreux que moi...

— Mathilde V... ne serait pas fâchée de faire un bon parti, le meilleur possible. Le jeune homme qu'elle épousera, elle le prendra faute de mieux. Cela ne l'empêche pas de cultiver l'amourette

avec virtuosité ; mais comme j'ai l'air fort novice, fort naïf, elle a jugé à propos de me soumettre à un régime sévère. Elle excellait à me donner un petit apéritif, très peu de chose, en me faisant entrevoir un régal pantagruélique pour plus tard, quand le bourgmestre l'aurait permis... Or je lui ai fait comprendre que je n'avais nulle envie de me jeter à l'eau ou de me brûler la cervelle pour une cause aussi ridicule : le remords du *Oui*.

Puis venaient une suite d'autres qui ne tenaient pas plus au conjungo que mon ami, mais qui ne voulaient pas le laisser voir. Mais toutes, toutes étaient d'une banalité qui vous prenait à la gorge. Elles trouvaient moyen de dire des bêtises pendant une heure sur des sujets tels que : l'ouvrage qui ne marchait pas ; le temps qu'il avait fait toute la journée et la nuit précédente et le jour précédent et d'autres jours encore ; les messieurs qui étaient fous de leurs beaux yeux, à elles ; le costume ridicule d'une telle ; le chapeau de telle autre ; la fatigue qu'elles avaient ou qu'elles avaient eue...

— Dis donc, c'est tout cela l'amour ? ou n'existe-t-il pas... ou existe-t-il pour tout le monde excepté pour moi ?

Camille se reposa quelque temps de ses recherches ; l'ennui inquiet le minait de plus en plus.

— A quoi devrai-je croire désormais, s'il me faut renoncer à l'amour ? disait-il parfois découragé. Les autres plaisirs ne sont que des étourdissements éphémères ou des passe-temps qui ne peuvent satisfaire complètement ; et encore, pour la plupart, je ne les comprends que dans l'amour ; j'ai une soif de partager...

Depuis quelque temps déjà, Camille rencontrait tous les jours une jeune fille qui lui causait une impression inconnue jusqu'alors.

Elle n'était pas belle au sens ordinaire du mot ; ce n'était pas cette régularité classique que le statuaire chercherait dans le marbre. La taille souple et bien prise avait, avec la démarche, tantôt un charme troublant par un air d'abandon voluptueux, tantôt une fermeté sévère qui imposait le respect. Ses cheveux bruns encadraient un front où rayonnait la candeur, expression qui se retrouvait encore dominante dans les yeux, d'une couleur si



particulière qui allait du gris au bleu sombre et même au noir suivant les pensées intérieures et les effets de lumière, des yeux si expressifs, — de vrais miroirs d'une âme intelligente, douce et aimante, — que tous les sentiments, jusqu'aux plus pures nuances, s'y reflétaient fidèlement. Le teint quelque peu mat n'excluait pas la fraîcheur d'une belle santé de vingt ans. Ce qui frappait tout d'abord, ce n'étaient ni les traits, ni les formes matérielles, c'était la physionomie, la spiritualité qui jaillissait de cet être si peu banal, mélange d'énergie et de tendresse, d'intelligence et de naïveté.

Un jour que nous revenions des cours, mon ami, Jules Vertot et moi, nous rencontrâmes la jeune fille ; comme d'ordinaire, son regard et celui de Camille se portèrent l'un vers l'autre et dans les yeux de chacun se lisait une inquiétude de savoir ce qui se passait au fond de l'âme de l'autre.

— Ah ! jeune homme, je vous y prends à nouer une intrigue amoureuse, s'écria Jules Vertot.

— Que dis-tu de cette jeune fille ? demanda Camille.

— Bien appétissante, mon cher, je te félicite !

Mon ami fronça les sourcils, agacé et scandalisé à la fois. Il me le dit après, cette appréciation l'avait révolté comme un sacrilège. Lui n'avait pas encore vu le corps ; Vertot n'avait vu que cela.

— Je ne te demande pas cela.... la trouves-tu belle ou non ?

— Elle n'est pas belle, répondit Vertot qui avait des connaissances esthétiques un peu plus éclairées que la plupart des autres étudiants. — Serais-tu d'un avis contraire ?

— Non ; en effet, elle n'est pas belle, mais elle perdrait à l'être, je la préfère ainsi.

Jules Vertot se mit à rire. Camille n'y fit pas attention.

Chaque fois que Camille et la jeune fille se rencontraient, c'était le même regard scrutateur, inquiet. Puis l'on passait vaguement soulagé, content de s'être vus, avec une douce chaleur dans la poitrine ; et cela recommençait tous les jours. Ils étaient sûrs de se voir ; chacun devinait l'autre de loin et le sentait venir ; il y avait là un moment d'une délicieuse angoisse dont ils se

réjouissaient toute une demi-journée et qui leur laissait une émotion chatouillante jusqu'au lendemain.

Cela durait depuis la liaison de Camille avec son avant-dernière maîtresse. Et cependant mon ami n'avait jamais parlé à la jeune fille ; pourquoi ? Instinctivement craignait-il une nouvelle désillusion ? Croyait-il que l'amour n'était pour rien dans le sentiment complexe qu'il éprouvait ? Reculait-il maintenant devant les dangers que la jeune fille aurait pu trouver dans une passion réelle et sans issue ?

Il le sentait bien, l'amour était là, et Camille était de ceux chez qui l'amour commence par l'amitié, la vénération, le besoin de protéger, de couvrir de l'aile. — Peut-être tous ces motifs agissaient-ils à la fois sur lui.

Un jour, Camille revenait des cours avec son dernier ennui, Joséphine C..., qu'il avait rencontrée en ville ; il savait devoir rencontrer *l'autre* et cette pensée le mettait mal à l'aise ; il la vit arriver.... il la regardait d'un regard plus caressant qu'à l'ordinaire ; pour la première fois il y avait dans ses yeux une déclaration. Il semblait vouloir lui dire : " ne faites pas attention, c'est VOUS que j'aime. „ Mais la jeune fille s'avançait, baissant les paupières, et elle avait les lèvres pincées par une contraction nerveuse qu'elle ne parvenait pas à vaincre. Puis les paupières se levèrent et s'abaissèrent subitement... le regard était pour Joséphine C... ; mais on y sentait un reproche indirect à Camille.

Celui-ci souffrait de ce reproche, et en son cœur toutes ses sensations se fondaient pour ainsi dire en un sentiment de pitié ; il se promettait pour une autre fois, si les mêmes circonstances se représentaient, de prendre par d'autres rues.

Justement ce jour-là il avait un rendez-vous avec Joséphine : il y alla parce qu'il l'avait promis et sa maîtresse n'y vint pas, sans doute pour le même motif. C'était la délivrance.

Les jours suivants, lorsqu'il revit celle qui tenait déjà tant de place dans sa vie, la jeune fille passa à côté de lui sans paraître l'apercevoir ; mais ses regards cherchaient les objets trop loin, ou s'y plantaient avec opiniâtreté comme pour s'empêcher de glisser

ailleurs, ou voltigeaient de l'un à l'autre avec une inquiétude fébrile, et Camille avait vécu trop jeune parmi les femmes et avait trop analysé pour ne pas deviner la blessure qui saignait sous ce voile d'indifférence.

Mais insensiblement, les regards revinrent, d'abord avec une certaine réserve, puis avec plus de franchise, plus d'ardeur, même qu'avant l'incident qui avait amené ce refroidissement entre eux. L'un était plus hardi à montrer son âme, de peur d'une nouvelle méprise; l'autre, heureuse de cette déclaration muette, laissait éclater dans ses yeux expressifs les sentiments qui la grisait mollement. Il y avait eu là comme une rupture et un raccommodement tacites, et leur amour ne sortit que plus vivace de cet orage passager, si poignant et si doux à la fois.

Cependant Camille hésitait à parler à la jeune fille; il semblait savourer les sensations exquisement troublantes et si nouvelles pour lui, de cette passion naissante.

Enfin il se décida; il aborda la jeune fille avec une émotion délicieusement inquiète qui lui faisait redouter au dernier moment des difficultés chimériques ou même une résistance feinte de la diplomatie féminine. Il fut reçu avec bonheur, mais sans étonnement, comme quelqu'un que l'on attend et que l'on est heureux de voir. Cependant elle parla de Joséphine C... comme pour calmer des inquiétudes que l'on sait folles mais qui ne nous aiguillonnent pas moins.

Après les explications de Camille, elle n'insista pas, car au fond elle sentait bien qu'ils étaient l'un à l'autre, fatalement et pour toujours.

Alors commença cette idylle toute platonique et d'autant plus poétique et plus exquise que cette continence n'exigeait chez Camille aucun effort : il avait besoin, pour aimer, d'être à genoux.

Mais les études ? — Camille n'avait jamais travaillé avec autant d'ardeur parce que telle était la constante préoccupation de Claire; elle voulait que son amant ne perdît pas une seule minute pour elle et quelque pénible qu'eût été une telle privation, elle se serait plutôt passé de le voir que d'être la cause d'un échec pour lui.

D'ailleurs, mon ami avait maintenant l'esprit à l'aise, dégagé de cette inquiétude, de cet ennui maladifs qui le minaient auparavant, et quand des idées de doute et de pessimisme revenaient opiniâtrement, "plus tard nous penserons à tout cela, se disait-il gaiement, quand j'en saurai assez pour me faire une opinion par moi-même; et avant de parler de la vie, apprenons à la connaître.,,

La vie, il y croyait maintenant, il se disait que tout n'est pas noir, qu'il faut seulement savoir choisir le riant et le rose. C'était comme un printemps ensoleillé, plein de verdure, de fleurs et de parfums, d'oiseaux et de chansons, après un hiver brumeux et maussade. Lui, le sceptique, le pessimiste prématuré, l'ennuyé qui ne croyait plus à rien, croyait alors à l'amour, "le seul bien, disait-il, qui puisse rattacher à la terre une âme délicate., Et, chose remarquable, jamais à ses lèvres ne montait cette phrase désolante : "ce n'est que cela!.,

Et comme il était sûr d'être aimé, jamais la fièvre de la jalousie ou de l'inquiétude seulement ne venait le tyranniser pendant ses études.

Son travail terminé, au lieu d'aller s'asphyxier dans l'atmosphère écœurante des cafés et de s'énivrer bêtement par vanité comme tant d'autres, il entreprenait une délicieuse promenade par la fraîcheur et le recueillement du soir, ou bien il grimpait quelques étages jusqu'au nid où perchait la bien-aimée, et là il passait quelques instants de liberté dans un chez soi qui n'avait rien de la règle banale, mais qui l'entourait d'un parfum exquis d'intimité et d'une chaleur apaisante et reconfortante. Et comme ces instants de liberté étaient courts, on en était avare, et jamais la conversation, roulant toujours sur le même sujet, n'était monotone, jamais de redites, jamais une parole oiseuse ou banale; toujours des aperçus nouveaux, variés, des jets de sensibilité profonde, égayée parfois de pétillantes saillies; un duo d'amour tout palpitant, un poème jaillissant de source; et c'était pour Camille une suite de surprises enthousiastes que d'entendre cette intelligence et cette sensibilité ignorantes atteindre naturellement à une éloquence sublime.

Les jours où Camille avait trop de besogne pour pouvoir sortir, comme les deux amoureux ne pouvaient vivre l'un sans l'autre, Claire venait lui tenir compagnie et, silencieuse, elle lisait à ses côtés ou le regardait étudier; et lui travaillait courageusement, enveloppé douillettement en cet amour si pur et si désintéressé.

Cependant, inconsciemment, Camille glissait vers l'amour charnel; sans le moindre désir sensuel, avec quelque chose du sans-*façon* honnête que l'on rêve d'atteindre dans l'amitié d'une femme au-dessus du vulgaire et que l'on traiterait en camarade, il avait parfois des libertés — qui ressemblaient à des caresses affectueuses, — et d'autant plus aisément qu'il ne rencontrait pas de résistances hypocrites pour allumer ses désirs ou le mettre en garde contre lui-même. Comment, pris peut-être d'un irrésistible besoin d'épanchement et malgré la pureté du culte qu'il vouait à Claire, il se trouva un jour en face du sacrifice, comment il se troubla au point de ternir à ses yeux la candide poésie de son amour, il ne pouvait trop me l'expliquer. Claire était de ces simples de cœur pour qui les cérémonies du mariage, d'une banalité si agaçante, sont inutiles. Elles sont naturellement au-dessus de la comédie du bourgmestre et du prêtre; elles n'en ont pas besoin pour donner toute leur vie et il n'est pas nécessaire d'exiger d'elles un serment, parce que ce qui les attache ce n'est pas un serment, mais leur cœur. Elles se donnent tout entières parce qu'elles le trouvent logique et elles ne font pas de leur être deux parts, l'une payable comptant, l'autre à l'échéance du *oui*. Elles ne calculent pas mesquinement en amour; elles réfléchissent avant, puis quand elles ont donné leur âme, elles ferment les yeux avec une confiance sublime: " Je t'aime, tu m'aimes, donc nous nous aimerons., C'est pour elles, qui ont l'âme droite, le seul, le vrai mariage; et autant, plus peut-être que les autres, elles le voient indissoluble.

Et combien elles sont souvent plus honnêtes, moins vicieuses que certaines vierges....

Claire se donna donc simplement, sans vice, honnêtement, comme sans hypocrisie, parce que, dès le premier jour, elle se

considéra liée pour la vie; elle se donna parce qu'elle aimait, de même qu'elle se serait refusée si elle n'avait pas aimé, — et le cas s'était déjà présenté.

(*A suivre.*)

AUG. HENROTAY.

## DIALOGUE DES MONTS.



deux ou trois heures au midi de Pontresina se cache un coin de nature, qui est un magistral chef-d'œuvre.

Supposez-vous adossé au Mont Pers, une pyramide d'énormes cailloux bruns, vous aurez devant vous, même au cœur de l'été, un vaste demi-cirque de neige, large et long d'une lieue au moins, et formé par une série de pics. A gauche, tout près de vous, c'est le pic Cambrena qui donne la main aux quatre pointes du Palü, reliées par le voile blanc aux trois arêtes de la Bella-Vista; celle-ci semble prolongée par un quatrième pic, le Zúpo (le pic caché), dominé, par derrière, du Silberhorn (la corne d'argent); puis vient la Crastagüzza (la crête aiguë), qui touche au Roi de l'Engadine, le Bernina, flanqué du Morteratsch.

Entre ces purs contours qui se découpent sur le bleu céleste incendié par le soleil, descend l'étincelant linceul qui couvre les rocs depuis les temps; aucun pli ne le ride jusqu'aux pieds des monts; là, il se chiffonne en crevasses, aux ombres vertes, il se salit de poussière, il se déchire pour laisser voir, au centre, quelques îles de blocs noirâtres, puis il se divise pour former à notre droite, dans l'abîme, deux fleuves de glaces, les glaciers du Pers et du Morteratsch, séparés par la Moraine.

Le vent qui passe sur la neige à l'ombre nous arrive au visage, frais et sans odeur. L'air est transparent comme s'il n'existait pas, et tout vous paraît à portée de la main. Le silence est celui de la tombe ou de l'éternité. Les plus espiègles deviennent graves; les plus gais se taisent. On regarde, la tête vide de pensées, parce qu'on est atterré.

Voici ce qu'on entend.

LA CORNE D'ARGENT. — J'ai chanté tout l'hiver la chanson

claire de l'éternelle candeur. Sous l'archet des rayons pâles de midi, j'ai vibré les sons purs, inconnus des profanes et qui coulent tout autour des grands monts. Rapides, ils volaient, puis ils revenaient mourants et doux coucher leur âme fière et lasse dans le calme de mon flanc. Aux roseurs de l'aube, je vous sonnais, mes frères, le réveil de ceux qui ne dorment jamais; aux rougeurs du soir, je vous chantais le sommeil de ceux qui ne se couchent point. Des heures entières, accompagnée de vos voix profondes et sombres, je roulais mes perles argentines dans la mollesse des gorges pleines de neige. Si, par intervalles, je laissais ce vide : le silence, remplir les espaces qui vous enveloppent, c'était pour reprendre plus triomphal mon chant de solitude. Voici de nouveau les longues journées, et le soleil implacable a pompé la moitié de mon argent limpide : et mes notes sont faibles et languissantes; à peine peuvent-elles encore chasser le noir silence couché dans l'ombre. Puis un homme est venu, qui a ouvert sa bouche immonde, toute hérissée de poils roux : j'ai vu sa langue rouge remuer entre ses dents jaunâtres; il a jeté parmi nous un cri horrible, et il l'écoutait bondir et rebondir, heureux au déchirement de l'harmonie. Sacrilège!

LA CRÊTE AIGÜE. — Mon âme est l'âpreté du désert. Aux jours de tempête, j'ai fait hurler de douleur les vents ailés. Impitoyable, j'ai déchiré leur poitrine palpitante; j'ai brisé les plus violents, et j'ai tranché dans leur vieillesse, ceux qui volaient depuis les plus lointains horizons. Les nuages lourds de neige, et les brouillards ténus, comme ils venaient inconscients et aveugles, je les ai hachés silencieusement. C'est pendant les nuits hiémales que mon bonheur était sans ombre : la bise sifflait en s'enfuyant, la solitude énorme et sans tache avait, sous la lune aux rayons verts, des éclats métalliques et durs; et pendant votre veille éternelle, ô mes impassibles compagnons, je me dressais rigide, comme votre arme de diamant. Mais le soleil a changé ses rais de lumière contre des traits de feu : le tranchant de ma lame de glace s'est émoussé, et le souvenir me revient, de cet été maudit, où des hommes l'ont ébréché de leurs pas sordides. J'ai senti les

clous de leurs souliers mordre en grinçant ma robe virginale; et leurs traces ont mis des jours à s'effacer; et j'ai vu des lambeaux de ma crête fière rouler éperdus jusqu'au fond des abîmes. Horreur!

LE PIC CACHÉ. — Toute la faute est au soleil. Il est jaloux éternellement de la moiteur ineffable des neiges qui s'abandonnent dans nos bras étendus; aux ardeurs violentes de ses midis, il les appelle et les harponne; il promène ses longs doigts brûlants jusque dans leurs plis les plus discrets; et tout l'été, les insensées nous dénudent le front pour voler au mirage de l'idéal. C'est alors que l'astre haineux jusque dans la victoire couvre et protège les hommes de sa chaleur morbide; et ils arrivent, — les pauvres, — traîner leur impuissance sur les restes de nos manteaux blancs.

Heureusement, nos bien-aimées, lourdes bientôt de leurs illusions mortes, nous reviennent avec les longues nuits. Oh! disparaître et dormir, n'être plus qu'en son rêve, à soi, se pâmer de langueur, vivre assez pour sentir, mourir assez pour ne souffrir jamais!

LE TRIDENT DE BELLE-VUE. — La contemplation sans fin est la suprême sérénité. La pureté du regard est immaculée. J'ai connu des heures sans égales: c'était, quand la lune d'hiver menait son troupeau des couleurs tout le long des immensités: des rayons verts et bleus s'accrochaient aux pointes des monts très hauts; des traînées blanches indéfinies se glissaient entre deux pics, tandis que de larges stries d'ombre noircissaient des champs de neige; une gamme de tons raffinés courait sur les montagnes qui forment chaîne; comme les creux et les reliefs s'affirmaient avec audace, et si l'on abandonnait les détails pour l'ensemble des espaces immesurés, la vision des nuances semblait remuer comme un monde d'âmes vivantes. Ou bien c'était pendant les clartés dures des grands froids: les profils se découpaient violemment dans l'âpreté du ciel bleu; leurs arêtes les bordaient d'incandescence et leurs pointes adamantines fulguraient d'éclairs blancs; ou bien encore un océan de nuages inondait notre univers,



et tout sombrait comme à jamais, sauf quelques pics altiers qui crevaient de leur superbe la surface des vagues grises; la mer s'étendait, énorme, et séjournait parmi nous des jours et des nuits; j'étais alors témoin d'uniques magnificences: j'ai vu la croupe même des nuées moutonnantes passer du rose de l'aube à l'azur du crépuscule. Aujourd'hui, c'est à peine si le brouillard vit une demi-journée: à midi, les traits de l'Incendiaire l'ont tué; les grandes masses noires et brunes ont remplacé les campagnes virginales; le terne et le sombre règnent sur l'empire même de l'absolu éclatant; les belles clartés se sont réfugiées aux hauteurs suprêmes, et il faut encore que des hommes aillent les souiller de leurs silhouettes noires; chaque matin, dès l'aurore, elles sont là qui promènent leur hideur, ces petites taches mouvantes, infatigables comme le mal. O rendez-moi la saison des jours sans dégel et des sérénités immaculées!

LE BERNINA. — Mes pleurs coulent en ruisseaux et vont là-bas créer un large fleuve tonitruant; des pans entiers de mon royal manteau s'écroulent dans l'abîme; trois faces de mon roc éternel montrent leur noire nudité; et vos plaintes estivales, ô mes frères infortunés, ne sont que des murmures auprès de ma clameur désespérée. J'ai compté vingt-un printemps, depuis qu'ils sont venus, pour la première fois, troubler à jamais ma quiétude sacrée. Ils étaient trois, un grand entre deux petits.

De très loin, je les ai vus glisser lentement, comme des ombres, sur la neige; ils étaient attachés l'un à l'autre et marchaient à la file, sans bruit. Puis, ils disparurent derrière Morteratsch; je songeais à votre malheur, frères, d'être accessibles aux hommes sales, et je pensais à mon inviolée majesté, quand — horreur! — je sentis crier l'acier dans la glace de mon suaire. Insensé, je clamai ma douleur, éperdument! Ils montaient. Leurs pics grinçaient en cadence, et les fers de leurs bottes entraient sans pitié dans ma robe. Un rictus infernal faisait grimacer leurs faces rougissant de joie mauvaise. Leurs efforts successifs les tordaient tour à tour, et à chacun, ma souffrance répondait. Quant ils furent sur ma cîme, toute leur laideur m'apparut; ils jouissaient de leur forfait, sans

pudeur et sans remords ; après avoir épongé leur sueur immonde, ils burent le vin de la victoire. Et ils sentaient mauvais ! — Oh ! comme j'aurais voulu m'entrouvrir en hurlant, les engouffrer et les broyer avec fracas, dans des éclairs ! Depuis lors, d'autres sont venus, et l'horrible supplice a recommencé. J'en ai pu contempler plusieurs mordre la neige pour la dernière fois, — mais la splendeur de vivre n'existe plus pour moi : l'aigle en passant me jette, silencieux, un regard de mépris, car des hommes ont placé leur crâne chétif et impuissant plus haut que mon front immortel !

. . . . .  
Voilà pourquoi la Solitude est devenue la Désolation.

Fructidor-Vendémiaire 1886.

ERNEST MAHAIM.

## LES BRIGANDS DE LA MEUSE.

*(Conte de Wallonie.)*

Il était en 1831, commença grand-papa.

Tout de suite, le silence se fit autour de la table, un silence recueilli, religieux.

On n'entendait plus que le bourdonnement sourd, continu des essaims de mouches et de moucherons qui bruissaient entre les larges rameaux du cèdre géant qui nous abritait.

Depuis plus de dix mois, la Belgique était en pleine révolution et guerre ouverte avec nos voisins, les Hollandais, et nous vivions ici à Harbay, sans craintes ni inquiétudes d'aucune sorte, car, à part les nouvelles alarmantes de combats et de pillages qui de temps à autre couraient dans le village et dont nous mettions la meilleure part sur le compte de l'exagération et de la peur, rien ne trahissait les énormes changements qui en ce moment bouleversaient le reste du pays.

Depuis le commencement des troubles, nous n'avions encore entendu un seul coup de fusil ni aperçu le bout d'aucune baïonnette hollandaise ou révolutionnaire.

Une après-dînée, — c'était vers le quinze ou le vingt août — nous étions, grand'maman et moi, assis à cette table, prenant le café, sous ce même vieil arbre, jeune alors et ayant à peine le tiers de sa taille d'aujourd'hui, moi lisant le *Courrier de la Meuse*, grand'maman absorbée dans la broderie d'un dessus de coussin. Tout à coup, l'aiguille s'échappe de ses mains, elle se lève vivement, saisit mon bras : Charles ! s'écrie-t-elle, tout effrayée, regarde donc là, sur la route, ces soldats...

Une troupe composée d'une cinquantaine d'hommes armés se dirigeait en effet droit sur nous. Ils portaient presque tous la blouse bleue du paysan, une culotte bouffante en drap gris, sur la tête de hauts shakos en peau de renard avec, sur le côté, une cocarde aux couleurs belges et avaient, passés en bandoulière, de longs fusils à pierre. Ils devaient marcher depuis longtemps, car ils avançaient lentement, sans ordre, l'air harassé de fatigue et leurs bottes étaient grises de poussière.

A la grille du jardin, quelques-uns de ceux qui marchaient en tête s'arrêtent et l'un d'eux, le chef de la troupe sans doute, car il avait une torsade d'or à son shako et autour des reins une large ceinture de cuir garnie de deux pistolets dont les poignées sortaient d'un air menaçant, se détache du groupe, crie un ordre, puis, accompagné de deux autres hommes, pousse la grille et entre résolument dans le jardin.

Quelques instants après, le domestique, mon vieux Jean, plus pâle que le jour où il vint m'avouer qu'en faisant un faux pas, il venait de briser mon service de vieux saxe — vingt-huit pièces et toutes d'un dessin différent! — accourt, les genoux tremblants et annonce, bégayant d'émotion...

“ Trois so.. soldats sont entrés dans.. dans le salon et de.. demandent Monsieur. „

Grand'maman s'empare des cuillers d'argent, du sucrier, les noue dans une serviette et glisse à l'oreille du domestique : “ dans la cave, sous le charbon, faites vite ! „ tandis que moi, après avoir tenté de rassurer un peu grand'maman, vais retrouver au salon les “ trois soldats. „

A mon entrée, ils se lèvent de leurs fauteuils et le commandant, l'homme aux pistolets, une forte moustache noire relevée en crocs, l'air énergique et martial, me serre la main à me broyer les doigts.

— Je suis le commandant Lecharlier, commence-t-il, d'une voix de basse profonde, Lecharlier, Jules, commandant un corps détaché des *Brigands de la Meuse* dont vous devez reconnaître le glorieux uniforme.

— Kips et Hubert, mes lieutenants !

— Je viens prendre quartier chez vous avec mes deux aides-de-camp. Ça ne vous dérange pas, n'est-ce pas ? „

Il me demandait si ça me dérangeait, ce diable d'homme ! Et si ça m'avait dérangé ?

Je me dis enchanté de sa *visite*, très honoré de la préférence qu'il avait.....

— La liste des habitants ! proféra-t-il, d'un ton brusque coupant court à mes diplomatiques compliments.

— Mais, commandant, hasardai-je alors, comment voulez-vous que je possède.... Je ne suis pas bourgmestre d'Harbay, ni même.....

— Qu'on aille la chercher alors !

— Soit !

Je sonnai Jean qui ne vint pas. Je dus me mettre à sa recherche et je finis par le trouver sur l'escalier de la cuisine où il sanglotait, la tête appuyée contre une marche. Le fils du fermier Hubar lui avait dit que cette troupe de brigands ne venait à Harbay que pour piller et rançonner les habitants et déjà il voyait la maison incendiée, ses maîtres tués, lui-même gisant fusillé dans un fossé, au pied d'une haie. Et quand il eut fini de parler, il éclata de nouveau en sanglots et de grosses larmes, inondant ses joues, roulaient sur les parements de sa livrée verte. J'eus toutes les peines du monde à rendre un peu de courage à ce pauvre Jean, qui enfin partit, toujours sanglotant, pour aller demander au bourgmestre la liste des habitants.

— Rangés d'après l'ordre de leur importance, compléta le com-

mandant qui, attiré par les lamentations qui partaient de l'escalier, m'y avait rejoint.

“ Rangés d'après l'ordre de leur importance ! „ ... c'était une contribution de guerre, évidemment !

Et je songeai avec effroi que ce satané bourgmestre avec lequel je n'étais précisément pas à ce moment du dernier mieux à cause d'un chemin qui m'appartenait et qu'il s'entêtait, lui, à vouloir communal — je songeai que, flairant le coup, il allait certainement me mettre tout au haut de la liste, pour exonérer d'autant lui-même et ses chers administrés.

Heureusement mon anxiété ne dura pas, le commandant ayant daigné m'expliquer d'un mot qu'il avait besoin de la liste pour fixer le quartier de ses hommes.

Un quart d'heure se passa. Je voyais à travers les fenêtres les cinquante Brigands de la Meuse qui en attendant le retour de leurs chefs s'étaient commodément installés sur les pelouses du jardin, avaient enlevé leurs lourds shakos de fourrure et allumé leurs pipes. Quelques-uns que la fatigue avait terrassés, dormaient étendus de tout leur long, le shako servant d'oreiller, tandis que d'autres accroupis en cercle au milieu des allées, battaient les cartes.

Enfin, Jean reparut avec la liste dressée à la hâte sur deux grands feuillets de papier assez malpropres. Le commandant se leva, prit le papier, me serra la main et quitta le salon, suivi de ses deux lieutenants.

— A quelle heure le dîner ? demanda-t-il, sur le seuil de la porte.

— A six heures, commandant.

— Diable ! six heures ! A cinq heures, si vous pouviez, hein ?

— A vos ordres, commandant.

Les trois Brigands descendirent le perron qui mène au jardin, je les vis distribuant leurs ordres, les joueurs cessèrent leurs parties, les dormeurs secoués de leur lourd sommeil de fatigue se levèrent en s'étirant, puis la troupe tout entière disparut, laissant grands ouverts derrière elle les deux battants de la grille.

Alors, dans la salle à manger, surgit entre grand'maman et moi, une grosse discussion. Elle voulait un dîner atroce, une soupe maigre, des pommes de terre à l'eau, pas de dessert et surtout pas de vin — “ songe donc, s'ils devenaient ivres, — la vaisselle devait être empruntée tout entière à la cuisine — “ s'ils enlevaient nos couverts, nos salières, nos ronds de serviette, ces *brigands* ! „ — C'était ce nom de *Brigand* qui surtout l'épouvantait, évoquant en elle une suite terrifiante de meurtres, de vols et d'incendies.

Je professais, moi, malgré mes convictions orangistes, un système tout opposé. Je voulais un dîner délicat, au premier service une truite, une de ces délicieuses truites saumonées comme on n'en pêche qu'à Harbay, accompagnée de *coïnes di gatte*, les longues et blanches pommes de terre du pays wallon, un bon rôti, des côtelettes d'agneau *Bourbon*, comme on disait alors, et une demi-douzaine de pigeonnoux aux petits pois. Avec cela, je donnais du vrai madère au potage, du Sauterne à la truite, du Saint-Julien au rôti et du Clos-Vougeot aux pigeonnoux.

“ Tu comprends bien, chérie, que si tu leur donnes un dîner exécrable et de l'eau claire à boire, surtout après la traite qu'ils me semblent avoir faite, tu les rendras furieux, ces gens, et Dieu sait à quels excès ils en arriveront ! C'est qu'il n'a pas l'air aimable du tout le commandant... Si tu l'avais vu, tout à l'heure, me demander : “ La liste des habitants ! du même ton que s'il m'avait dit : “ Vous allez être pendu ! „...

„ Si, au contraire, nous les recevons comme des parents qu'on aime, comme des amis qu'on fête, ils changeront, tu verras, ils s'appriivoiseront petit à petit, ils finiront par être gentils, galants et nous n'aurons pas plus à craindre d'eux que s'ils étaient nos cousins germains !...

Grand'maman finit par se rendre à toutes mes raisons, sauf qu'elle me fit promettre d'être prudent sur le chapitre des vins, car le cauchemar du soldat ivre et brutal hantait toujours son imaginative.

À cinq heures précises, la table était dressée. Nappe de fin damas, service d'assiettes vert et or et un luxe superbe de

vieille argenterie de famille. Décidément, grand'maman était toute convertie. Quelques instants après, les trois brigands firent leur entrée. " Par ici, commandant ! „ Je plaçai l'officier à la droite de grand'maman qui le regardait de côté, d'un œil de défiance, sous les grands rubans mauves de son bonnet de dentelles. Je mis Kips à sa gauche, Hubert à la mienne et le dîner commença.

Tout d'abord, on n'entendit que le bruit des cuillers sur les assiettes. Nos trois Brigands devaient avoir une faim de loup, car grand'maman et moi avions à peine entamé notre potage qu'ils en redemandaient à Jean qui, debout derrière eux, les servait avec un empressement inquiet.

Après le potage vint la truite, une superbe truite de plus de trois livres étendue sur un lit de persil et dont les chairs roses crevaient par place la peau bleuisante.

Le commandant eut, en l'apercevant, un " à la bonne heure ! „ d'intime satisfaction qui provoqua chez grand'maman un soupir de soulagement; son mari avait eu raison, décidément, avec son système.

Femmes, écoutez toujours vos maris !

Le Saint-Julien succéda au Sauterne, puis le Clos-Vougeot au Saint-Julien. Au bout du second verre, le commandant s'humanisa tout à fait et, tourné gracieusement vers grand'maman, il se mit, comme tout soldat qui se respecte, à raconter *ses campagnes*.

Ce n'étaient pas évidemment les états de service d'un Scipion l'Africain ni même d'un Mac-Mahon, tout son bagage de gloire se réduisant à une marche forcée de Namur sur Liège et une rencontre, près de Herstal, avec un escadron de cent -- je compris vingt -- hussards hollandais. La rencontre avait duré une heure et coûté dix hommes à l'ennemi, tandis qu'aucun des Brigands n'était même blessé ! Grâce en soient rendues au Dieu des Armées !

" Et maintenant, commandant, me hasardai-je à demander, lorsqu'une aile de pigeon eut pour un instant arrêté le flot de son éloquence guerrière, vous marchez sur Maestricht, sans doute ?

— Oui, Monsieur, prendre Maestricht ! Le seul point du territoire national où l'orange n'ait pas été remplacée encore par le glorieux drapeau tricolore. Ils sont dix-mille là dedans, mais nos courageuses milices de volontaires...

— Soutenues par les armées de Louis-Philippe...

— Oui, Monsieur, notre roi Léopold de Saxe-Cobourg a jugé bon de demander aide et protection au roi des Français, mais croyez bien, Monsieur, que même sans lui, rien qu'avec nos troupes de bourgeois et de paysans...

— Je n'en doute pas, commandant. Je bois à la défaite du prince d'Orange — Dieu ! si mes amis m'avaient entendu — à la gloire des armées belges et particulièrement à celle du vaillant corps des *Brigands de la Meuse* !

“ Vive le Roi ! A bas l'orange ! „ s'écrièrent ensemble le commandant et ses deux lieutenants en se levant comme mus par un même ressort. Dès ce moment, leurs sympathies m'étaient acquises, sans réserve.

Hubert et Kips qui s'étaient renfermés jusque là dans un mutisme absolu, se mirent à causer.

Hubert était un beau grand garçon de vingt-cinq ans, blond avec des yeux bleus et dont les manières pleines de réserve et de distinction, tranchant avec celles de ses deux compagnons d'armes, m'avaient frappé dès l'abord.

Lorsqu'éclatèrent les premiers symptômes de troubles, Hubert étudiait le droit à Liège. Entraîné comme tant d'autres par le courant révolutionnaire, il abandonna sa famille — son père était conseiller à la Cour provinciale — ferma livres et cahiers et partit pour Bruxelles, avec le fameux contingent liégeois que conduisait l'illustre *Jambe-de-Bois*, le même qui, au Parc, le 25 et le 26 septembre, mitrilla les Hollandais avec le canon enlevé une nuit à la Fonderie de canons par lui et deux autres volontaires.

Les Journées de Septembre chassèrent les Hollandais de la capitale. Hubert revint à Liège, sain et sauf, quoique à plusieurs reprises il eût bravement exposé sa vie. C'est alors qu'il entendit pour la première fois parler d'un corps franc qui avait pris le



titre de *Brigands de la Meuse* et qui, formé à Namur et dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, remontait vers Liège. Son parti fut bientôt pris. Il s'en fut à pied, par la route de Huy. Dès le second jour, près d'Andenne, il rencontra quelques shakos de fourrure à cocardes belges, il se joignit à eux et fut immédiatement incorporé.

L'incorporation dans un corps franc n'exigeait, du reste, à cette époque, que peu de formalités : on se présentait devant le commandant qui notait sur son carnet nom et prénoms, et c'était tout, on était *Brigand de la Meuse!* Le bonnet à poils, la blouse bleue, la culotte grise et les bottes venaient après, lorsqu'on passait par une ville — ou ne venaient pas. Il arrivait souvent aussi qu'on se trouvait cinquante, un jour, cent le lendemain et vingt le surlendemain, sans cependant que les balles ennemies eussent eu aucune part dans cette subite diminution du corps, mais comme au bout de peu de jours les vides faits par les désertions s'étaient comblés par des enrôlements nouveaux et que du reste l'équipement de chaque homme, jusqu'au fusil et à la giberne, était à sa charge, les chefs avaient l'air de ne se douter de rien. Les grades se conféraient par l'élection. Tous les mois, les corps, par détachements de cent hommes, nommaient un commandant et deux lieutenants ; de sergents et de caporaux, point.

On vivait au jour le jour, payant ce que l'on consommait quand on avait de l'argent, vivant aux frais de l'habitant quand on n'en avait plus.

Hubert, au bout de huit jours, était lieutenant.

C'était sa bonne mine ouverte et franche, sa qualité d'étudiant, de jeune homme de bonne famille — ce qu'à vrai dire, tous les Brigands n'étaient pas — et un peu aussi, je crois, l'argent qu'il avait eu la précaution d'emporter avec lui, qui avaient enlevé les votes de cette nouvelle espèce de comices centuriates.

Kips, le second lieutenant, avait un air féroce de vieux de la vieille avec sa barbe poivre et sel taillée en pointe et ses énormes sourcils gris qu'il remuait constamment. En réalité, peureux comme la lune et timide comme un enfant.

Il était chef-ouvrier chez Lecharlier qui, lui, avant d'entrer

dans la carrière des armes, était tout simplement teinturier, rue Saint-Paul.

Tout comme le lieutenant Hubert, il s'était lancé à corps perdu dans le mouvement révolutionnaire et, laissant en plan ses affaires dont sa femme reprit l'intérim, il s'était joint aux premiers Brigands. Il fut presque d'emblée nommé lieutenant et au bout de trois semaines, grâce à sa belle prestance, sa merveilleuse façon de sa toute paternelle discipline, il commandait en chef un corps détaché.

Car il y avait plus d'un corps de *Brigands de la Meuse*; on en compta jusqu'à dix, de vrais et de faux, avec et sans shakos de fourrure.

Heureusement pour nous, nous étions tombés sur les vrais, les moins brigands des *Brigands*, ce qui ne veut pas dire toutefois qu'ils fussent absolument à l'abri de tout soupçon, témoins les pantouffles que j'avais, le matin, remarquées aux pieds de l'un des hommes du commandant et qui me rappelaient avec insistance celles que possédait notre bon ami, le baron de F... dont le château se trouve près d'un village où précisément la troupe avait passé la veille...

Simple coïncidence, sans doute.

Quoi qu'il en fût, le dîner s'achevait le mieux du monde. Grand'maman elle-même, voyant que pas la moindre cuiller n'avait disparu de la table, se départit peu à peu de sa glaciale réserve de l'abord. Vers six heures et demie elle se leva de table. Je pris le commandant par le bras et fis passer mes hôtes au jardin pour y fumer un cigare.

Je marchais devant avec Lecharlier qui me contait avec feu quelque-une de ses prouesses vis-à-vis de l'ennemi; Kips et Hubert nous suivaient, discutant.

Insensiblement le ton de la discussion monta, le vieux Kips, rouge de colère, se démenait en grands gestes que Hubert imitait en les caricaturisant.

— Hubert ! s'écria Kips, exaspéré par la mimique grotesque du lieutenant et chez qui la colère l'emportait sur la crainte, ç'en est trop, à la fin, vous n'êtes qu'un.....

— Lieutenant !

— Oui, qu'un gamin ! un gamin trop tôt échappé des bancs de l'école, entendez-vous....

— Lieutenant Kips, prenez garde, ma patience est à bout....

— Je me moque de votre patience et de vous.... vous n'êtes qu'un insolent, six pieds de fatuité et d'en....nui, blousé dans l'uniforme révolutionnaire.... C'est...

Avant que nous eussions pu intervenir, deux soufflets étaient échangés.

Un duel s'imposait. Kips, tout tremblant encore de la furieuse colère des timides, choisit pour témoin son commandant et ex-patron. Hubert me pria d'être le sien. Je refusai avec horreur. Alors il me prit à part, me jura que ni Kips, ni lui, ne couraient le moindre danger. Tout cela n'était qu'une plaisanterie imaginée pour guérir Kips, le *lieutenant* Kips de la ridicule, honteuse terreur que lui inspiraient les armes à feu. Il me raconta alors qu'à Herstal, lors de la fameuse affaire avec les hussards bleus, la simple vue d'un mousqueton hollandais fit se cacher Kips dans le fossé qui bordait la route, lui, un volontaire belge, un *Brigand de la Meuse* !

Je finis par céder. Alors, très sérieusement, le commandant et moi nous nous mîmes à discuter les conditions du duel.

Naturellement l'arme blanche fut, d'un commun accord, écartée et nous choisîmes le fusil, le vieux fusil à silex dont étaient armés les hommes du corps.

Le commandant partit, puis reparut portant sur l'épaule deux fusils aux canons rouillés et semblant beaucoup plus dangereux pour le tireur que pour l'adversaire. C'était ce qu'on avait trouvé de mieux dans l'arsenal de la compagnie.

Nous procédâmes alors au chargement des armes. De la poudre d'abord, tout un cornet plein, une bourre de papier que nous tassions avec une longue baguette de fer, puis le commandant me passa la balle, un bouchon de liège noirci à la mine de plomb, une seconde bourre de papier et ça y était.

Une distance de trente pas fut mesurée, puis les deux adver-

saïres, ayant dépouillé leurs blouses, se mirent en place, l'un en face de l'autre.

Kips, au moment où le commandant lui remit son arme, tremblait comme une feuille et avait aux yeux de grosses larmes, mais il se raidit contre son émotion, et épaula.

Hubert, lui, visait Kips comme une cible qu'il aurait voulu trouer au centre.

Le moment était solennel.

— Lieutenant Kips, fit sévèrement Lecharlier, vous avez outrageusement insulté votre frère d'armes. Consentez-vous à lui en faire vos excuses ?

— Inutile, interrompit Hubert, je ne les accepterais pas.

— Alors, messieurs, en joue ! et au signal *trois !* tirez !... une, deux, trois, *feu !*

Les deux détonations partirent en même temps et lorsque la fumée de la poudre fut dissipée, je vis Hubert étendu sur le sol, la chemise rougie à l'endroit du cœur, tandis que Kips, chancelant, devait, pour rester debout, s'appuyer sur le canon de son fusil.

— Hubert est blessé ! s'écria le commandant. Kips, venez donc voir !

Le malheureux, plus mort que vif, avança de quelques pas et voyant le lieutenant gisant par terre, une grande tache pourpre ensanglantant la chemise, il tomba sans connaissance à côté de son adversaire.

Celui-ci alors, éclatant de rire, se releva, passa la main entre deux boutons de sa chemise et en retira une poignée de framboises qu'au dessert il avait glissée dans sa poche et dont le jus écrasé d'un coup de poing teignant en rouge la toile avait si fort impressionné le pauvre Kips.

Sans vouloir de notre aide, il chargea sa victime sur ses épaules et la transporta jusqu'à la maison.

Là nous l'étendîmes sur un sofa, et Hubert et le commandant se mirent à lui frapper dans les mains, lui firent respirer du vinaigre, des sels, de l'ammoniaque. Rien n'y faisait.

On essaya alors d'un verre de genièvre qu'on lui fit avaler en

lui desserrant les mâchoires, remède souverain d'après le commandant. Rien encore !

Nous commençons à être sérieusement inquiets, lorsqu'un pas lourd vint ébranler les marches du perron et un poing brutal frapper la porte de la maison.

— Le commandant ! criait-on de l'extérieur.

La porte s'ouvrit. Un Brigand de la Meuse, sans blouse et sans shako, s'essuyant le front du revers de sa manche entra comme une trombe dans la chambre.

— “ Commandant, s'écria-t-il, les Hollandais arrivent !

— Les Hollandais, où cela ?

— A une demi-lieue d'ici. Deux cents hommes d'infanterie et une batterie de canon.

— Un canon ! Partons ou nous sommes flambés !

— Hé, cria Hubert de toutes les forces de ses poumons à l'oreille de Kips, les Hollandais !

Ce que le vinaigre, les sels ni même le genièvre n'avaient pu obtenir, ce seul mot l'opéra.

— Les Hollandais, proféra Kips, en ouvrant des yeux grands d'épouvante, filons !

En moins d'un quart d'heure, la troupe était rassemblée, le bataillon formé et au pas de course, les cinquante hommes s'engageaient sur la route de Liège et il ne restait plus d'eux à Harbay que l'un des fusils à pierre ayant servi au duel entre les deux lieutenants et que j'ai encore là dans l'armoire, pieusement conservé comme souvenir “ du vaillant corps des *Brigands de la Meuse*, „ comme disait son commandant Lecharlier.

*Dalhem, août 1886.*

GUSTAVE RAHLENBECK.

## PETITE CHRONIQUE.

Notre ami Gustave Rahlenbeck ayant quitté la Wallonie pour la France et Liège pour Paris, a cessé de faire partie du comité de rédaction de la Revue ; mais il reste des nôtres, et si nous perdons le camarade, nous conservons le collaborateur.

Gustave Rahlenbeck est remplacé à la rédaction de la *Walonie* par Ernest Mahaim, le suggestif prosateur qui est de plus une " tresse di hoïe del Châsseie St-Gilles. „

---

Nous apprenons avec joie que, dans un mois, le poète Albert Giraud viendra donner une conférence à la Société d'Emulation. Sujet : Théodore de Banville.

---

Le conservatoire de Bruxelles vient de perdre un de ses meilleurs professeurs : M. Chiaromonte, qui depuis longtemps y enseignait le chant italien. La vie de M. Chiaromonte est tout un roman. Né à Naples, il ne songeait d'abord à rien moins qu'à devenir professeur au conservatoire de Bruxelles; il fut même avocat et signala sa présence au barreau par la fierté d'une belle intransigeance — belle, mais grosse d'orages. Mais il se dégoûta de la barre et, après une série d'aventures qui font penser aux romans de chevalerie, se livra tout entier à la musique et devint l'élève préféré de Donizetti. Chez M. Chiaromonte, le musicien était un compositeur de talent; et l'homme se faisait aimer par son affable aménité et l'esprit bon enfant que laissaient saillir ses lèvres. Chose assez singulière, chez ce Napolitain qu'avait formé Donizetti, traînait parfois une partition de Wagner...

---

Le 30 novembre, les artistes de Namur seront en fête. Un superbe concert, donné au théâtre de la ville, y attirera sans doute beaucoup de Liégeois. Des fragments des Maîtres chanteurs de Wagner, les Scènes hindoues d'Erasmus Raway, plus l'adagio de sa dernière symphonie, et enfin l'archet palpitant de Thomson; cela nous change de ce régime du pot-pourri d'amusettes banales auquel on voudrait nous soumettre. Voilà! c'est que le chef de l'orchestre namurois, Balthazar Florence, ambitionne le nom d'artiste, et que, à Namur, l'" autorité „ ne succombe pas à des attaques de nerfs lorsqu'on lui parle de musique. A Namur, la ville subsidie l'orchestre du théâtre. — Et à Liège?

Eh bien, viv' Nameur po tot! Mais Liège? — Oh, Liège!

---

THÉÂTRE WALLON.—Une vieille, vieille comédie a fait sa réapparition chez nous. Les trois actes des *Deux Nèveux*, depuis l'an mil huit cent cinquante-neuf (date à laquelle ils virent pour la première fois les feux de la rampe), n'ont pas trouvé le temps de vieillir. C'est, peut-être, qu'à sommeiller toujours leur jeunesse n'a pas eu le temps de fuir, et l'on connaît ces exemples des fakirs indiens auxquels une petite sieste de quelques mois est aussi salutaire qu'à nous le pur havane avec la surrincette. Tant elle est compliquée et difficile à monter, pas un directeur de théâtre ne s'était décidé à faire revivre la bonne comédie, depuis vingt-sept ans; mais, malgré leur âge vénérable, les trois actes de M. Delchef ont reparu tout lestes et frais-pimpants, nullement chenus ou barbus à la façon des patriarches, comme le voulaient insinuer des malintentionnés. Il faut donc savoir gré au directeur du Théâtre Wallon et le féliciter de son bon goût.

*Les deux Nèveux* ont été accueillis avec faveur, et leur succès prouve encore une fois la vitalité des œuvres de franc wallon; cependant, nous y avons trouvé moins de détails de vie locale qu'on n'eût pu l'espérer. Mais, en revanche, du brio, de l'entrain, une fine analyse des caractères traditionnels du sol liégeois, et aussi, tout le temps, ce chaudement coloré langage du peuple de Liège, si nerveux avec tant de souplesse, et qui s'exprime symboliquement — toujours — comme pour servir une fois de plus la preuve que le symbole est l'essence de la Wallonie.

— Sommaire du premier n° (novembre 1886) de la *Revue Indépendante*, l'un des meilleurs recueils que nous connaissions, ou même qui semble de tous le meilleur, parce que le plus éclectique :

THÉODOR DE WYZEWA, les livres; FOURCAUD, chronique parisienne; JORIS-KARL HUYSMANS, chronique d'art; H. CÉARD, musique; STEPHANE MALLARMÉ, notes sur le théâtre; JULES LAFORGUE, Sur une Défunte, poésie; THÉODOR DE WYZEWA, une critique; JULES BARBEY D'AUREVILLY, Les Yeux Caméléons; PAUL BOURGET, Le Fantôme; LÉON TOLSTOÏ, Le Premier Distillateur; J.-K. HUYSMANS, En Rade.

Bureaux de la Revue : rue Blanche, 79, Paris.

— C'est le 30 novembre que M. E. Picard vient lire à la Société d'Émulation sa dernière œuvre *Le Juré*.

# L'ÉLAN LITTÉRAIRE

2<sup>e</sup> ANNÉE (Nos 1—4)

## TABLE DES MATIÈRES.

A. M.		Le temps des Chèvrefeuilles, page : 41.
	Page:	
Chronique musicale,	28, 92.	G. R.
Georges Rodenbach à l'Émulation,	33.	
La jeune Belgique au théâtre,	68.	Chronique littéraire, 102.
		G. V.
B. B.		
Chronique musicale,	133.	Chronique littéraire, 37.
		L. HENNA.
HECTOR CHAINAYE.		
Nuit nerveuse,	44.	Le salon des XX, 56.
		Chronique musicale, 134.
DIAVOLO.		
L'Étudiant pauvre,	34.	A. JULIN.
		Agonie lente, 83.
FRITZ ELL.		L. H.
Bluette,	18.	
Arabesque,	19.	Le Roitelet, 33.
Croquis musicaux :		Lakmé, 64.
Du Mozart,	79.	M <sup>lle</sup> Weber, 97.
Du Moskowski,	80.	
Du Chopin,	115.	W. A. MACÉDONSKI.
		Conte oriental, 44.
R. ELLUM.		ALBERT MOCKEL.
Le Prisonnier du Caucase,	26.	
		Chronique littéraire, 34, 66.
F. S.		Conte blanc, 42.
Chronique littéraire,	99.	Happe-Chair, 85.
		Les Voix, 141.
G. GERRAN.		
Si tu savais,	44.	A. MORAN.
		L'Essor, 23.



LÉON MOREL.	page :	FERNAND SEVERIN.	page :
L'amour chez les classiques et chez les romantiques, 6, 48, 123.		Poème barbare,	3.
		Sicut Deus,	32.
		In excelsis,	54.
MORICO.		Genest,	77.
Déclaration rentrée,	20.	Renoncement,	81.
		Nuit de mai,	82.
M. S.		Dans les bruyères,	124.
Chronique littéraire, 38, 101, 104, 136.			
		MAURICE SIVILLE.	
PIERRE-M. OLIN.		Amour défunt,	13.
Bernal Diaz del Castillo, con- quistador,	116.	Glissez, mortels,	33.
		Epousailles,	73.
		???,	114.
GUSTAVE RAHLENBECK.		AUG. VIERSET.	
Jules Dereul,	103.	Pantoum,	75.
S.		Y. Z.	
L'œuvre,	135.	Chronique musicale.	

# LA WALLONIE

1<sup>re</sup> ANNÉE.

## TABLE DES MATIÈRES.

A. M.	page :	LUDWIG GHELDRE.	page :
Chronique littéraire,	91, 93.	Chronique musicale,	153.
FRITZ DE L'AULNAYE.		G. GIRRAN.	
Scènes d'Antan,	3, 58.	Mensis quum Julius Ardet.	
Piccolo,	103.	— Dans l'au delà,	17.
HECTOR CHAINAYE.		Poème en prose,	73.
L'infatigable pêcheur,	38.	En terre wallonne,	75.
La Batte,	161.	Ballade en prose,	129.
CÉLESTIN DEMBLON.		ARNOLD GOFFIN.	
Sonnet à Bie,	11.	Delzire Moris,	21.
Chokier,	43.	G. V.	
Au hameau,	65.	Chronique artistique,	63.
JULES DESTREE.		EDMOND HANTON.	
Lettres à Jeanne. — Déclaration,	97.	Obsession,	83.
F.		L. HEMMA.	
Chronique artistique,	151.	Chronique musicale,	86.
FRITZ ELL.		AUG. HENROTAY.	
La jeunesse blanche,	24.	Claire,	136, 167.
Lia,	44.	ALEXANDRE MACÉDONSKI.	
Louis Lacombe,	118.	Suggestion,	71.
Vers d'album,	166.	Haine,	72.
JEAN FONTAINE.		Guitare,	130.
Lettre de condoléances,	19.	Hystérie,	131.

WLADMIR MACÉDONSKI.		RÉDAC.	
	page :		page :
Au Danube,	44.	Miette,	52.
ERNEST MAHAIM.		FERNAND SEVERIN.	
Dialogue des Monts,	175.	Chaldéenne,	7.
OCTAVE MAUS.		Chant d'orgue,	12.
		Fleur funèbre,	53.
Le théâtre de Bayreuth,	54.	Chimère,	72.
ALBERT MOCKEL.		L'inaccessible,	99.
		Litanies,	101.
Contes au spectre solaire,	27.	La Rivale,	110.
La Vierge wallonne,	39.	Chant de cor,	112.
ée papillonne,	113.		
L'art social — Les Symbolistes,	142.	MAURICE SIVILLE.	
PIERRE-M. OLIN.		Sous les Campanules,	8.
		Simple prière,	76.
Fou,	33.	AUGUSTE VIERSET.	
M. S.		L'amour blessé,	14.
		L'Elfe des Forêts,	37.
Chronique littéraire,	26, 149.	Rondeau ; Clair de lune,	78.
GUSTAVE RAHLENBECK.		L'amour virtuose ; Villanelle de bal,	80.
		Désenchantement,	142.
Mademoiselle Cendrillon,	81.	RENÉ D'Y.	
L'Ève future,	90.	Les Femmes de lettres,	106.
Les « Brigands de la Meuse, »	179.	Stanislas de Guaita,	127.

Petite chronique, 30, 94, 127, 155, 190.

# PHOTOGRAPHIE INSTANTANÉE

M. ZEYEN.

137, boulevard de la Sauvenière, 137

**LIÈGE.**

Spécialité d'agrandissement à la lumière électrique.

---

## FABRIQUE DE PIPES DE HENRI ZUBRODT,

Place du Théâtre, 11, Liège.

Porte-cigares en écume de mer, ambre et racine de bruyère.

— Pièces de commande, Écussons, Initiales, Portraits, exécutés en 24 heures.

RACCOMMODAGES.

---

## Rassenfosse-Brouet,

26, rue Vinâve-d'Ile, 26, Liège.

Spécialité d'Objets d'Art — Bronzes — Terre-cuite —  
Verres et Lustres de Venise — Fers forgés — Objets  
originaux — Meubles Bambou, genre japonais.

---

## H. FONDER-BURNET,

48, rue du Pont-d'Ile, Liège,

AGENT GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE DE LA

### PEINTURE FRANÇAISE.

Cette Peinture, préparée à base de céruse et d'huile de lin, est toute prête à employer; elle est brillante et siccative. Sa qualité ne laisse rien à désirer, son mélange étant absolument composé comme celui fait par les peintres les plus expérimentés. Son emploi sur boiseries, murs, meubles de fer ou bois, grosses voitures, etc., la place à la portée de toutes les personnes désireuses de conserver en bon état leur matériel agricole, industriel ou autres.

L'assortiment se compose de 42 nuances, en boîtes de 1, 2 et 5 kilog., à fr. 1-10.

---

**Allumettes Suédoises** (Kaiser-Holzer), 20 fr. les 1000 boîtes  
» **Nilson**, bout noir, fr. 9-50 les 1000 boîtes.

Pour paraître sous peu :

# LETTRES A JEANNE

PAR

JULES DESTREE

Prix en souscription 4 francs

chez V<sup>c</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie

BRUXELLES.

---

INDE



PERSE



CHINE



JAPON

M<sup>A</sup> SERRURIER-BOVY

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38

LIÈGE

---

ARTICLES

DE

MÉNAGE



ORFÈVRENERIE

ARGENTÉE

L'ART MODERNE

Revue critique des Arts & de la Littérature

Paraissant le Dimanche

Abonnement : 10 francs par an

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

LA

# JEUNE BELGIQUE

Paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraison de 32 pages

**Prix d'abonnement 7 francs**

Administration : 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

---

# LA PLEIADE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

**Abonnement 12 francs**

Administration : 99, rue Richelieu, Paris

## L'HYGIENE

en cette saison est d'être convenablement couvert, ni trop ni trop peu, afin que le corps soit toujours dans une température normale, ce qui est le plus sûr moyen de bien se porter; la maison

**F. THIÉRY & C<sup>ie</sup>**

met actuellement en vente une série de jolis **Par-dessus demi-saison** pour hommes, et **houppelandes** de dames dont toutes les personnes soucieuses de leur santé voudront posséder un exemplaire.

---

Les belles nouveautés pour costumes demi-saison et hiver s'amoncellent déjà dans cet important établissement; les plus difficiles sont sûrs de trouver leur choix parmi les mille dessins reçus. Quant au fini des objets et la modicité des prix, nous n'en parlerons pas, pour la belle confection à prix avantageux on s'adresse toujours

AUX GRANDS MAGASINS DU

**PONT-DES-ARCHES**

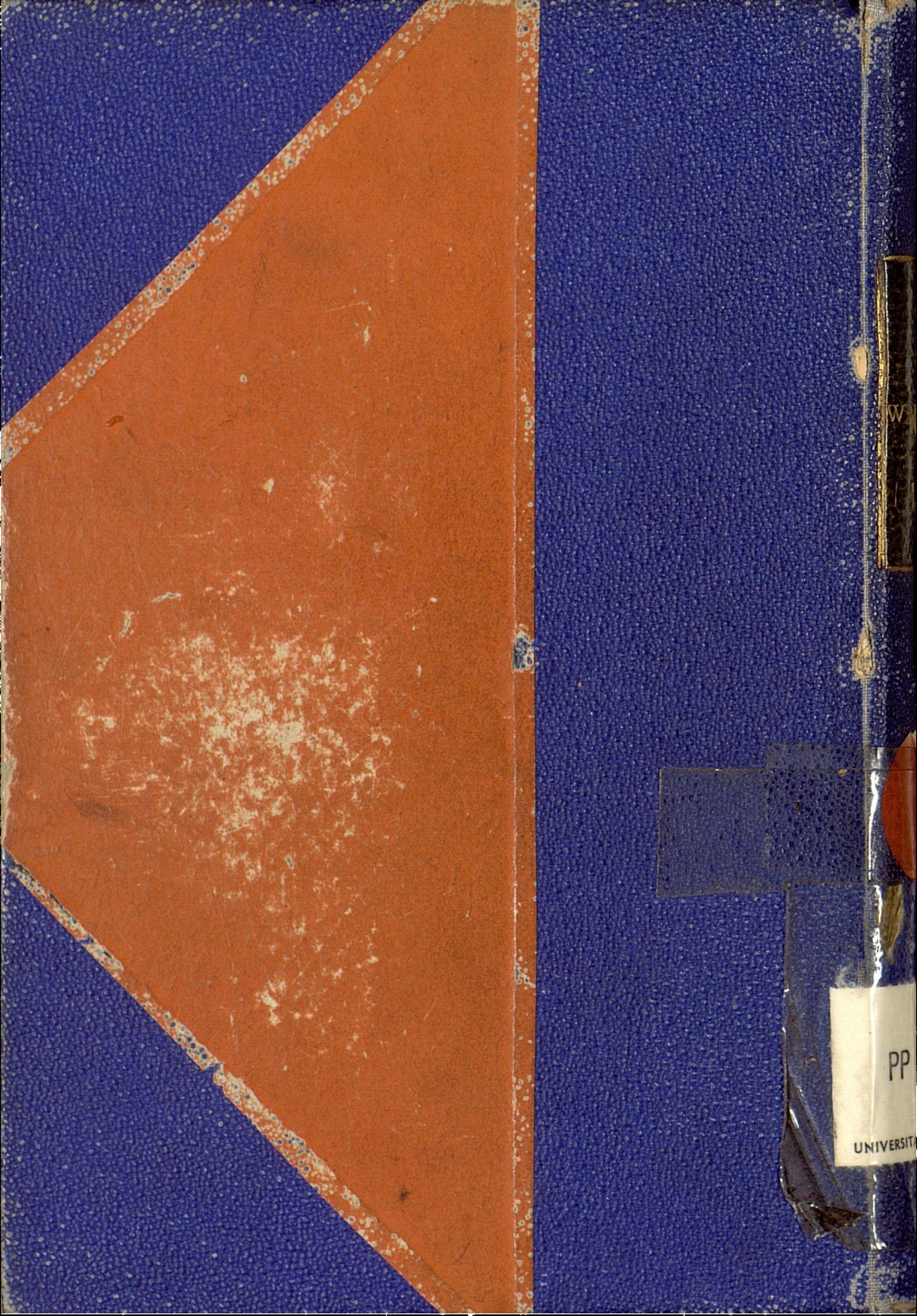
LIÉGE











W

PP

UNIVERSITY

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.